


109. c
DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor




109 d 19
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ÉLÉGIES

DE

TIBULLE.

Il a été tiré quelques exemplaires de cet Ouvrage sur papier vélin, et un très-petit nombre sur grand papier vélin superfin.



SOPHIE.
In Bel Corpo anima Bella.

ÉLÉGIES

DE TIBULLE,

SUIVIES

DES BAISERS DE JEAN SECOND.

PAR MIRABEAU.

avec quatorze figures.

TOME SECOND.

A PARIS,

RUE S. ANDRÉ-DES-ARTS, N° 46.

AN VI — 1798.

ÉLÉGIES

DE

TIBULLE.

LIVRE SECOND.

ALBII TIBULLI.

LIBER SECUNDUS.

ELEGIA PRIMA.

Quisquis ades, faveas: fruges lustramus, et agros,
Ritus ut à prisco traditus exstat avo.
Bacche, veni, dulcisque tuis è cornibus uva

ÉLÉGIES DE TIBULLE.

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

ÉCOUTEZ mes vers, ô vous tous qui assistez à la fête des campagnes (1) ! nous purifions aujourd'hui nos vergers et nos champs, suivant l'usage antique de nos pères (*), que la tradition nous a transmis : viens Bacchus, que la grappe déjà mûre pende aux cornes sacrées,

(*) On sait que Romulus institua ces fêtes. On les nommait Ambarvalia, parce que la victime faisait le tour des moissons.

Pendeat; et spicis tempora cinge, Ceres.
Luce sacra requiescat humus, requiescat arator,
Et grave suspenso vomere cesset opus.
Solvite vincla jugis: nunc ad præsepia debent
Plena coronato stare boves capite.
Omnia sint operata Deo: non audeat ulla
Lanificam pensis imposuisse manum.
Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
Queis tulit hesterna gaudia nocte Venus.
Casta placent Superis: pura cum veste venite,
Et manibus puris sumite fontis aquam.

Cernite, fulgentes ut eat sacer agnus ad aras,
Vinctaque post olea candida turba comas.
Dii patrii, purgamus agros, purgamus agrestes:
Vos mala de nostris pellite limitibus.

signe de ta puissance (2); et toi, Cérès, couronne ta tête d'épis; que la terre se repose en ce jour; que le laboureur aussi se repose; qu'il laisse oisif le pesant soc et découple ses bœufs fatigués : ils doivent repaître abondamment dans leurs étables, sans que leurs fronts couronnés de fleurs, puissent être attachés au joug : c'est de la fête seule qu'il faut s'occuper aujourd'hui : que la diligente fileuse se garde bien de toucher à ses fuseaux. Vous qui, la nuit dernière, avez sacrifié à l'Amour et goûté ses plaisirs, fuyez, éloignez-vous des autels : la chasteté plaît aux Dieux : venez, ô vous dont les mains et les vêtemens sont purs; venez puiser l'eau des fontaines pour nos lustrations religieuses.

VOYEZ comme l'agneau sacré s'avance à l'autel, où déjà brille le feu du sacrifice! voyez cette troupe innocente qui le suit, les cheveux ceints d'olivier! Dieux de la patrie! nous purifions nos champs et nos pasteurs. Mais, vous, écartez tous les

Neu seges eludat messem fallacibus herbis;
Neu timeat celeres tardior agna lupos.
Tunc nitidus plenis confisus rusticus agris
Ingeret ardenti grandia ligna foco.
Turbaque vernarum, saturi bona signa coloni,
Ludet, et ex virgis extruet arte casas.
Eventura precor. Viden' ut felicibus extis
Significet placidos nuntia fibra Deos?
Nunc mihi fumosum veteris proferte Falernum
Consulis, et Chio solvite vincla cado.
Vina diem celebrent: non festa luce madere
Est rubor, errantes et malè ferre pedes.
Sed bene Messalam sua quisque ad pocula dicat,

maux de nos contrées paisibles ! qu'une moisson trompeuse d'herbes voraces, ne détruise pas la vraie et féconde moisson ! que la brebis tardive et timide ne craigne plus les loups vigilans et sanguinaires ! que le laboureur, satisfait du fruit de ses travaux, et rassuré par l'abondance, n'épargne pas le bois dans son foyer rustique ! qu'une troupe de tendres enfans, gage assuré de l'aisance des colons, folâtre et dresse autour de nos chaumières le frêle édifice de ses jeux... Je demande au ciel ces prospérités ; il nous les promet : ne voyez-vous pas comme les heureuses palpitations de la victime et ses entrailles favorables, nous annoncent la bienveillance des Immortels. Apportez-moi maintenant le falerne fumeux ; que le Chio le plus vieux nous soit servi à l'instant. Célébrons avec du vin cet heureux jour : faut-il rougir, dans une fête, d'avoir le visage enluminé, et de chanceler quelques pas ? Mais que chacun, en vuidant sa coupe, l'offre à mon héros. Messala est

Nomen et absentis singula verba sonent.

Gentis Aquitanæ celeber Messala triumphis,
Et magna intonsis gloria victor avis,
Huc ades, adspiraque mihi, dum carmine nostro
Redditur agricolis gratia Cœlitibus.
Rura cano, rurisque Deos: his vita magistris
Desuevit querna pellere glande famem.
Illi compositis primùm docuere tigillis
Exiguam viridi fronde operire casam.
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
Servitium, et plaustro supposuisse rotam.
Tunc victus abiere feri; tunc insita pomus;
Tunc bibit irriguas fertilis hortus aquas,
Aurea tunc pressos pedibus dedit uva liquores;

absent ; que nos discours rappellent sans cesse du moins son nom !

MESSALA, illustre Vainqueur de l'Aquitaine, je chante tes triomphes et ta gloire qui surpasse celle de tes plus célèbres ayeux : viens toi-même ; inspire-moi ces vers faits pour exprimer notre reconnaissance aux Divinités des laboureurs : je chante les campagnes et leurs protecteurs champêtres ; ces Dieux vénérables ont appris à nos pères à rassasier leur faim par une nourriture plus agréable et plus saine que les glands de nos chênes : ils leur ont enseigné les premiers à couvrir leurs frêles cabanes avec quelques légères solives, enlacées d'un chaume recouvert de feuillage : ce sont eux qui soumirent au joug les fiers taureaux et ajoutèrent des roues aux chariots. Alors on dédaigna les fruits sauvages : le pommier fut greffé : les jardins reçurent des arrosemens fertiles et devinrent féconds : alors la grappe dorée exprima sous les pieds qui la foulèrent, un vin

Mistaque securo est sobria lympha mero.
Rura ferunt messes, calidi cùm sideris æstu
Deponit flavas annua terra comas.
Rure levis verno flores apis ingerit alveo,
Compleat ut dulci sedula melle favos.
Agricola assiduo primùm satiatus aratro
Cantavit certo rustica verba pede:
Et satur arenti primùm est modulatus avena
Carmen, ut ornatos diceret antè Deos.

Agricola et minio suffusus, Bacche, rubenti
Primus inexperta duxit ab arte choros:
Huic datus à pleno memorabile munus ovili
Dux pecoris: hirtas duxerat hircus oves.
Rure puer verno primam de flore coronam
Fecit, et antiquis imposuit Laribus.
Rure etiam teneris curam exhibitura puellis

délicieux ; et l'eau qu'on y mêla bientôt l'adoucit et le rendit moins redoutable à la sobriété : on sut recueillir les moissons chaque année, lorsque la terre commença à dépouiller sa verdure desséchée par l'astre du feu ; et l'on offrit à l'abeille légère un lieu sûr pour y construire les cellules où elle dépose ce miel délicieux qu'elle va cueillir sur les fleurs. Le laboureur rassasié de travail, apprit à charmer le temps et la fatigue, en donnant à ses fredons rustiques une certaine mesure : après son repas, il modula sur ses pipeaux (3) la chanson qu'il préparait pour ses Dieux tutélaires.

Inspiré par toi, ô Bacchus! l'agriculteur barbouillé de lie commença à former sans art des danses simples comme lui ; il choisit le chef de son nombreux troupeau, le bouc lascif pour t'en faire un sacrifice mémorable. L'innocent enfant tressa la première couronne de fleurs pour orner ses Lares. La blanche brebis

Molle gerit tergo lucida vellus ovis.
Hinc et femineus labor est, hinc pensa, colusque,
Fusus et apposito pollice versat opus.
Atque aliqua assiduè textrix operata Minervam
Cantat, et applauso tela sonat latere.

Ipse interque greges, interque armenta Cupido
Natus, et indomitas dicitur inter equas.
Illic indocto primùm se exercuit arcu.
Hei mihi, quàm doctas nunc habet ille manus!
Nec pecudes, velut antè, petit: fixisse puellas
Gestit, et audaces perdomuisse viros.
Hic juveni detraxit opes: hic dicere jussit
Limen ad iratæ verba pudenda senem.

fut dépouillée de sa toison pour préparer de l'ouvrage aux jeunes bergères. De là les travaux des femmes qui chargèrent de laine leurs quenouilles, et apprirent à tourner dans leurs doigts de légers fuseaux : bientôt une ouvrière laborieuse chanta les bienfaits de Minerve (4), en ourdissant la toile, et la navette courut en cadence entre la chaîne entr'ouverte (5).

On dit que l'Amour lui-même est né dans les champs au milieu des troupeaux et des cavales indomptées. C'est-là qu'il s'exerça à manier l'arc dont les Dieux l'avaient armé. Ah! qui sait mieux que moi combien il est devenu savant dans cet art? Ce n'est plus comme autrefois, sur les troupeaux qu'il lance ses flèches : c'est vous, jeunes filles, qu'il se plaît à viser; c'est vous, fiers guerriers, qu'il aime à dompter. L'Amour blesse, et les richesses du jeune homme disparaissent, et le vieillard profère des paroles dont il devrait rougir devant une porte qu'on lui

Hoc duce custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit;
Et pedibus prætentat iter suspensa timore,
Explorat cæcas cui manus antè vias.
Ah! miseri, quos hic graviter Deus urget! at ille
Felix, cui placidus leniter afflat Amor.

Sancte, veni dapibus festis; sed pone sagittas,
Et procul ardentes hinc procul abde faces.
Vos celebrem cantate Deum, pecorique vocate
Voce, palam pecori, clam sibi quisque vocet;
Aut etiam sibi quisque palam: nam turba jocosa

ferme avec dédain. L'Amour commande, et la jeune fille trompe tous ses surveillans endormis : elle franchit les portes, et vole seule au milieu de la nuit dans les bras de son amant ; quelquefois suspendue par la crainte, elle s'arrête.... elle éprouve d'un pied timide le terrain où elle s'engage ; ses mains tâtonnent, embrassent les ténèbres comme pour lui frayer un chemin... Ah ! qu'ils sont malheureux ceux que l'Amour tourmente ! mais qu'il est fortuné l'Amant à qui ce Dieu daigne sourire !

VIENS, ô Divin Amour, viens à nos réjouissances religieuses, mais dépose tes armes... Loin... loin de nous tes flambeaux ardens ; vous chantez ce Dieu si puissant : invoquez-le aussi pour vos troupeaux : prions-le tout haut pour nos brebis ; mais pour nous, adressons-lui des supplications secrètes. Nous pouvons au reste le prier tout haut ; car la foule bruyante, enivrée de ses jeux, n'entendra pas nos prières. La trompette Phrygienne

Obstrepit, et Phrygio tibia curva sono.
Ludite: jam nox jungit equos, currumque sequuntur
Matris lascivo sidera fulva choro;
Postque venit tacitus fuscis circumdatus alis
Somnus, et incerto somnia vara pede.

---

lui dérobera nos vœux.... célébrez la fête, ô vous tous qui êtes ici : déjà la nuit (6) attelle son char, et les étoiles brillantes suivent leur mère (7) en formant des concerts harmonieux. Bientôt le sommeil silencieux arrive planant sur ses aîles sombres, et les songes incertains vont s'emparer de nous.

NOTES.

(1) *La fête des Campagnes.*

Voyez sur Palès et les Palilies, la Note première de la première Élégie du premier Livre.

(2) *Que la grappe déjà mûre pende aux cornes sacrées, signe de ta puissance.*

Il y a des statues de Bacchus avec des cornes; et les Poètes en parlent souvent. Cette allégorie est claire; car les cornes sont les signes de la puissance et de la force; et l'on compare ce symbole avec les effets du vin. (Voyez sur ce Dieu, la Note première de l'Élégie onzième du premier Livre.)

(3) *Il modula sur ses pipeaux.*

Voyez dans Ovide, premier Livre des Métamorphoses, Fable, l'origine de cet instrument rustique.

(4) *Une ouvrière laborieuse chanta les bienfaits de Minerve.*

J'ai dit dans la Note 5. de l'Élégie quatrième du premier Livre, que la Déesse des Arts était renommée par l'invention de la toile et des broderies. J'ajouterai ici l'histoire d'Arachné, cette fille

d'Idmon, de la ville de Colophon, qui disputa à Minerve la gloire de travailler mieux qu'elle en soie et en tapisserie. Le défi fut accepté; et la Déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale, était parfait, lui jeta sa navette à la tête, ce qui n'était pas très-convenable de la part de la Déesse de la sagesse. Arachné fut tellement touchée de cet affront, qu'elle se pendit, et les Dieux, par pitié, la changèrent en araignée. Le travail de cet insecte a probablement donné lieu à cette fable.

(5) *Et la Navette courut en cadence entre la chaîne entr'ouverte.*

Le savant Editeur de la nouvelle traduction de Sénèque est parvenu, en discutant des passages obscurs de Sénèque, d'Ovide et de Pline, à expliquer très-clairement la manœuvre des anciens dans la fabrication des toiles.

Ils se servaient d'abord de fils tonds pour la chaîne; ces fils étaient ou filés tords à la quenouille, ou retordus par une machine particulière. C'est du mot latin *stamen*, qui veut dire chaîne, que sont venus les termes étain, estame, sous lesquels sont connus dans nos frabriques les fils de la chaîne de plusieurs étoffes de laine, et sur-tout de celles qu'on appelle étamines, et qui sont très-tordus. On distingue de cette espèce de fils, les fils doux employés pour le rempli ou la trame: ces fils de trame étaient

tirés d'une matière ouverte par la carde ou autrement, et qui suivaient mollement la main de la fileuse. Voici l'exposition des deux systêmes de fabrication, ou de l'emploi de ces deux espèces de fils imaginés successivement par les Anciens. Dans le premier, les fils de la chaîne étaient suspendus verticalement et fixés dans une situation droite et parallèle par des poids assez semblables aux plombs qui maintiennent les fils de l'équipage de la tire dans nos métiers. La trame était introduite entre les deux parties de la chaîne, et ces fils transversaux étaient réunis et serrés contre les deux parties de la chaîne qui les entrelaçaient par une lame de bois en forme de couteau. On peut prendre une idée de ce couteau et de son effet, en observant les fabricans de sangles, qui en employent un semblable, au lieu de chasser armé de peigne.

Suivant le second systême qui est beaucoup plus ingénieux, la chaîne des étoffes était roulée sur des cylindres ou ensubles, fixés aux deux extrémités d'un bâti ; et cette chaîne se présentait à l'ouvrier dans une situation horisontale : elle était, outre cela, divisée en deux parties et entr'ouverte par un bâton. La trame portée sur une navette ou fuseau pointu aux deux bouts, était introduite entre les deux parties de la chaîne entr'ouverte, et formait un tissu serré, étant frappée par les dents multipliées d'un peigne, entre lesquelles les fils de la chaîne étaient engagés, et qui embrassaient toute la largeur de l'étoffe.

Dans ces deux descriptions, il manque beaucoup de pièces nécessaires a la manoeuvre de la fabrication. On ne dit pas comment, dans le premier système de fabrication, les deux parties de la chaîne verticale pouvaient s'ouvrir et se fermer en se croisant, et comment on pouvait y introduire la trame ; comment les fils de la chaîne, quoique maintenus par les poids, ne se dérangeaient pas lorsqu'on les ouvrait, ou qu'on les entrelaçait. On peut supposer que les Anciens introduisaient la trame en démêlant les fils de la chaîne, et les croisant à mesure, comme le font les Sauvages de la nouvelle Hollande et de la nouvelle Zélande : cette manœuvre longue étant finie, ils frappaient la trame avec leur couteau de bois : on peut ensuite présumer que pour ouvrir la chaîne et la croiser, ils ont adopté un méchanisme équivalent à ce que nous appellons Haute-Lisse dans les tissus dont les chaînes sont encore restées verticales, comme dans les tapisseries.

Il manque de même, dans le second système de fabrication décrit par Ovide, le méchanisme équivalent à celui des marches et des lisses ; car l'arundo, que l'on suppose un bâton rond qui traversait la chaîne, ne peut qu'entr'ouvrir et séparer les deux parties de la chaîne, mais il s'opposerait à la croisure des fils : il a été nécessaire pour que les fils d'une des parties de la chaîne pussent s'élever ou s'abaisser, pendant que l'autre était en repos, que ces fils fussent attachés à des lisses, et que ces lisses fussent élevées

ou abaissées par des léviers : il est vrai que peut-être la main aidait à l'introduction de la navette, qu'elle faisait mouvoir l'équipage des lisses, avant qu'on eût trouvé le moyen de les fouler aux pieds ; toujours est-il certain qu'on attachait à des lisses les fils de la chaîne des étoffes qu'on employait, et qu'on faisait jouer plusieurs rangs de ces lisses, et que par leur jeu on était parvenu à figurer des animaux sur les étoffes, comme sur nos toiles damassées, ou nos damas en soie ; ce qui annonce dans le travail des Anciens un dégré de perfection égal à ce que nous exécutons de plus savant, par le moyen de la tire, dont les lisses font l'office dans ce cas.

(6) *Déjà la nuit attelle son char.*

La fable a fait de la Nuit une Divinité, et la plus ancienne de toutes, parce que les ténèbres ont précédé la lumière. Elle était fille du Cahos, suivant Hésiode. Les Poètes lui donnent tantôt des aîles comme à l'Amour et à la Victoire, pour marquer la rapidité de sa course, tantôt un grand voile noir, parsemé d'étoiles : alors elle parcourt sur un char la vaste étendue des Cieux. C'est ordinairement ainsi que la représentent les peintres et les sculpteurs. Cependant on la trouve quelquefois sans char, tenant d'une main son voile étoilé qui voltige au gré des vents, et tournant de l'autre son flambeau vers la terre, dont elle s'approche, comme si elle voulait éteindre sa torche.

Les Mythologues donnent à cette Déesse, sans le commerce d'aucun Dieu, des enfans de son espèce, le cruel Destin, les Parques, les Ténèbres, la Misère, la Mort, la Douleur, l'Envie, le Travail, la Vieillesse. Enée, avant que de descendre aux enfers, immole une brebis noire à la Nuit, comme mère des Euménides. Pausanias dit que cette Déesse avait un Temple qu'on nommait le Temple des Divinations, parce que la nuit est le temps le plus propre aux méditations : c'est peut-être pour cela que les Grecs donnaient à la Nuit l'épithète de Sage et de Prudente.

(7) *Et les étoiles brillantes suivent leur mère en formant des concerts harmonieux.*

Les Astres ont été adorés chez toutes les Nations; et quoi qu'en disent nos Prêtres, il est démontré que les Juifs les ont au moins regardés comme des êtres intelligens qui se connaissent eux-mêmes, qui obéissent aux ordres de Dieu, qui avancent ou retardent leur course suivant ses ordres; et c'est sur ce passage d'un de leurs livres (*Job*) *les cieux et les astres ne sont pas purs devant Dieu*, qu'Origène a soutenu que les astres ont la liberté de pécher et de se repentir de leurs fautes.

Les Peuples les plus anciennement connus du nord et du midi, les Suèves, les Arabes, les Africains adoraient tous les corps célestes. Les Chinois,

les Péruviens, les Mexicains leur ont aussi rendu un culte, et une partie des Chinois lettrés se fait encore une Divinité d'une certaine verhe répandue dans l'univers et sur-tout dans le ciel matériel. Enfin toute l'antiquité est unanime sur ce point; le premier culte religieux a été celui des astres. On le conçoit facilement.

Aussitôt que les hommes commencèrent à s'adonner à la Physique, dit M. Lagrange, ils divisèrent le monde en deux parties, le ciel et la terre. A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne lèvent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la nature, que pour s'en regarder comme le centre; tant il est vrai que l'orgueil et la barbarie se touchent de bien près. Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres; le globe en terre ferme et en mer, le ciel en air et en région éthérée. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupèdes, les reptiles, les eaux par les poissons, les airs par les volatiles de toute espèce; on se crut en droit de conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste et avait aussi ses animaux; et comme les astres avaient avec ces animaux que nous connaissons, un point de conformité, savoir la faculté de se mouvoir et de changer de place, on ne douta pas que ce fussent-là des habitans que la Nature avait donnés au ciel. Delà ces figures d'animaux sous lesquelles sont représentés les signes du Zodiaque. Les astres avaient besoin, pour vivre, d'alimens analogues

à leur nature. On supposa qu'ils se nourrissaient des particules ignées qui s'élèvent sans cesse de notre globe sur les régions supérieures, et que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'est qu'une émanation, et pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu.

ELEGIA SECUNDA.

Dicamus bona verba, venit natalis, ad aras.
 Quisquis ades, lingua vir, mulierque fave.
Urantur pia thura focis, urantur odores,
 Quos tener è terra divite mittit Arabs.
Ipse suos Genius adsit visurus honores,
 Cui decorent sanctas mollia serta comas.
Illius puro distillent tempora nardo,
 Atque satur libo sit, madeatque mero.
Annuat et, Cornute, tibi quodcumque rogabis.
 En age, quid cessas? annuet ille, roga.

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

PROFÉRONS des vœux favorables : l'anniversaire de Cornutus est arrivé : ô vous tous hommes et femmes qui êtes aux pieds des autels pour le célébrer, faites silence : allumons l'encens dans les foyers sacrés : brûlons les parfums que l'opulente Arabie nous prodigue : que son génie tutélaire vienne assister lui-même aux honneurs que nous lui rendons : que ses cheveux soient ornés de couronnes de fleurs ; que le nard (1) le plus pur découle de son front : qu'il soit rassasié de gâteaux, et qu'on lui verse du vin à pleine coupe ; puisse-t-il t'accorder, ô Cornutus ! tout ce que tu désires ! forme des vœux : qu'attends-tu ? demande.... il va t'exaucer.

Auguror, uxoris fidos optabis amores :
Jam reor hoc ipsos edidicisse Deos.
Nec tibi malueris, totum quæcumque per orbem
Fortis arat valido rusticus arva bove :
Nec tibi, gemmarum quidquid felicibus undis
Nascitur, Eoi quà maris unda rubet.
Vota cadunt. Viden'ut trepidantibus advolet alis,
Flavaque conjugio vincula portet Amor ?
Vincula quæ maneant semper, dum tarda senectus
Inducat rugas, inficiatque comas.
Huc veniat natalis avis, prolemque ministret,
Ludat et antè tuos turba novella pedes.

Je le prévois : tu le prieras pour que ton épouse toujours fidelle t'aime à jamais, et je crois que les Dieux avaient prévenu tes désirs. Tu ne préférerais pas à ce bonheur toutes les richesses que les colons laborieux arrachent à la terre, ni les pierres précieuses que les Indes fortunées voyent naître, ni la pourpre qui rougit au fond des mers orientales : tu dédaignes ces vœux frivoles. Mais puisse l'Amour agiter sans cesse autour de toi ses aîles bruyantes ! que d'accord avec l'hymen (2), il t'enlace de chaînes de fleurs, toujours légères et toujours durables, que la pesante vieillesse qui ridera ton front et blanchira ta belle chevelure ne rompra point ! Qu'il revienne encore alors le jour de ta naissance, qu'il te revoye aïeul, et qu'une troupe de tendres enfans joue à tes pieds !

NOTES.

(1) *Que le nard le plus pur.*

On a donné à plusieurs plantes le nom de Nard qui était un des plus célèbres parfums chez les Anciens. Le Nard indien croît en grande quantité dans la grande Java, île des Indes orientales qu'ils ont connue : c'est une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de petits cheveux entortillés attachés à la tête de la racine, ramassés en un petit paquet, de la grosseur et de la longueur du doigt, de couleur de rouille de fer, d'un goût amer, âcre, aromatique, d'une odeur agréable et qui approche de celle du souchet.

Les Anciens en préparaient des collyres, des essences, et des onguens précieux. C'était chez eux un parfum, un stimulant à l'amour, un remède pour les maux d'estomac, etc. Les Romains recevaient leur nard par de longs détours, indirectement, rarement, et l'employaient avec profusion, ce qui le rendait très-cher, et par conséquent très-précieux. Les Indiens le vendaient aux Persans, qui le vendaient aux Syriens, de qui le tenaient les Romains. Au reste, c'est de toute antiquité qu'on a estimé le nard. Les femmes de l'Orient en faisaient un grand usage. *Le nard dont j'étais parfumée*, dit l'épouse dans le Cantique des Cantiques, *répandait une odeur exquise.*

(2) *L'Hymen.*

HYMÉNÉE était un jeune homme d'Athènes ou d'Argos, d'une beauté accomplie, né pauvre et d'une famille obscure ; il osa aimer une Athénienne de son âge, noble et riche. Il déguisa son sexe, et parvint à suivre par-tout son amante. Un jour qu'il l'accompagnait jusqu'à Eleusis, avec les filles d'Athènes qui allaient offrir des sacrifices à Cérès ; il arriva qu'elles furent toutes enlevées par des pirates. Ceux-ci relâchent dans une île déserte et s'endorment, ce qui n'était ni sage ni galant. Hyménée les surprend, les tue, vole à Athènes, raconte son histoire, décèle son sexe, et promet de ramener toutes ces vierges, si l'on veut l'unir à son amante : il l'obtint et devint le plus heureux des époux. Les Grecs en firent un Dieu, frère de l'Amour, et fils de Bacchus et de Vénus, selon quelques Poètes ; d'autres l'ont fait naître d'Uranie, d'autres d'Apollon et de Calliope : delà l'acclamation d'hymen, *ô Hyménée !* dans les fêtes nuptiales.

On représente ce Dieu sous la figure d'un jeune homme, très-beau, très-blond, couronné de fleurs, tantôt de roses, et tantôt de marjolaine. Il tient de la main droite un flambeau, et de la gauche un voile de couleur jaune. Cette couleur était particulièrement affectée aux nôces ; le voile de l'épousée était jaune ; et les Poètes donnent au Dieu Hymen une robe jaune et des souliers jaunes.

ELEGIA TERTIA.

RURA meam, Cornute, tenent villæque puellam.
Ferreus est, eheu! quisquis in urbe manet.
Ipsa Venus lætos jam nunc migravit in agros,
Verbaque aratoris rustica discit Amor.
O ego, cùm dominam adspiscerem, quam fortiter illic
Versarem valido pingue bidente solum,
Agricolæque modo curvum sectarer aratrum,
Dum subigunt steriles arva ferenda boves!
Nec quererer, quòd Sol graciles exureret artus,
Læderet aut teneras pustula rupta manus.

Pavit et Admeti tauros formosus Apollo;
Nec cythara, intonsæ profueruntve comæ:

ÉLÉGIE TROISIÈME.

Cornutus! les champs et les travaux retiennent mon Amante. Ah! sans doute, il est de fer le cœur de celui qui, dans cette saison, reste à la Ville. Déjà Vénus erre dans les campagnes joyeuses de sa présence. L'Amour lui-même apprend le langage rustique du laboureur... O! si je voyais ma maîtresse, avec quel courage je retournerais d'un bras vigoureux la glèbe tenace! que je me courberais volontiers sur la charrue, pour diriger le soc que traîneraient mes bœufs dans une terre destinée à recevoir la semence! Ah! je ne me plaindrais point que le soleil brûlât ma peau délicate, et fît élever des cloches douloureuses sur mes mains.

Le bel Apollon fit paître les troupeaux d'Admète (1): sa lyre harmonieuse

Nec potuit curas sanare salubribus herbis:
  Quidquid erat medicæ vicerat artis amor.
Tunc fiscella levi detexta est vimine junci,
  Raraque per nexus est via facta sero.
O quoties, illo vitulum gestante per agros,
  Dicitur occurrens erubuisse soror!
O quoties ausæ, caneret dùm valle sub alta,
  Rumpere mugitu carmina docta boves!
Sæpè duces trepidis petiere oracula rebus;
  Venit et è templis irrita turba domum.
Sæpè horrere sacros doluit Latona capillos,
  Quos admirata est ipsa noverca priùs.

et ses beaux cheveux ne le sauvèrent pas de ces travaux agrestes, et toutes les herbes salutaires qu'il connaît si bien, ne purent préserver son cœur des traits de l'Amour. Le tendre enfant vainquit le Dieu, et brava sa science. Apollon fut réduit à tresser de ses propres mains les branches souples de l'osier, et fit ces corbeilles légères où s'égoutte le lait. O combien de fois sa sœur rougit-elle en le rencontrant au milieu des champs, qui rapportait dans ses bras un jeune veau fatigué ! combien de fois, tandis qu'il chantait dans le creux d'un vallon, les troupeaux osèrent-ils interrompre ses savans accords par leurs mugissemens ! souvent des généraux allèrent le consulter dans l'humble réduit devenu son temple ; souvent une foule de peuple courut vainement pour l'y chercher ; souvent Latone (2) sa mère gémit de l'abandon de cette chevelure sacrée, que tant de fois elle-même avait admirée. Hé ! qui ne l'eût pas regrettée ? qui eût reconnu le

Quisquis inornatumque caput, crinesque solutos
Adspiceret, Phœbi quæreret ille comam.
Delos ubi nunc, Phœbe, tua est? ubi Delphica Pytho?
Nempe Amor in parva te jubet esse casa.

Felices olim, Veneri cùm fertur apertè
Servire æternos non puduisse Deos.
Fabula nunc ille est; sed cui sua cura puella est,
Fabula sit, mavult, quam sine amore Deus.

At tibi, dura Ceres, Nemesin quæ abducis ab urbe,
Persolvat nulla semina terra fide.
Et tu, Bacche tener, jucundæ consitor uvæ,
Tu quoque devotos, Bacche, relinque lacus.
Haud impunè licet formosas tristibus agris
Abdere: non tanti sunt tua musta, pater.
O valeant fruges: ne sint modò rure puellæ,

bel Apollon en voyant ses cheveux épars et sa tête si négligée ? Où était alors, ô Phœbus ! ta magnifique Délos (3) ? et ton temple de Delphes ? et ta prophétique Pythie ? L'Amour t'ordonnait d'habiter une humble chaumière, et tu l'habitais.

HEUREUX, mille fois heureux ces temps où l'on raconte que les Immortels n'avaient pas honte d'obéir à Vénus ! C'est un Roman insipide aujourd'hui, que ces tendres passions : mais quel Amant vraiment épris n'aimerait pas mieux un tel ridicule que le sort des Dieux sans amour ?

TOI, cruelle Cérès ! qui arraches de la ville celle que j'aime, puisse la terre retenir le dépôt que tu lui confies ! et toi, tendre Bacchus (4), toi qui plantas l'aimable vigne, abandonne ces pressoirs et ces cuves que je hais : non, je ne permets pas même à toi de cacher impunément la beauté dans de solitaires campagnes. Ta douce liqueur ne vaut pas un tel prix. Ah ! quelque précieux que soient tes dons, plutôt qu'ils ne nous coûtent l'absence de

Glans alat, et prisco more bibantur aquæ!
Glans aluit veteres, et passim semper amarunt.
Quid nocuit sulcos non habuisse satos?
Tùm quibus adspirabat amor, præbebat apertè
Mitis in umbrosa gaudia valle Venus.
Nullus erat custos, nulla exclusura volentes
Janùa. Si fas est, mos, precor, ille redi.

Ducite: ad imperium dominæ sulcabimus agros.
Non ego me vinclis, verberibusque nego.

nos amantes, retournons aux mœurs antiques ; buvons de l'eau ; nourrissons-nous de gland ; le gland a suffi à nos pères : ils couraient çà et là pour le chercher, mais ils couraient avec l'objet de leur tendresse. Eh ! que leur coûtait-il de ne savoir ni labourer, ni semer ? Quand l'Amour les inspirait, aussitôt Vénus leur offrait, à l'ombre des vallées, des lits de gazons et la volupté. Point de gardes alors, point de portes cruelles pour repousser les désirs. O coutume charmante ! reviens ; ah ! reviens, s'il est possible !

CONDUISEZ-MOI, je tracerai des sillons sous les yeux de ma Maîtresse ; j'exécuterai tous ses ordres : à ce prix, je ne refuse ni les coups, ni les chaînes.

NOTES.

Le Bel Apollon fit paître les Troupeaux d'Admète.

ADMÈTE, Roi de Phères en Thessalie, et cousin de Jason, fut un des argonautes et l'un des chasseurs de Calydon, ce fameux sanglier que tua Méléagre. Apollon ayant été chassé du Ciel, (voyez Note 8 de l'Elégie quatrième du premier Livre) fut contraint de se mettre au service de ce Prince pour avoir soin de ses troupeaux. C'est alors que Mercure qui n'était encore qu'un enfant, le séduisit par le son de sa flûte, et détourna le troupeau qu'Admète lui avait confié. Apollon, au sortir de l'enchantement où l'avaient jeté les sons de Mercure, s'appercevânt du vol, courut à son arc pour en punir le voleur; mais ne trouvant plus de flèches dans son carquois, il se mit à rire de la finesse du jeune frippon qui les lui avait encore enlevées. Le bon accueil qu'Admète fit à Apollon, l'engagea dans la suite à devenir le Dieu tutélaire de sa maison. Admète étant menacé de la mort, Phœbus trompa les Parques et le déroba à leurs coups ; mais il fut décidé que quelqu'autre prendrait sa place au tombeau. Le Roi eut beau recourir à ses plus chers amis, à ses proches, et même

à son père et à sa mère qui étaient très-vieux ; personne, excepté son épouse Alceste, ne voulut sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admète.

(2) *Souvent Latone sa mère.*

L'HISTOIRE de Latone est assez inconnue. Hésiode la dit fille du Titan Cœus, et de Phébé sa sœur. La fable ajoute qu'elle eut de Jupiter Apollon et Diane, qui lui valurent une place dans le Ciel, malgré la haine de Junon.

LATONE avait un culte et un oracle très-respectés dans la ville de Buto en Egypte. Les habitans de Délos lui bâtirent un Temple, mais elle en avait un magnifique à Argos, où Praxitèles avait placé sa statue. Les Tripolitains et nos agrestes ancêtres les Gaulois, lui rendirent aussi de grands honneurs. Elle avait part aux jeux Apollinaires, où on lui sacrifiait une génisse aux cornes dorées ; enfin Latone, Diane et Vénus devinrent les trois Divinités les plus vénérées par les Dames Romaines, et le sujet le plus ordinaire de leurs hymnes.

(3) *Ta magnifique Délos.*

CETTE île de la mer Egée, l'une des Cyclades, si célèbre chez les Poètes par la naissance d'Apollon et de Diane, s'appelle aujourd'hui Sdile, et appartient aux Turcs. Les meilleurs endroits de cette île sont

couverts de ruines et de recoupes de marbre, d'où les maçons des endroits voisins viennent tirer, comme d'une carriere, tout ce qui leur convient. On casse une belle colonne pour faire des marches d'escalier, des appuis de fenêtres, ou des linteaux de portes; on brise un piédestal pour en tirer un mortier ou une salière. Les habitans de Mycané ne payent que trente écus de taille au grand Seigneur, pour posséder une île qui était autrefois le plus riche pays de l'Europe, une île si chère aux Athéniens, où l'on tenait le trésor public de la Grèce. Et voilà les révolutions du monde! et voilà, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, comme le despotisme est au profit même des Souverains! Quant au Temple de Delphes et à la Pythie, voyez la Note huitième de l'Elégie quatrième du premier Livre.

(4) *Et toi, tendre Bacchus.*

BACCHUS avait, ainsi qu'Apollon, une jeunesse éternelle.

M. Delonchamps fait, à ce sujet, une réflexion très-judicieuse: « Toute l'Antiquité, dit-il, nous » représente Bacchus sous la forme d'un jeune homme » beau, svelte, rempli de grâces. Cependant plu- » sieurs Artistes modernes s'en sont fait une toute » autre idée; et rien n'est plus ordinaire que de » donner à ce Dieu une figure presque hideuse, » un embonpoint monstrueux, une taille ou con-

» trefaite , ou gigantesque. Cette ignorance des » Peintres et des Sculpteurs qui défigurent ainsi le » beau Bacchus , n'est pas sans exemple. Chez » quelques Poètes modernes, un d'entre eux en » a fait un portrait qui ne saurait convenir qu'à » Silène. »

Ipse pater saturo turgens abdomine Bacchus
Saltat ; et effuso redolentia pocula vino ,
Inversæque jacent pateræ.

ELEGIA QUARTA.

SIC mihi servitium video, dominamque paratam :
Jam mihi libertas illa paterna vale.
Servitium sed triste datur, teneorque catenis,
Et nunquam misero vincla remittit Amor.
Et, seu quid merui, seu quid peccavimus, urit.
Uror, iò remove, sæva puella, faces.
O ego, ne possim tales sentire dolores,
Quam mallem ingelidis montibus esse lapis!
Stare vel insanis cautes obnoxia ventis,



Et seu quid merui seu quid peccavimus urit.
Uror io remove sæva puella faces.

Elégie 4 Liv. 2

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

JE vois mon esclavage qui s'apprête ! je vois la maîtresse qui va me ranger sous ses loix ! adieu, Liberté, douce Liberté que me valut ma naissance. Hélas ! elle est bien dure la servitude qui m'attend ! c'est dans des fers que je vais être retenu ; et l'Amour ne les brisera jamais ces lourdes chaînes... Comment donc l'ai-je offensé ? Comment ai-je mérité qu'il me brûle ainsi ?... Oui, je brûle, fille cruelle ! éteins ces feux qui me consument ; ah ! je ne puis supporter de telles douleurs !... que j'aimerais bien mieux être un banc de glace exposé sur les plus hautes montagnes ! ou ce sourcilleux rocher contre qui les vents (1) exercent leurs fureurs insensées ! ou l'écueil que bat sans cesse la

Naufraga quam vasti tunderet unda maris!
Nunc et amara dies, et noctis amarior umbra
est:
Omnia jam tristi tempora felle madent.

Nec prosunt Elegi, nec carminis auctor
Apollo.
Illa cava pretium flagitat usque manu.
Ite procul, Musæ, si nil prodestis amanti,
Non ego vos, ut sint bella canenda, colo.
Nec refero Solisque vias, et qualis, ubi orbem
Complevit, versis Luna recurrit equis.
Ad dominam faciles aditus per carmina quæro.
Ite procul, Musæ, si nihil ista valent.

At mihi per cædem, et facinus sunt dona
paranda,
Ne jaceam clausam flebilis ante domum.
Aut rapiam suspensa sacris insignia fanis.

mer courroucée, et sur lequel tant de vaisseaux viennent se briser ! De tristes jours se lèvent à présent pour moi, et de plus tristes nuits leur succèdent ; tous les momens de ma vie sont abreuvés d'amertume et de douleur.

ÉLÉGIES que je soupire ! vers que m'inspire Apollon ! on vous repousse.... le son de l'or peut seul se faire entendre à ses oreilles sourdes, à mes accens.... Muses autrefois si chéries, fuyez loin de moi, si vous êtes inutiles à mon amour ! je ne vous ai jamais invoquées pour chanter les combats, pour décrire les routes du soleil ou les révolutions incertaines du char de Phœbé : ce n'est que pour pénétrer plus facilement auprès de ce que j'aime, que j'ai cultivé la Poësie. Muses, vous ne m'êtes plus chères : on dédaigne les vers que vous m'inspirez.

Hé bien ! je me procurerai de l'or par le meurtre, par les crimes, afin de ne plus verser d'inutiles larmes à la porte de ma Maîtresse. Je ravirai les ornemens sacrés

Sed Venus ante alios est violanda mihi.
Illa malum facinus suadet, dominamque rapacem
Dat mihi: sacrilegas sentiat illa manus.

O pereat quicumque legit viridesque smaragdos,
Et niveam Tyrio murice tingit ovem!
Hic dat avaritiæ stimulos: hinc Coa puellis
Vestis, et è rubro lucida concha mari.
Hæc fecere malás: hinc clavem janua sensit,
Et cœpit custos liminis esse canis.
Sed pretium si grande feras, custodia victa est;
Nec prohibent claves, et canis ipse tacet.

Heu quicumque dedit formam cœlestis avaræ,
Quale bonum multis addidit ille malis!
Hinc fletus, rixæque sonant: hæc denique causa
Fecit, ut infamis hic Deus esset Amor.
At tibi, quæ pretio victos excludis amantes,

do

de nos Temples ... mais, Vénus! cruelle Vénus ! je profanerai le tien avant tous les autres ! c'est toi qui me pousses au crime, c'est toi qui m'as donné mon avide Maîtresse... tu sentiras la première mes mains sacriléges.

O qu'il périsse cent fois celui qui recueille les vertes émeraudes (2) ! ou qui teint les blanches toisons avec le pourpre de Tyr ! Il a fait naître le luxe qui corrompit les belles : une fois qu'on estima les richesses, il leur a fallu des atours : les verroux assurèrent les portes ; on y attacha le chien fidèle... Mais venez, chargé de présens ; le gardien est vaincu, les verroux tombent, et le chien même se tait.

AH ! quel que soit le Dieu qui donna la beauté à une femme avare, il cacha la volupté sous une foule de maux. Delà sont nés les pleurs et les querelles ; de là tout ce qui déshonore l'Amour. Mais toi qui exclus les Amans qui n'ont point assez d'or, puissent les vents et les flammes

Diripiant partas ventus et ignis opes.
Quin tua tunc juvenes spectent incendia læti;
Nec quisquam flammæ sedulus addat aquam.
Seu tibi mors veniat, neque sit qui lugeat ullus,
Nec qui det mœstas munus in exsequias.
At bona, quæ nec avara fuit, centum licet annos
Vixerit: ardentem flebitur antè rogum;
Atque aliquis senior, veteres veneratus amores,
Annua constructo serta dabit tumulo;
Et benè, discedens, dicet: placidèque quiescas,
Terraque securæ sit super ossa levis.

Vera quidem moneo; sed prosunt quid mihi vera
Illius est nobis lege colendus Amor.
Quin etiam sedes jubeat si vendere avitas:
Ite sub imperium, sub titulumque, Lares.

dévorer les richesses accumulées par ton avarice ! que toute la jeunesse vienne voir cet incendie et s'en réjouisse ! que personne n'apporte une goutte d'eau pour l'éteindre ! qu'au jour des Parques, il ne soit pas un seul homme qui pleure ta mort, et qui honore du plus léger hommage tes tristes cendres ! Mais on versera des larmes sur le bûcher de la femme fidelle qui ne fut point cupide, eût-elle vécu cent années ; et son Amant glacé par l'âge, respectera encore ses anciennes amours ; il jonchera tous les ans de fleurs le tombeau qu'il lui aura élevé ; et dira en la quittant : *Mânes paisibles ! reposez ici doucement : Divinités tutélaires ! faites que la terre pèse légérement sur ses os.*

MES prédictions sont infaillibles ; mais à quoi me sert d'annoncer la vérité ? L'Amour est le maître ; il faut obéir à ses loix, lors même qu'il commande de vendre la maison paternelle. O mes Lares ! quittons-nous ; c'est l'ordre de l'Amour

Quidquid habet Circe, quidquid Medea veneni,
Quidquid et herbarum Thessala terra gerit;
Et quod, ubi indomitis gregibus Venus afflat amores,
Hippomanes cupidæ stillat ab inguine equæ;
(Si modo me placido videat Nemesis mea vultu,)
Mille alias herbas misceat illa, bibam.



Mille alias herbas misceat illa bibam.

Elég. 4. Liv. 2.

et mon excuse... Donnez-moi les breuvages de Circé (3), les poisons de Médée, tous les sucs redoutables de la Thessalie (4), l'hippomane brûlant qui découle de la jument en chaleur (5), tous les philtres et les fureurs amoureuses dont Vénus embrâse les animaux les plus ardens.... Que Némésis (6) y joigne encore cent venins plus terribles... que l'amour mêle ensemble tous ces breuvages ; et je les bois à l'instant.

NOTES.

(1) *Les Vents.*

Les Vents jouent un trop grand rôle dans la Nature, pour que les Mythologues ne les ayent pas divinisés. Les Vents nuisibles étaient, selon Hésiode, fils des Géans Typhéus, Astréus, et Persée. (J'ai expliqué fort au long, dans mes Notes sur Ovide, la Fable des Géans.) Mais les Vents favorables étaient enfans des Dieux.

Homère et Virgile établissent le séjour des Vents aux Rives Éoliennes. C'est-là, dit le Poète Latin, que, dans un antre vaste et profond, Éole tient tous les Vents enchaînés. Tandis que les montagnes qui les renferment, retentissent au loin de leurs fureurs, leur Roi dompte leurs efforts, appaise leur courroux, veille sans cesse sur eux. S'ils n'étaient continuellement réprimés, ils confondraient bientôt le ciel et la terre, et tous les élémens.

Cet Éole était plutôt le Dieu des Vents, que leur Roi; car les Vents ne paraissent, dans la Mythologie, que de petits Génies, volages, inquiets, turbulens, qui ne se plaisent qu'à bouleverser l'Univers. Éole était si puissant, que Junon ne dédaigna pas d'implorer son secours pour persécuter les Troyens. Pour l'engager à servir sa

colère, elle lui offrit en mariage la plus charmante des quatorze Nymphes de sa suite, la belle Déjoppée. A cette promesse, Éole enfonce sa lance dans le flanc de la montagne, et l'entr'ouvre. Tous les Vents sortent impétueusement de leurs cavernes, et se répandant sur la terre et sur la mer, excitent une affreuse tempête.

L'Antiquité Payenne sacrifiait aux Vents, pour se les rendre favorables. On immolait aux Vents orageux une Brebis noire, et une blanche aux aimables Zéphirs. Les Romains avaient même déifié la Tempête, qui avait chez eux un temple.

(2) *Les vertes Émeraudes.*

Les Émeraudes faisaient une grande partie du luxe des Anciens. Théophraste rapporte qu'un Roi de Babylone présenta à un Roi d'Égypte une Émeraude dont la longueur était de quatre coudées, et la largeur de trois; et qu'en même tems il y avait en Égypte un obélisque composé de quatre Émeraudes qui avaient quarante coudées de haut, quatre de large en quelques endroits, et deux dans d'autres. Il est à-peu-près impossible qu'il y ait jamais eu des Émeraudes de cette grandeur : on a pris pour Émeraudes des choses d'une autre nature. L'histoire de la Déesse Émeraude, rapportée par Garcilasso de la Véga, est plus vraisemblable. Cet Auteur Espagnol dit que les Peuples de la Vallée de Manta, au Pérou,

adoraient une Émeraude grosse comme un œuf d'autruche : on la montrait les jours de grande fête, et les Indiens accouraient de toutes parts, pour voir leur Déesse, et pour lui offrir des Émeraudes.

Les Prêtres et les Caciques donnaient à entendre que la Déesse était bien aise qn'on lui présentât ses filles ; et par ce moyen ils en amassèrent une grande quantité. Les Espagnols, dans le tems de la conquête du Pérou, trouvèrent toutes les filles de la Déesse ; mais les Indiens cachèrent si bien la mère, qu'on n'a jamais pu savoir où elle était. D'Alvarado et ses Compagnons brisèrent la plus grande partie des Émeraudes sur des enclumes, parce qu'ils croyaient que si elles étaient fines, elles ne devaient pas se casser.

(3) *Les Breuvages de Circé.*

Qui ne sait pas l'histoire de cette fameuse Magicienne, fille du Jour et de la Nuit, ou selon d'autres, du Soleil et de la Lune ? Elle fut chassée de son pays pour avoir empoisonné son mari, le Roi des Sarmates, et alla faire sa demeure dans une Isle qui retint son nom. C'est-là qu'elle changea Scylla en monstre marin, parce que Glaucus lui avait préféré cette Nymphe. (Voyez les Métamorphoses d'Ovide.) On peut lire dans Homère quelle réception elle fit à Ulysse ; comment, pour le retenir, elle changea ses Compagnons en bêtes,

à l'aide d'un breuvage dont Ulysse ne voulut point boire. Cette allégorie est belle et frappante. Le don du cœur est plus nécessaire que celui de la personne au véritable amour, puisque celui-là peut seul arracher celui-ci. Peut-être aussi cette fable est-elle l'emblême de la juste fierté d'une vraie tendresse qui ne saurait être indulgente sur les soins de l'objet aimé, qui aimerait mieux n'être point chéri, que de l'être modérément, mais qui ne veut que ce qui est honnête et digne d'elle. « Sophie, » dit Rousseau, a le noble orgueil du mérite qui » se sent, qui s'estime et qui veut être honoré » comme il s'honore. Elle dédaignerait un cœur » qui ne sentirait pas tout le prix du sien, qui » ne l'aimerait pas pour ses vertus, autant et plus » que pour ses charmes ; un cœur qui ne lui » préférerait pas son propre devoir, et qui ne la pré- » férerait pas à toute autre chose. Elle n'a point » voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne ; » elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point » défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les Compa- » gnons d'Ulysse, Circé les dédaigne et se donne » à lui seul qu'elle n'a pu changer. »

(4) *Tous les sucs redoutables de la Thessalie.*

On entend par le mot de Thessalie, tantôt une grande contrée de la Grèce, et tantôt une partie de cette contrée, appellée communément la Thessalie propre, et quelquefois la Thessaliotide. La

cavalerie de ce pays était très-renommée; mais les Thessaliens passaient pour perfides, et les Thessaliennes pour les plus habiles magiciennes du monde. Elles étaient si belles, qu'on a dit qu'elles charmaient par des sortiléges.

(5) *L'Hippomane brûlant, qui découle de la jument en chaleur.*

VOYEZ la Note 9 de là seconde Élégie du premier Livre.

(6) *Némésis.*

ON verra bientôt que Tibulle avait une Maîtresse appellée Némésis; mais il parle ici d'une fille de Jupiter et de la Nécessité, ou plutôt, selon Hésiode, de l'Océan et de la Nuit, qui était préposée pour venger les crimes que la justice humaine laisse impunis. On célébrait, en son honneur, des fêtes funèbres appellées *Némésées*, parce que l'on croyait qu'elle prenait sous sa protection les morts, et qu'elle vengeait les injures faites à leurs tombeaux.

Ses attributs sont dignes de remarque: elle avait une roue pour symbole, des aîles, une couronne, tenait d'une main une lance, et de l'autre une bouteille. Elle était montée sur un cerf, et son nom signifiait la Fatalité.

Les Vicissitudes de la fortune, dit le Chancelier Bacon, et les desseins secrets de la Providence, sont représentés par l'Océan et la Nuit. Némésis

a des ailes, ainsi qu'une roue; car la fortune court le monde, arrive et disparaît d'un jour à l'autre. On ne peut prévoir ses faveurs, ni détourner ses disgraces; sa couronne est sur la tête du peuple, quand il triomphe de l'abaissement des grands. Sa lance frappe et renverse ceux qu'elle veut châtier. La bouteille qu'elle tient de l'autre main, est le miroir qu'elle présente sans cesse aux yeux de ceux qu'elle ménage. Eh! quel est l'homme à qui la mort, les maladies, les trahisons et mille accidens divers, ne retracent à l'esprit d'affreuses images? comme si les mortels ne pouvaient être admis à la table des Dieux, que pour leur servir de jouets! Le cerf que monte Némésis, est le symbole d'une longue vie : la jeunesse qui meurt avant le temps, échappe seule aux révolutions du sort; mais le vieillard ne finit point sa carrière sans avoir subi ses loix.

PLATON nous dit que cette Déesse, ministre de la vengeance divine, a une inspection spéciale sur les offenses faites aux pères par leurs enfans. Probablement, les remords auxquels la conscience échappe rarement, ont donné naissance à cette Divinité du Paganisme. Elle fut nommée Adrastée, à cause d'Adraste, qui le premier lui éleva un temple; et Rhamnusie, parce qu'elle était adorée à Rhamnuse, Bourg de l'Attique. Quand les Romains partaient pour la guerre, ils avaient coutume d'offrir un sacrifice à cette Déesse; mais alors Némésis était prise pour la Fortune. (Voyez la Note 5 de l'Élégie sixième du Livre premier.)

ELEGIA QUINTA.

PHOEBE fave ; novus ingreditur tua templa
sacerdos :
Huc age cum cithara, carminibusque veni.
Nunc te vocales impellere pollice chordas,
Nunc precor ad laudes flectere verba meas.
Ipse triumphali devinctus tempora lauro,
Dum cumulant aras, ad tua sacra veni.
Sed nitidus, pulcherque veni : nunc indue
vestem
Sepositam, longas nunc bene pecte comas :
Qualem te memorant, Saturno rege fugato,
Victori laudes concinuisse Jovi.
Tu procul eventura vides : tibi debitus augur

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

PHOEBUS (1)! sois favorable au nouveau Pontife qui entre dans ton Temple; accorde nos lyres (2); inspire-nous des vers. Dieu de l'harmonie! je t'implore; rends dignes de toi les hymnes que je te consacre; daigne les accompagner des sons divins de ton instrument; viens, toi-même, le front ceint du laurier triomphal; viens auprès de tes autels chargés d'offrandes; viens dans toute ta parure et ta beauté; revêts la robe sacrée destinée pour ta fête; soigne ta longue et brillante chevelure; parais enfin, tel que l'on te vit au jour où tu chantas les louanges de Jupiter, vainqueur, et la fuite de Saturne.

L'AVENIR le plus reculé se dévoile à tes regards; l'augure que tu inspires

Scit bene quid fati provida cantet avis.
Tuque regis sortes: per te præsentit haruspex,
Lubrica signavit cùm Deus exta notis.
Te duce Romanos numquam frustrata Sibylla est,
Abdita quæ senis fata canit pèdibus.

Phœbe, sacras Messalinum sine tangere chartas
Vatis; et ipse, precor, quod canat illa, doce.
Hæc dedit Æneæ sortes, postquam ille parentem
Dicitur, et raptos sustinuisse Lares.
Nec fore credebat Romam, cum mœstus ab alto
Ilion, ardentes respiceretque Deos.
Romulus æternæ nondum formaverat Urbis
Mœnia, consorti non habitanda Remo.
Sed tunc pascebant herbosa palatia vaccæ,

sait aussitôt ce qu'annonce le chant des oiseaux : tu régis les sorts ; c'est par ton secours que l'aruspice découvre les linéamens incertains et légers qu'un Dieu trace aux entrailles des victimes : jamais ta Sybille (3) ne trompa les Chefs Romains, lorsqu'aux tressaillemens prophétiques qui agitent son trépied, elle leur annonça les destins.

PHOEBUS! permets que Messalinus aussi touche aux feuilles sacrées, au livre des Sorts ; révèle-lui toi-même, je t'en conjure, les secrets dont tu instruis ta Sybille ; c'est elle qui montra à Enée ses destinées (4), lorsqu'il déroba ses Lares et son père à la fureur du Grec victorieux. Elle lui fit voir Rome naissante, au moment où, abîmé dans sa douleur, il jetait les regards du désespoir sur Illion (5) et ses Dieux incendiés. Alors Enée apperçut Romulus fondant la Ville éternelle où son frère Rémus ne devait pas régner (6). Des génisses paissaient encore dans ces lieux où tant de palais s'élèvent aujourd'hui.

Et stabant humiles in Jovis arce casæ.
Lacte madens illic suberat Panilicis umbræ,
Et facta agresti lignea falce Pales;
Pendebatque vagi pastoris in arbore votum
Garrula silvestri fistula sacra Deo:
Fistula, cui semper decrescit arundinis ordo;
Nam calamus cera jungitur usque minor.
At, quà Velabri regio patet, ire solebat
Exiguus pulsa per vada linter aqua.
Illa sæpè gregis diti placitura magistro,
Ad juvenem festa vecta puella die est.
Cùm qua fœcundi redierunt munera ruris,
Caseus, et niveæ candidus agnus ovis.

Impiger Æenea volitantis frater Amoris,
Troïca qui profugis sacra vehis ratibus,
Jam tibi Laurentes adsignat Jupiter agros;
Jam vocat errantes hospita terra Lares.

D'humbles

D'humbles chaumières tenaient la place du Capitole (7). Là, Pan recevait des libations d'un lait pur, à l'ombre des yeuses et des bosquets où l'on voyait la statue de Palès, grossiérement ébauchée avec la serpe. Le Dieu des campagnes acceptait pour offrande les bruyans pipeaux du pasteur, ces pipeaux rustiques formés de joncs unis et toujours décroissans, que l'on suspendait religieusement à un arbre. De frêles barques voguaient sur les lieux où brillent maintenant les édifices du Vélabre (8); souvent, aux jours de fêtes, on voyait sur ces eaux la simple et naïve bergère qui portait au jeune fils de son maître, l'agneau le plus blanc du troupeau, l'agneau de la brebis de neige, et d'autres présens champêtres.

VAILLANT Enée! frère du volage Amour, tu as recueilli sur tes vaisseaux fugitifs les Dieux des Troyens; et déjà Jupiter t'assigne les champs du Latium (9); déjà cette terre hospitalière appelle tes

Troja quidem tum se mirabitur, et sibi dicet
Vos bene tam longa consuluisse via.
Illic sanctus eris, cùm te veneranda Numici
Unda Deum cœlo miserit indigetem.
Ecce super fessas volitat Victoria puppes.
Tandem ad Trojanos Diva superba venit.
Ecce mihi lucent Rutulis incendia castris.
Jam tibi prædico, barbare Turne, necem.
Ante oculos Laurens castrum, murusque Lavini est,
Albaque ab Ascanio condita longa duce.
Te quoque jam video, Marti placitura sacerdos
Ilia, Vestales deseruisse focos;
Concubitusque tuos furtim, vittasque jacentes,
Et cupidi ad ripas arma relicta Dei.

Carpite nunc, tauri, de septem montibus herbas,

Lares errans. On voit encore une Troye; et tu diras toi-même que tu as reçu le prix de tes longs voyages et de tes malheurs. Là tu seras saint, tu seras révéré comme un Dieu; l'onde sacrée du Numice ne t'engloutira que pour t'envoyer au ciel. Vois la Victoire (10) qui s'asseoit sur tes poupes fatiguées. La fière, l'implacable Junon (11) sourit enfin aux Troyens: déjà j'apperçois l'incendie du camp des Rutules (12); déjà je te prédis la mort du féroce Turnus. Les campagnes de Laurence, les murs de Lavinium (13), et cette Albe dont Ascagne sera le Fondateur, s'offrent à mes regards. Je te découvre aussi, ô belle Ilie (14)! qui dois enflammer le Dieu de la guerre; tu quittes le feu sacré de Vesta et tes chastes compagnes: je vois tes bandelettes dénouées; te voilà dans les bras de Mars; et les armes du Dieu ivre d'amour, de désirs et de volupté, sont éparses sur le rivage...

Paissez, troupeaux paisibles! paissez sur les sept collines (15), tandis que vous

Dum licet : hic magnæ jam locus Urbis erit.
Roma, tuum nomen terris fatale regendis,
Qua sua de cælo prospicit arva Ceres;
Quaque patent ortus, et qua fluitantibus undis
Solis anhelantes abluit amnis equos.
Vera cano. Sic usque sacras innoxia laurus
Vescar, et æternùm sit mihi virginitas.

Hæc cecinit vates, et te sibi, Phœbe, vocavit;
Jactavit fusa sed caput ante coma.
Quidquid Amalthea, quidquid Mermessia dixit,
Herophile Phœbo grata quod admonuit :
Quotque Albuna sacras Tiberis per flumina sortes
Portarit, sicco pertuleritque sinu,

le pouvez encore : bientôt elles seront couvertes par la Métropole du Monde. Rome ! ton nom sera fatal à toutes les puissances de la terre ; il pénétrera dans toutes les contrées où Cérès, du haut du ciel, voit lever et jaunir des moissons, et depuis les lieux où le soleil se lève, jusqu'aux ondes mobiles où ses chevaux haletans courent se laver chaque soir... Enée ! mes oracles sont infaillibles : puisse-t-il être aussi vrai que je serai toujours pure, toujours ceinte de lauriers, et que je conserverai à jamais ma virginité !

AINSI parla ta Prêtresse, ô Phœbus ! et sa chevelure se hérissa sur sa tête ; elle te reçut tout entier dans son sein. Alors elle répéta tout ce qu'Amalthée (16), tout ce que Merpesse (17), tout ce qu'Hérophile si chère au Dieu du jour (18), avaient dit avant elle ; toutes les prophéties apportées par Albunée, au milieu des flots du Tibre, sans qu'ils osassent la toucher. (19) Elles annoncèrent que la

Hæ fore dixerunt belli mala signa cometen,
Multus et in terras deplueritque lapis :
Atque tubas, atque arma ferunt crepitantia cœlo
Audita, et lucos præcinuisse fugam.
Ipsum etiam solem defectum lumina vidit
Jungere pallentes nubilus annus equos :
Et simulacra Deûm lacrymas fudisse tepentes,
Fataque vocales præmonuisse boves.

Hæc fuerint olim. Sed tu, jam mitis, Apollo,
Prodigia indomitis merge sub æquoribus ;
Et succensa sacris crepitet bene laurea flammis,
Omine quo felix, et sacer annus erit.
Laurus io bona signa dedit : gaudete coloni :

comète (20) serait le fatal présage d'une guerre cruelle, ou de ce fléau terrible, de cette pluie de pierres (21), qui affligea l'Italie. On assure que l'on entendit retentir dans les cieux le son des trompettes, le cliquetis des armes, et que les bois sacrés donnèrent, par leurs gémissemens, le signal de la fuite. L'astre du jour lui-même pâlit tout-à-coup, enveloppant de noires vapeurs son char enflammé, et ne conduisit plus ses chevaux que dans les ténèbres : les statues des Dieux versèrent des larmes, et les bœufs firent entendre un langage humain qui prédisait un fatal avenir.

TELS furent les prodiges (22) de ce temps. Mais toi, doux Apollon! engloutis sous les ondes indomptées ces signes terribles de la colère céleste ; que le laurier enflammé pétille sur le brâsier sacré, et nous annonce par ce favorable présage, une année fortunée. Je te salue, laurier, qui nous promets de beaux jours : réjouissez-vous, laboureurs ; Cérès remplira

Distendet spicis horrea plena Ceres.
Oblitus et musto feriet pede rusticus uvas,
Dolia dum, magni deficiantque lacus.
At madidus Baccho sua festa Palilia pastor
Concinet. A stabulis tunc procul este lupi.
Ille levis stipulæ solennes potus acervos
Accendet, flammas transilietque sacras:
Et fœtus matrona dabit, natusque parenti
Oscula comprensis auribus eripiet:
Nec tædebit avum parvo advigilare nepoti,
Balbaque cum puero dicere verba senem.
Tunc operata Deo pubes discumbet in herba,
Arboris antiquæ qua levis umbra cadit.
Aut è veste sua tendent umbracula sertis

d'épis vos plus vastes greniers. Les vignerons consolés des années stériles, fouleront joyeusement les grappes abondantes. Les pressoirs et les cuves manqueront aux vendanges. Rassasiés du jus de Bacchus, les pasteurs feront leur offrande à Palès, et célébreront sa fête avec transports : fuyez alors, loups ravisseurs ! éloignez-vous de nos étables ; le pasteur prépare déjà des monceaux de paille légère ; il va les allumer ; et sautant d'allégresse, il franchira ces flammes sacrées : sa femme lui donnera bientôt un gage de son amour ; et le tendre enfant entrelaçant ses bras au col de son père, s'élancera pour lui donner des baisers. L'aïeul ne laissera à aucun autre le soin de veiller sur le berceau de son petit-fils, et l'on entendra le vieillard balbutier avec l'enfant. Alors la jeunesse, domptée par Bacchus, se couchera çà et là sur le gazon, cherchant l'ombre légère d'un grand arbre, ou étendant ses habits et des feuillages pour se faire un abri contre

Vincta : coronatus stabit et ante calix.
At sibi quisque dapes et festas exstruet altè
Cespitibus mensas, cespitibusque torum.
Ingeret hic potus juvenis maledicta puellæ,
Postmodò quæ votis irrita facta velit.
Nam ferus ille suæ plorabit sobrius idem,
Et se jurabit mente fuisse mala.

Pace tua, pereant que arcus, pereantque sagittæ,
Phœbe : modò in terris erret inermis Amor.
Ars bona ; sed postquam sumpsit sibi tela Cupido,
Heu ! heu ! quam multis ars dedit illa malum !
Et mihi præcipuè, jaceo cùm saucius annum,
Et faveo morbo, tam juvat ipse dolor.
Vixque cano Nemesim, sine qua versus mihi nullus.
Verba potest, justos aut reperire pedes.

la chaleur. La cruche couronnée reste devant les buveurs : chacun se prépare pour la fête ; chacun apprête les mets rustiques qu'il servira sur la pelouse champêtre : elle sera à la fois le lit et la table des heureux habitans de la campagne. Déjà le jeune homme, pris de vin, ose exhaler des injures contre sa Maîtresse ; paroles téméraires qu'il démentira bientôt : revenu à lui-même, il pleurera son crime, et jurera mille fois que l'ivresse avait égaré sa raison.

O Phœbus ! procure-nous la paix : que les arcs et les flèches soient bannis ; que l'Amour lui-même erre, désarmé, sur la terre. Peut-être l'art de lancer des traits nous était utile ; mais depuis que l'Amour s'en servit, hélas ! hélas ! que cet art est devenu funeste ! qu'il a fait de maux .... à moi sur-tout ; à moi qui, blessé depuis long-temps, chéris ma blessure, et me plais dans ma douleur ! Cependant à peine puis-je chanter Némésis, pour qui seule je trouve des vers harmonieux et bien

Acer Amor, fractas utinam tua tela sagittas
Ilicet, exstinctas adspiciamque faces.
Tu miserum torques, tu me mihi dira precari
Cogis, et insana mente nefanda loqui.

At tu (nam Divûm servat tutela poëtas)
Præmoneo, vati parce, puella, sacro:
Ut Messalinum celebrem, cùm præmia belli
Ante suos currus oppida victa feret.
Ipse gerens laurus, lauro devinctus agresti
Miles io, magna voce, triumphe canet.
Tunc Messala meus pia det spectacula turbæ,
Et plaudat curru prætereunte pater.

Annue: sic tibi sint intonsi, Phœbe, capilli:
Sic tua perpetuò sit tibi casta soror.

cadencés. Cruel Amour ! ô puissé-je voir ton arc et tes flèches brisés ! puissé-je voir éteindre ton flambeau ! Tu me tourmentes sans relâche, barbare ! tu m'ôtes la raison, tu me forces à proférer contre toi des blasphêmes, et bientôt après à t'invoquer.

MAIS toi, jeune fille ! épargne un nourrisson des Muses ; apprends qu'il est sous la garde des Dieux. Que je puisse célébrer Messalinus. Quand, sur un char de triomphe, il verra porter devant lui les dépouilles des ennemis qu'il aura vaincus, et les tableaux de leurs villes (23) ; alors il sera couronné de lauriers ; et tiendra dans sa main un autre laurier, et moi, simple soldat, je crierai d'une voix puissante : Triomphe ! triomphe ! oh ! triomphe. Le peuple viendra assister aux spectacles que lui donnera mon généreux Messala ; et le père applaudira en voyant passer le char triomphal de son fils.

ACCOMPLIS cet oracle, ô Phœbus ! et puisse, dans tous les temps, ta chevelure être belle, et ta sœur, toujours chaste, t'aimer à jamais !

NOTES.

(1) *Phœbus.*

Ce nom Grec signifie *lumière de la vie*. (Voyez Note 8 de l'Élégie IV du premier Livre.)

(2) *Accorde nos Lyres.*

Cet instrument à cordes était si estimé des Anciens, qu'ils en attribuèrent l'invention à Mercure, et qu'ils en firent un des principaux attributs d'Apollon. La lyre était différente de la cythare, quoiqu'on les confonde : 1°. en ce que les côtes étaient moins écartées l'une de l'autre ; 2°. en ce que sa base ressemblait à l'écaille d'une tortue, animal dont la figure, dit-on, avait donné la première idée de cet instrument. La rondeur de cette base ne permettait pas à la lyre de se tenir droite comme la cythare; et il fallait, pour en jouer, la serrer avec ses genoux. Ainsi elle avait quelque rapport à un luth posé de bout, et dont le manche serait très-court. Au reste, les Poètes n'entendent autre chose par la lyre, que la plus belle et la plus touchante de toutes les harmonies. De là les effets qu'ils nous racontent avoir été produits

par cet instrument. Orphée apprivoisait les bêtes farouches, attendrissait les Divinités infernales, suspendait les tourmens de leurs malheureuses victimes. Les ours et les lions venaient lécher ses pieds ; les satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres même paraissaient émus ; et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes, aux charmes de ses doux accens. Mais il ne chantait que la grandeur des Dieux, les vertus des Héros, et celles des bons Rois. De là à nos prologues d'opéra, il y a un peu loin ; il faut l'avouer.

Les anciens monumens de statues, de bas-reliefs et de médailles, nous représentent plusieurs figures différentes de lyres, montées depuis trois cordes jusqu'à vingt.

(3) *Jamais ta Sybille.*

Tibulle paraît confondre ici la Sybille et la Pythie. (Voyez Note 8 de l'Élégie IV du premier Livre.) La première femme qui s'avisa de prononcer des oracles à Delphes, s'appellait Sybilla. Elle eut pour père Jupiter, au rapport de Pausanias, et pour mère Lamia, fille de Neptune : de là toutes les femmes qui se distinguèrent par le don des Prophéties, furent appellées Sybilles. C'était sous terre et dans des lieux extrêmement bas, que les Anciens plaçaient le séjour des ames. Dans cette

pensée, ils imaginaient que les gouffres et les trous profonds qu'on rencontrait en certains endroits, étaient autant d'ouvertures de l'enfer. C'est pour cette raison qu'on allait consulter les ombres des morts, proche du fleuve Achéron en Épire, et au lac d'Averne en Italie. C'est ce qui avait fait croire que la caverne d'Achéruse, voisine de la Ville d'Héraclée, dans le Pont, et le fameux antre de Trophonius, dans la Grèce, avaient autrefois donné passage à des Héros qui étaient descendus par-là aux Enfers. C'est ce qui faisait regarder comme des soupiraux du Tartare, l'Etna, le Vésuve et les autres montagnes enflammées. De là vint, enfin, cette coutume remarquable de rendre les oracles dans les lieux abondans en vapeurs et en exhalaisons, dans des régions remplies d'eaux minérales et thermales, et de soufre. La Béotie était la partie de la Grèce où il se rendait le plus d'oracles, à cause des montagnes et des cavernes qui s'y trouvaient. Plutarque y compte 25 de ces cavernes. Les oracles de Trophonius se rendaient dans un antre d'où l'on sortait tout étourdi des vapeurs qui y régnaient; et l'on prenait sans doute pour une extase, ou pour une communication avec le Dieu, l'état de vertige et de convulsions où mettaient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parlaient ne jouissaient pas de leurs sens, on crut que c'étaient les Dieux qui s'expliquaient par leur organe. C'est ainsi, comme on l'a vu, que prophétisait la Pythie de Delphes.

L'ORACLE

L'ORACLE de Cumes, qui est celui dont parle ici Tibulle, était placé de même dans une contrée sulphureuse et remplie de vapeurs et de bains chauds. Ovide suppose qu'au temps d'Énée, la Sybille de Cumes avait déjà vécu 700 ans, et qu'elle devait encore vivre pendant trois siècles. Voilà ce qui explique la multiplicité des Sybilles, des Érythrée, des Athénaïs, des Daphné, des Hérophile, des Démophile, etc.

S. JÉROME qui convient du don de Prophétie qu'avaient les Sybilles, soutient judicieusement que cet avantage était en elles la récompense de leur chasteté. Il est certain que les vapeurs histériques peuvent faire beaucoup ressembler aux prophètes convulsionnaires ; mais il y avait par exemple une Sybille qui se vantait d'avoir reçu mille amans dans ses bras, et de n'avoir jamais plié la tête sous le joug du mariage. Cela n'est guère plus chaste que le don de prophétie n'est réel.

LA Sybille de Cumes écrivait ses oracles sur des feuilles d'arbres qu'elle arrangeait à l'entrée de sa caverne, et il fallait être assez habile et prompt pour saisir ces feuilles dans le même ordre où elle les avait laissées, car si le vent dérangeait ces feuilles prophétiques, la Sybille dédaignait d'en rétablir l'ordre.

LA Sybille Érythrée était la plus célèbre de toutes. Elle se disait tantôt femme, tantôt sœur, et tantôt

fille d'Apollon. Elle passa sa vie à Samos, à Claros, à Délos, et enfin à Delphes où elle rendait ses Oracles sur une roche; elle finit ses jours dans la Troade. Son tombeau, disait Pausanias, subsiste encore dans le bois sacré d'Apollon-Sminthéus, avec une épitaphe en vers élégiaques, gravés sur une colonne, et dont voici le sens :

« *Je suis cette fameuse Sybille qu'Apollon voulut*
» *avoir pour interprète de ses Oracles; autrefois*
» *vierge, éloquente, maintenant muette sous ce*
» *marbre, et condamnée à un silence éternel.*
» *Cependant, par la faveur du Dieu, toute morte*
» *que je suis, je jouis de la douce société de*
» *Mercure et des Nymphes mes Compagnes.* »

(4) *C'est elle qui montra à Énée ses destins.*

Énee, fils de Vénus et d'Anchise, était du sang royal de Troye, par Assaracus, fils cadet de Tros, Fondateur de cette Ville célèbre. Vénus avait eu ce fils d'Anchise, lorsqu'il paissait les troupeaux de son père, sur le mont Ida. Durant le siége de Troye, Énée se battit contre Diomède, et allait succomber, lorsque Vénus le déroba à la vue de son ennemi, et le mit entre les mains d'Apollon qui l'emporta au haut de la Citadelle où il avait un Temple, pansa lui-même toutes ses plaies; et, après lui avoir rendu

toutes ses forces, et inspiré une valeur surnaturelle, il le fit reparaître à la tête des Troyens. Énée se battit encore contre le redoutable Achille. Le combat, dit Homère, fut long et douteux. Énée allait succomber, lorsque Neptune, à la prière de Vénus, l'enleva. Ces coups de baguettes seraient presque aussi commodes pour les Héros que pour les Poètes. La nuit de la prise de Troye, Énée entra dans la Citadelle d'Illion, et la défendit jusqu'à l'extrémité : enfin, ne pouvant la sauver, il sortit, la nuit, par une fausse porte avec tout ce qu'il y avait de Troyens renfermés avec lui, et se battit en retraite jusqu'au mont Ida, où, s'étant joint à ceux des Troyens qui avaient échappé à l'embrâsement, il rassembla vingt vaisseaux, sur lesquels il s'embarqua, pour se transporter avec sa Colonie, en Italie. (Voyez la Note 13 de cette Élégie.)

Le Poème de Virgile a tout-à-fait rétabli la réputation d'Énée, que l'on regardait, ainsi qu'Antenor, comme un traître qui avait livré sa Patrie aux ennemis. En effet, était-il possible que, sans quelque intelligence avec les Grecs, maîtres du Pays, ces deux hommes eussent pu équiper paisiblement des vaisseaux sous leurs yeux, pour se retirer en Italie? D'ailleurs, on a dit que l'on mit des gardes dans les maisons de ces deux malheureux, qu'elles ne furent point pillées; que, quand on en partagea les dépouilles, on leur rendit tout ce qui leur appartenait; et que ce fut ainsi qu'Énée, possesseur du

Palladium, le porta en Italie. Quoi qu'il en soit, il arriva dans cette contrée, après sept ans de navigation, et fut bien reçu de Latinus, Roi des Aborigènes, qui s'allia avec Énée, et en fit son gendre et son successeur. Énée, après la mort de Latinus, régna sur les Troyens et sur les Aborigènes, qui ne firent plus qu'un même Peuple, sous le nom de Peuple Latin. Outre ses querelles avec Turnus, si célèbres dans l'Énéide, il eut des guerres à soutenir contre ses voisins; et, dans un combat contre les Étruriens, il perdit la vie, âgé seulement de 38 ans. Comme on ne trouva point son corps, on dit que Vénus, après l'avoir purifié dans les eaux du fleuve Numice, où il s'était noyé, l'avait mis au rang des Dieux. On lui éleva un tombeau sur les bords du fleuve, et on lui rendit, dans la suite, les honneurs divins, sous le nom de Jupiter Indigète.

L'ORACLE de la Sybille de Cumes, qui conduisit Énée aux Enfers, est une fiction de Virgile.

(5) *Illion.*

C'EST un surnom de cette fameuse Troye, Ville de l'Asie mineure. Du temps d'Alexandre, elle n'était déjà plus qu'un Village.

(6) *Alors Énée apperçut Romulus fondant la Ville éternelle où Rémus ne devait pas régner.*

Romulus passa pour être le fils de Rhéa Sylvia, ou Ilia, fille de Numitor. Amulius, Roi d'Albe, son oncle, l'avait forcée de se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle n'eût point d'enfans qui pussent lui disputer un sceptre enlevé à Numitor, son frère. Ilia écouta plus l'amour que ses vœux, et devint mère de deux gémeaux qu'Amulius fit exposer sur le Tibre. Des Bergers les sauvèrent, et le nom de Lupa, qui est celui de leur Nourrice, donna naissance à la Fable, qu'ils avaient été allaités par une louve. Une suite d'aventures très-connues rendit Romulus le Fondateur, si ce n'est le Conquérant, d'une Bourgade sur les bords du Tibre, qui fut, de son nom, appellée Rome. Les deux frères, d'abord revêtus d'une puissance égale, ne furent pas long-temps amis; et l'ambitieux Romulus fit assassiner Rémus, s'il ne le tua pas lui-même. Lorsque cette horde d'aventuriers, de qui naquirent les maîtres du monde, eût pris quelque consistance, et se fût vouée à la guerre, les Romains firent de Mars leur Dieu favori, et le père de leur Fondateur.

(7) *Capitole.*

Le Capitole n'était d'abord que la forteresse de

l'ancienne Rome, bâtie sur le Mont Tarpéien, où il y avait un Temple de Jupiter, surnommé Capitolin. Le Sénat s'y assemblait; et aujourd'hui c'est une Maison de Ville, Campidoglio, où les Conservateurs du Peuple Romain ont leur Tribunal. Le Capitole fut composé de trois parties : Un vaste Temple consacré à Jupiter, se trouvait au milieu, et les deux aîles étaient dédiées l'une à Junon, l'autre à Minérve. On y montait par cent degrés. Le frontispice et les côtés étaient environnés de galeries ou portiques, dans lesquels les Vainqueurs qui avaient obtenu l'honneur du triomphe, donnaient au Sénat un repas magnifique, après avoir sacrifié aux Dieux. Les dedans et les dehors de cet admirable édifice étaient extrêmement ornés ; la statue de Jupiter, la foudre, son sceptre et sa couronne étaient d'or. On voyait encore dans le Capitole un Temple de Jupiter Gordien, un de Junon, et l'Hôtel de la Monnoie. Sur la pente de la montagne, étaient le Temple de la Concorde et plus de cinquante autres. Le Capitole renfermait les dépôts les plus sacrés de la Religion, comme les livres des Sybilles, etc.

(8) *Les édifices du Vélabre.*

Le Vélabre était un quartier de Rome, situé fort bas au pied du Mont Aventin. Il avait été autrefois couvert d'eau, et il était encore inondé toutes les fois que le Tibre se débordait. On remédia

à ces inondations, par ces prodigieux souterrains construits dès le Règne de Tarquin, cinquième Roi de Rome, et dont Pline admirait la beauté et la fermeté, huit cens ans après.

(9) *Les champs du Latium.*

Il faut distinguer l'ancien Latium du nouveau. L'ancien était une très-petite Contrée d'Italie; le nouveau fut très-accru par les conquêtes des Romains, et s'étendit le long de la mer, depuis le Tibre, jusqu'au Liris. C'est à-peu-près aujourd'hui la campagne de Rome. Ce pays autrefois si bien cultivé, qui nourrissait, dès les premiers temps de Rome, un Peuple très-nombreux, est maintenant presque inculte, et ne présente guère que des friches et des ruines. C'est que le despotisme civil et le despotisme sacerdotal s'y sont réunis pour opprimer l'Humanité; et tandis que l'un y hébête les esprits, y asservit les ames; l'autre enlève, tous les ans, au Cultivateur, le fruit de ses travaux, pour le faire vendre à son prétendu profit.

(10) *La Victoire.*

Les Grecs personnifièrent la Victoire, et en firent une Divinité. Varron la donne pour fille du Ciel et de la Terre; mais Hésiode fait de la Victoire, toujours achetée par le sang, la fille du Styx et de Pallante.

Les Athéniens érigèrent chez eux un Temple à la Victoire, et y placèrent sa statue sans ailes, afin qu'elle ne pût s'envoler hors de leurs murs. C'est ainsi que les Lacédémoniens avaient peint Mars enchaîné. Les Romains lui érigèrent des Temples, et instituèrent en son honneur les Jeux de la Victoire. On la représentait ordinairement comme une jeune Déesse avec des aîles, tenant d'une main une couronne de laurier, et de l'autre une palme ; quelquefois elle est montée sur un globe. Les Égyptiens la figuraient sous l'emblême d'un aigle. Au reste, on en trouve sur les médailles, désignée de cent manières différentes. On n'offrait à cette Divinité que les fruits de la Terre.

(11) *La fière, l'implacable Junon sourit enfin aux Troyens.*

Junon, suivant la Fable, était fille de Saturne et de Rhée, sœur et femme de Jupiter, et par conséquent *Reine des Dieux.* Personne n'ignore ce qui regarde sa naissance, aussi exposée que celle de son frère ; (Voyez Note 12 de l'Élégie III du premier Livre.) son mariage avec Jupiter qui se métamorphosa en coucou pour la tromper ; mais elle le reconnut, et ne voulut le recevoir dans ses bras, qu'en l'épousant : son mauvais ménage avec lui, sa jalousie effrénée, ses violences, son intendance sur les noces, les couches et les maladies périodiques des

femmes ; ses trois enfans, Hébé, Mars et Vulcain ; la ruse par laquelle elle échappa à Ixion, qui jouit d'une nuée à sa place ; le sujet de sa haîne contre Pâris qui lui refusa le prix de la beauté ; et ses cruelles vengeances, qui s'étendirent si long-tems sur le pieux et sot Énée.

Les amours de cette Déesse pour Jason, n'ont pas fait beaucoup de bruit; mais enfin elles sont attestées par beaucoup de Mythologues. Au reste, il ne paraît pas que le prétendu secret qu'elle avait de recouvrer sa virginité, en se lavant dans la fontaine Canathus au Péloponèse, lui ait procuré beaucoup de bonnes fortunes ; elle était trop peu aimable.

Cependant, de toutes les Divinités du Paganisme, il n'en est point dont le culte ait été plus grand, plus solemnel et plus général. Elle fut adorée dans mille endroits de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, de la Syrie, de l'Égypte ; mais Argos, Samos, Stymphale, Olympie, Carthage, et l'Italie, se distinguèrent sur-tout dans les honneurs qu'ils rendirent à cette Déesse vindicative. Dans la première de ces Villes, on voyait, au milieu de son Temple, sa statue colossale d'or et d'ivoire, assise sur un trône. Elle avait sur la tête une couronne que terniraient les Grâces et les Heures ; elle tenait une grenade d'une main, et de l'autre un sceptre au bout duquel était un coucou. On conservait dans ce Temple, le plus ancien simulacre de Junon,

qui était de poirier sauvage. Ses Prêtresses couvraient son autel d'une certaine herbe qui venait sur les bords de l'Astérion ; l'eau dont elles se servaient pour les sacrifices et les mystères secrets, se prenait dans la fontaine Eleuthérie, et il n'était pas permis d'en puiser ailleurs.

CETTE Reine des Dieux recevait aussi les plus grands honneurs à Olympie ; il y avait dans cette dernière ville seize Dames préposées aux jeux que l'on y célébrait à sa gloire tous les cinq ans, et dans lesquels on lui consacrait un Peplum. (Voyez Note de l'Élégie du premier Livre.) Trois classes de jeunes filles descendaient dans la carrière des Jeux Olympiques, y disputaient le prix de la course, et la fournissaient presque toute entière. Les Victorieuses obtenaient pour récompense une couronne d'olivier.

CARTHAGE, fameuse Capitale d'un florissant Empire, passait pour la Ville favorite de Junon, et fut même surnommée Junonie : de là cette Épisode admirable du IVe. Livre de l'Énéide.

CE furent sans doute les honneurs que cette Déesse reçut en Italie, qui la raccommodèrent avec les Romains. On la voyait dans son Temple de Lanuvium, avec une peau de chèvre, une javeline, un peti bouclier et des souliers minces recourbés en pointe sur le devant. Enfin, Junon, considérée

comme une Reine ambitieuse, fière, jalouse, vindicative, implacable, et partageant le gouvernement du monde avec son époux, eut par-tout des Autels. Elle avait une foule de surnoms fondés sur ce qu'elle présidait aux mariages et à leurs suites. On l'invoquait pour féconder et multiplier les plaisirs de la couche nuptiale ; et la superstition des Dames Romaines était telle, qu'elles croyaient honorer Junon, en faisant semblant de la peigner et de la parer, et en lui tenant un miroir devant ses statues. C'est ainsi que les Espagnoles fêtent leurs Madones, et que j'ai vu des Italiennes forcer leur Amant de prier leur bonne Vierge avant d'entrer dans leur lit. Mais d'autres femmes Payennes allaient s'asseoir au Capitole, auprès de Jupiter, dans l'espérance d'avoir ce Dieu pour Amant ; et celles-ci méprisaient beaucoup Junon, leur prétendue rivale. Elle était ordinairement représentée en Matrone majestueuse, tenant une pique ou un sceptre à la main, avec une couronne radiale sur la tête, et son oiseau favori, le Paon, couché à ses pieds. Le croissant qu'on lui mettait quelquefois sur la tête, la désignait vraisemblablement comme Déesse Mena, c'est-à-dire, comme exerçant un empire régulier, tous les mois, sur le sexe. On la voit quelquefois dans les médailles, coiffée comme les femmes Turques.

JUNON Nuptiale, Gamélienne, ou Présidente aux noces, portait une couronne de souchet, et de ces fleurs que nous appellons *immortelles*. On

en couvrait une petite corbeille fort légère, que l'on arrêtait sur le haut de sa tête. C'est peut-être de là que sont venues les couronnes que l'on met encore dans le levant; sur la tête des nouvelles Épouses, et dont la mode n'est pas encore tout-à-fait passée en Europe. Quelquefois l'épervier et l'oison accompagnent ses statues : la dictamne, le pavot et la grenade étaient les plantes ordinaires que les Grecs lui offraient, et dont ils ornaient ses Autels; enfin, la victime qu'on lui immolait communément, était l'agneau femelle.

J'ai déjà dit que les Anciens qui avaient divinisé tous les élémens, entendaient par Jupiter et par Junon, l'air. Comment ce corps subtil, qui pénètre nos corps et agit si puissamment sur la machine, dans le sein duquel se forment les nuages, les vents, la grêle, les foudres et les tempêtes; cette espèce d'entrepôt commun entre le Ciel et la Terre, cet agent essentiel de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, de la parole, de la respiration; cet élément enfin, dont les trois autres paraissent avoir besoin, et qui n'a lui-même aucun besoin d'eux : comment l'air n'aurait-il pas tenu une grande place dans un systême religieux qui allégorisait et personnifiait toutes les facultés de la nature? Il faut observer ici, pour bien entendre la qualification de Jupiter et de Junon, et en général pour appercevoir quelque chose de réel dans la plûpart des emblêmes mythologiques, que les Égyptiens distinguaient dans chaque

élément le mâle et la femelle ; dans l'air le vent était mâle, et le brouillard femelle ; l'eau salée était mâle, et l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement, la partie brûlante était regardée comme mâle, et la partie lumineuse comme femelle. Enfin, dans la terre, la partie dure, comme les rochers, était mâle ; la partie molle et végétale, femelle. En un mot, ils étendaient jusqu'aux élémens la distinction des deux sexes, remarquée dès-lors même dans les arbres et les plantes.

(12) *L'incendie du Camp des Rutules.*

Ces anciens Peuples du Latium habitaient le long de la mer, et étaient voisins des Latins dont on ne peut guère les distinguer, parce qu'ils furent confondus avec ces derniers, après la victoire d'Énée. Leur roi était ce fier Turnus à qui Lavinie avait été promise, et qu'Énée, qui l'obtint, tua dans un combat singulier. (Voyez la Note suivante.)

(13). *Les murs de Lavinium.*

Cette Ville d'Italie était la résidence du Roi Lavinus, dont Énée épousa la fille Lavinie. Elle était l'objet des vœux de tous les Princes d'Italie ; mais les Dieux, par d'effrayans prodiges, s'opposaient à leur alliance. Un jour que la Princesse, à côté de son père, faisait un sacrifice et brûlait des parfums

sur l'autel, le feu prit à sa belle chevelure; toute sa coiffure fut en proie à la flamme qui, bientôt s'attachant à ses habits, répandit autour d'elle une pâle lumière, et l'enveloppa d'un tourbillon de feu et de fumée, dont tout le palais fut rempli. Cet accident causa un grand effroi; les Devins augurèrent de là que la Princesse aurait une brillante destinée, mais que sa gloire serait fatale à son peuple qui aurait à soutenir pour elle une guerre funeste. Le Roi, pour s'éclaircir sur le sort de la Princesse, alla consulter l'Oracle de Faune, qui lui fit entendre ces mots: « Garde-toi, mon fils, de marier ta fille » à aucun Prince du Latium; bientôt il arrivera » des Étrangers, dont le sang mêlé avec le nôtre, » élevera jusqu'au Ciel la gloire de notre nom ». C'était Énée et les Troyens qui abordèrent en ce temps-là sur les côtes du Latium. Turnus, Roi des Rutules, et neveu de la Reine, disputa à Énée sa conquête; mais la mort de ce rival assura au Prince Troyen la possession de Lavinie et de son Royaume. Lavinie, devenue veuve d'Énée, et voyant son trône occupé par Ascagne, fils d'Énée et de Creuse, eut peur que ce Prince n'attentât à sa vie, afin d'assurer la couronne des Latins. Elle s'alla cacher dans des forêts, où elle accoucha d'un fils qui prit de là le nom de Sylvius. L'absence de Lavinie fit murmurer le Peuple contre Ascagne, qui se vit obligé de faire chercher sa belle-mère et de lui céder à elle et à son fils la Ville de Lavinium, tandis qu'il alla fonder Albe. Après la mort d'Ascagne, le fils de Lavinie

monta sur le trône et le transmit à ses Successeurs ; au lieu que les descendans d'Ascagne n'eurent que la charge de souverains Pontifes.

(14) *Je te découvre aussi, ô belle Ilie!*

VOYEZ la Note 6 de cette Élégie.

(15) *Paissez, troupeaux paisibles, sur les sept collines.*

ROME, la Ville éternelle, fondée par un aventurier, et peuplée par des brigands, 753 ans avant notre Ere, était bâtie sur sept collines : elle ne fut d'abord qu'une Bourgade ouverte pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne ; et elle devint la Ville par excellence, la Métropole du Monde. Une courte description du palais que Néron y fit bâtir après l'incendie dont ce monstre frénétique fut peut-être l'auteur, donnera une idée de sa magnificence ; aussi bien que ce que j'ai dit de quelques-uns de ses Temples. Je parlerai ailleurs des maisons des particuliers. (Voyez la Note première de l'Élégie III du Livre second.)

LA Maison dorée, ou le Palais de Néron, était un édifice décoré de trois galeries, chacune de demi-lieue de longueur, dorées d'un bout à l'autre : les salles, les chambres et les murailles étaient enrichies d'or, de pierres précieuses et de nacres de

perles par compartimens, avec des planchers mobiles et tournans, incrustés d'or et d'ivoire, qui pouvaient changer de plusieurs surfaces, et verser des fleurs et des parfums sur les Convives.

Je ne puis m'empêcher de citer, au sujet de Rome moderne, comparée à l'ancienne, ce magnifique morceau de l'énergique Montagne dans son Voyage d'Italie : « Il disoit qu'on ne voyoit rien » de Rome que le ciel sous lequel elle avoit été » assise, et le plant de son gîte; cette science » qu'il en avoit étoit une science abstraite et con- » templative de laquelle il n'i avoit rien qui tumbast » sous les sens; que ceux qui disoient qu'on y voyoit » au moins les ruines de Rome, en disoient trop; » car les ruines d'une si épouvantable machine, » rapporteroient plus d'honneur et de révérence à » sa mémoire. Ce n'étoit rien que son sépulcre. » Le monde, ennemi de sa longue domination, » avoit premiérement brisé et fracassé toutes les » pieces de son corps admirable; et parce qu'encore » tout mort, renversé, desfiguré, il lui faisoit » horreur; il en avoit enseveli la ruine mesme; » que ces petites montres de sa ruine, qui paressent » encore au-dessus de la bierre, c'étoit la fortune » qui les avoit conservées pour le témoignage de » cette grandeur infinie que tant de siecles, tant » de feux, la conjuration du monde réitérée à tant » de fois à sa ruine, n'avoient peu universalement » esteindre; mais qu'il estoit vraisemblable que ces

» membres

» membres desvisagés qui en restaient, c'estoient
» les moins dignes, et que la furie des ennemis de
» cette gloire immortelle, les avoit portées premié-
» rement à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et
» de plus digne. Que les bastimens de cette Rome
» bastarde qu'on alloit asthure atachant à ces masures
» antiques, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en ad-
» miration nos siecles présens, lui faisoient ressou-
» venir proprement des nids que les moineaux et
» les corneilles vont suspendant en France aux
» voûtes et aux parois des Églises que les Huguenots
» venoient d'y démolir. Encore creignoit-il à voir
» l'espace qu'occupe ce tombeau qu'on ne le recon-
» nut pas tout, et que la sépulture ne fut elle-mesme
» pour la pluspart ensevelie; que cela, de voir une
» si chestive descharge, comme de morceaus de tuiles
» et pots cassés, estre anciennement arrivée à un
» monceau de grandeur excessive (c'est le monte
» Testaceo) qu'il égale en hauteur et largeur plu-
» sieurs naturelles montaignes. (car il le comparoit
» en hauteur à la motte de Gurson, et l'estimoit
» double en largeur.) C'estoit une expresse ordon-
» nance des Destinées, pour faire sentir au monde
» leur conspiration à la gloire et prééminence de
» cette Ville, par un si nouveau et extraordinaire
» tesmoignage de sa grandeur. Il disoit ne pouvoir
» aisément faire convenir, vu le peu d'espace et
» de lieu que tiennent aucun de ces sept monts,
» et notamment les plus fameux, comme le Capi-
» tolien et le Palatin, qu'il y rangeât un si grand

» nombre d'édifices. A voir seulement ce qui reste
» du Temple de la Paix le long du *Forum Romanum*,
» duquel on voit encores la chute toute vifve,
» comme d'une grande montaigne, divisée en plu-
» sieurs horribles rochiers, il ne semble que deux
» tels bastimens peussent tenir en toute l'espace du
» Mont du Capitole, où il y avait bien 25 ou 30
» Temples, outre plusieurs maisons privées.

» MAIS, à la vérité, plusieurs conjectures qu'on
» prent de la peinture de cette Ville ancienne, n'ont
» guière de vérisimilitude, son plant mesme estant
» infiniment changé de forme, aucuns de ces val-
» lons estant comblés, voire dans les lieux les plus
» bas qui y fussent, comme, pour éxemple, au lieu
» de Velabrum, qui, pour sa bassesse, recevoit l'esgout
» de la Ville et avoit un lac, s'estant eslevé des monts
» de la hauteur des autres monts naturels qui sont
» autour de là; ce qui se faisoit par le tas et mon-
» ceaux des ruines de ces grands bastimens. Et le
» Monte Savello n'est autre chose que la ruine d'une
» partie du téâtre de Marcellus. Il croioit qu'un
» antien Romain ne sauroit reconnoistre l'assiette
» de sa Ville, quand il la verroit. Il est souvent
» advenu qu'après avoir fouillé bien avant en terre,
» on ne venoit qu'à rencontrer la teste d'une fort
» haute colonne qui estoit encore en pied au-dessous.

» On n'y cherche point d'autres fondemens aus
» maisons que des vieilles masures ou voûtes, comme

» il s'en voit au-dessous de toutes les caves, ni encore » l'appui du fondement antien, ni d'un mur qui » soit en son assiette, mais sur les brisures mesmes » des vieux bastimens. Comme la fortune les a logés » en se dissipant, ils ont planté le pied de leurs » palais nouveaux, comme sus de gros lopins de » rochiers fermes et assurés. Il est aisé à voir que » plusieurs rues sont à plus de trente pieds profonds » au-dessous de celles d'à cette heure. »

(16) (17) (18) *Alors elle répéta tout ce qu'Amalthée, tout ce que Merpesse, tout ce qu'Hérophile, si chère au Dieu d'Amour, avaient dit avant elle.*

VOYEZ, sur tous ces noms de Sybilles ou de Devineresses, la Note 3 de cette Élégie.

(19) *Toutes les Prophéties apportées par Albunée, au milieu des flots du Tibre, sans qu'ils osassent la toucher.*

AUTRE Sybille. Varron dit qu'Albunée était de Tibur, aujourd'hui Tivoli; qu'elle y fut adorée; qu'elle eut une fontaine et un bois consacrés près du fleuve Anis; que sa statue fut trouvée dans le fleuve, et qu'elle était représentée tenant un livre à la main.

(20) *Elles annoncèrent que la Comète serait le fatal présage.*

Les comètes dont la marche n'a été calculée que par les modernes, ont toujours inspiré et inspirent encore au vulgaire les plus grandes terreurs. On ne peut lire l'histoire des anciens Peuples et de ceux que nos découvertes nous ont fait connaître, sans remarquer que presque toutes les Nations de la terre ont eu et ont encore des traditions qui leur ont transmis des changemens autrefois arrivés dans la nature. Les unes nous retracent des révolutions dans le soleil même, dans les planètes et dans toute l'étendue des Cieux ; les autres parlent d'incendies qui ont dévoré la terre. Les Égyptiens, vers le solstice d'été, avaient coutume de teindre en rouge leurs maisons, leurs troupeaux, leurs arbres et leurs fruits, en commémoration, disaient-ils, d'un incendie causé par la chûte de Phaëton. Ces événemens terribles, enveloppés et obscurcis presque absolument par la tradition, ont cependant laissé dans l'esprit humain les traces les plus profondes, et tous les phénomènes extraordinaires ou peu connus les renouvellent. Presque toutes les sectes des Philosophes se réunissaient à croire non-seulement que le monde devait périr, un jour, par un incendie universel, mais encore qu'il approchait de son terme. Cette opinion a été une de nos pieuses fureurs ; et je puis assurer qu'il y a encore dans le dix-huitième siècle, des fanatiques

qui déterminent l'avenue du grand Prophète Élie, et celle de l'Antechrist. La fin du monde est fixée aux années 1789, 1800, 1994; et la police fera bien de veiller sur les suites de cette folle attente.

Au reste, je remarquerai avec un savant Physicien, qu'on aurait tort de penser que, pour donner lieu à la tradition des Peuples, si universelle sur les conflagrations et les déluges, il a fallu des événemens d'un autre ordre que ceux dont nous sommes témoins. Pour ne parler que des incendies, (peut-être traiterons-nous ailleurs des déluges) les éruptions de quelques volcans ont suffi pour faire naître ces frayeurs dans l'esprit des Peuples. On aurait inutilement recours à des catastrophes subites et violentes; envain imaginerait-on la nature livrée à un désordre général, les feux souterrains s'élançant de toutes parts, et ravageant la terre entière; l'histoire naturelle, la physique éclairée seront toujours l'écueil des Érudits et des Historiens crédules.

L'ÉTUDE des effets du feu sur les différens matériaux dispersés à la surface de la terre, est un moyen d'instruction qu'on a saisi avec empressement, et suivi avec succès; et l'on est déjà parvenu à distinguer, par des caractères assez précis, les matériaux primitifs, d'avec ceux qui sont ou simplement altérés, ou entiérement fondus. On est donc en état de montrer les traces de feu, par-tout ou il a exercé ses ravages, et de circonscrire les limites des cantons

volcanisés, et des pays épargnés par ces incendies. Embrâsez l'Univers ; mettez tout en feu ; interprétez toutes les Fables avec autant de sagesse que d'érudition : il faut que les monumens de l'Histoire naturelle parlent le même langage ; et que répondre, s'il résulte de leur examen rigoureux, que le feu n'a pas plus ravagé la terre dans les siècles passés, qu'il ne la ravage actuellement ? Tous ces désastres prétendus se réduiraient aux traces des volcans éteints qu'on a reconnus, et qu'il sera si facile de reconnaître par la suite ; et ces traces, à en juger par les pays qu'on a déjà observés, n'occuperont qu'une très-petite partie du globe entier. Voilà probablement à quoi il faut réduire les traditions populaires qui se sont transmises d'âge en âge, et qui ont été exagérées par les Poètes, et quelquefois même par les Philosophes.

(21) *Cette pluie de pierres.*

On n'aurait jamais fait, si l'on voulait parler de toutes les pluies prodigieuses que la peur ou le fanatisme, ou le charlatanisme ont fait voir à la crédulité. Il est possible que des exhalaisons qui se mêlent avec la pluie et tombent de l'air avec elle, produisent des apparences singulières et de prétendues pluies prodigieuses ; mais il n'y a que la plus stupide ignorance qui puisse croire aux pluies de fer, de laine, de pierres, de lait, de chair, de terre, etc. L'Histoire Romaine parle de plusieurs

pluies de pierres. On sait que c'est un effet ordinaire aux volcans de jetter des pierres et de la cendre dans l'air, qui, retombant ensuite sur la terre, peuvent être pris par le Peuple grossier, pour une pluie prodigieuse.. L'Etna a quelquefois, dit-on, porté sa cendre à plus de 200 lieues de la Sicile. Le fameux Gassendi, dont l'exactitude est aussi reconnue que le savoir, rapporte que, le 16 Novembre 1727, le ciel étant très-serein, il vit tomber, vers les dix heures du matin, sur le Mont Vaisien, en Provence, une pierre enflammée qui paraissait avoir quatre pieds de diamètre; elle était entourée d'un cercle lumineux de diverses couleurs, à-peu-près comme l'arc-en-ciel. Sa chûte fut accompagnée d'un bruit semblable à celui de plusieurs canons que l'on tirerait à-la-fois. Cette pierre pesait 50 livres, était de couleur obscure et métallique, d'une extrême dureté. Si l'on examine tous les exemples pareils, on conviendra qu'il n'y a rien que de naturel dans les pluies de pierres rapportées par les Anciens.

QUANT aux pluies de sang dont il est si souvent question dans l'Histoire, on est aujourd'hui bien convaincu que ce phénomène ne vient que d'une grande quantité de certaines espèces de papillons qui ont répandu des gouttes d'un suc rouge, sur les endroits où ils ont passé, ou que ce sont seulement de petits pucerons aquatiques, qui se multiplient, pendant l'été, dans les canaux et fossés bourbeux, en si grande quantité qu'ils rendent la surface de l'eau rouge.

(22) *Tels furent les prodiges de ce temps.*

J'AI rapporté, Note 5 de l'Elégie IIe. du premier Livre, la description des prodiges qui annonçaient les horreurs de la guerre civile prête à éclater entre César et Pompée, telle que Lucain l'a tracée ; Lucain, dis-je, abrégé et embelli par M. de la Harpe. On verra avec plaisir, le même sujet traité par Virgile, dans la Traduction élégante de M. l'Abbé de Lille. Il est question des prodiges qui suivirent la mort de César.

Lorsque le grand César eut terminé sa vie,
Tu partageas le deuil de ma triste Patrie ;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers.
Une éternelle nuit menaça l'Univers.
Que dis-je ? tout sentait notre douleur profonde ;
Tout annonçait nos maux, le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlemens des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans l'air, se heurtaient ;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitaient.
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables ;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables ;

L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs.
La terre s'entr'ouvrit ; les fleuves reculèrent ;
Et pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.
Le superbe Éridan, le Souverain des Eaux,
Traîne et roule à grand bruit, forêts, bergers, troupeaux.
Le Prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe, avec horreur, leurs fibres menaçantes.
L'onde changée en sang, roule des flots impurs ;
Des loups hurlant dans l'ombre, épouvantent nos murs.
Sans cesse l'éclair brille, et le tonnerre gronde,
Et la Comète en feu vient effrayer le monde.

(23) *Et les Tableaux de leurs Villes.*

Voyez Note 3 de l'Élégie VIIIe. du premier Livre.

ELEGIA SEXTA.

CASTRA Macer sequitur. Tenero quid fiet Amori?
Si comes, et collo fortiter arma gerat;
Et, seu longa virum terræ via, seu vaga ducent
Æquora, cum telis ad latus ire volet;
Ure, puer, quæso, tua qui ferus otia liquit:
Atque iterùm erronem sub tua signa voca.

ÉLÉGIE SIXIÈME.

Le beau Macer * habite les camps. Que va devenir le tendre Amour? L'Amour suivra Macer, et portera à son cou les armes du beau Guerrier. Soit qu'il entreprenne de longs voyages dans les Pays les plus reculés, soit qu'il parcoure la vaste étendue des mers, l'Amour chargé de ses traits, voudra toujours être à ses côtés. Aimable enfant ! brûle, je t'en conjure; ah ! brûle le barbare qui méprise tes doux loisirs. Ramène ce coupable transfuge sous tes drapeaux. Si tu pardonnes à ceux qui te quittent pour

* Macer (Émilien) était natif de Vérone ; il fut l'ami de Tibulle, de Virgile et d'Ovide ; il avait fait des Ouvrages en vers, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous : au moins *Mercela* (de Antiq. Gallor. Cisal.) attribue-t-il à un certain Odon, Médecin, un Poème sur la Nature des Oiseaux et des Plantes herbacées. Quintilien ne parlait pas avantageusement de ce Poème.

Quod si militibus parces, erit hic quoque miles
Ipse, levem galea qui sibi potet aquam.
Castra peto : valeatque Venus, valeantque puellæ.
Et mihi sunt vires, et mihi facta tuba est.

Magna loquor ! sed magnificè mihi magna locuto
Excutiunt clausæ fortia verba fores.
Juravi quoties rediturum ad limina numquam ?
Cùm bene juravi, pes tamen ipse redit.

At tu, quisquis is es, cui tristi fronte Cupido
Imperitat, nostra sint tua castra domo.
Ferrea non Venerem, sed prædam sæcula laudant.
Præda tamen multis est operata malis.

les armes, Macer sera soldat lui-méme; et s'il fait ce dur métier; s'il va puiser de l'eau dans un pesant casque; moi, aussi, je courrai les camps. Adieu, Vénus; adieu, les Belles; un nouveau courage m'anime; je sens mes forces; j'entends la trompette guerrière; je vole aux combats.

Ah! que de grands mots je débite, depuis que la porte de ma Maîtresse m'est fermée! C'est depuis qu'il est maltraité, ce Héros intrépide, qu'il parle si haut. Combien de fois n'ai-je pas juré de ne jamais retourner chez l'ingratte!... Ma bouche en profère encore le serment; et mes pieds m'y ramènent.

O vous! qui que vous soyez, à qui Cupidon commande d'un front sévère, que ma maison soit votre asyle. Dans ce siècle de fer, ce n'est pas l'Amour; ce n'est pas Vénus qu'on loue; c'est l'or; ce sont les présens qu'on estime. Eh! quels maux n'a-t-il pas fait, cependant, cet or? C'est lui qui souffla la

Præda feras acies acuit crudelibus armis :
Hinc furor, hinc cædes, mors propiorque venit.
Præda vago jussit geminare pericula ponto,
Bellica cum dubiis rosta dedit ratibus.
Prædator cupit immensos obsidere campos,
Ut multo innumera jugere pascat ovem.
Quid lapis externus curæ est ? urbique tumultus
Portatur validis mille columna jugis ?
Claudit et indomitum moles mare, lentus ut intrà
Negligat hibernas piscis adesse minas ?
At tibi læta trahant Samiæ convivia testæ,
Fictaque Cumana lubrica terra rota.

discorde (1) parmi les hommes, et arma leurs mains ennemies. Il nourrit la fureur ; il excite le carnage ; il appelle la mort. C'est pour lui que l'homme, multipliant les périls, brava la mer inconstante, et hérissa les vaisseaux d'un bec menaçant (2), pour livrer sur des bâtimens déjà si peu sûrs, des combats nouveaux. L'homme riche est tourmenté de la soif d'avoir : il voudrait ajouter à ses vastes terres des terres immenses, et nourrir dans des pâturages sans nombre, d'innombrables troupeaux. Mille bœufs, courbés sous le joug, traînent pour son Palais, au milieu du tumulte des Villes, une colonne de marbre qu'il n'estimerait pas, s'il ne venait de loin. Des môles téméraires resserrent la mer indomptable, afin que des viviers nourrissent pour lui, au milieu des hivers, des poissons que l'on ne saurait poursuivre alors sur l'Océan (3). C'est pour la richesse que le vin de Samos égaye le repas (4), et que le Potier de Cumes

Heu ! heu ! divitibus video gaudere puellas,
Jam veniant prædæ, si Venus optat opes :
Ut mea luxuria Nemesis fluat, utque per urbem
Incedat donis conspicienda meis.
Illa gerat vestes tenues, quas femina Coa
Texuit, auratas disposuitque vias.
Illi sint comites fusci, quos India torret,
Solis et admotis inficit ignis equis.
Illi selectos certent præbere colores
Africa puniceum, purpureumque Tyros.
Nota loquor. Regnum ipse tenet, quem sæpè coëgit
Barbara gypsatos ferre catasta pedes.

modèle ses vases précieux (5) . . . . Hélas ! l'or corrompt jusqu'à la beauté ; l'or achète la jouissance. . . . Hé bien ! pillons, gagnons de l'or, si les Belles veulent des présens. Que ma cupide Némésis soit satisfaite ! qu'elle se fasse remarquer dans la Ville, chargée de mes dons ! Qu'elle porte ces vêtemens si légèrement tissus ; cette gaze de Céos (6), où l'on parvient encore à broder ce métal qu'elle aime ! Qu'elle soit servie par ces noirs esclaves que le soleil de l'Inde brûle dès leur naissance, en approchant trop près de leur Patrie ses rayons enflammés ! Qu'ils se disputent à qui lui apportera plutôt cent couleurs ! Qu'elle choisisse entre le violet de Tyr et le pourpre éclatant de Sidon (7) . . . . : et peut-être (je ne dis que des choses possibles et connues) il régnera à son tour, s'il a de l'or, celui dont les pieds sont meurtris par des entraves de fer, ou portent encore l'empreinte des chevalets barbares.

NOTES.

(1) *C'est l'or qui souffla la discorde.*

Les Peintres et les Sculpteurs représentent ordinairement la Discorde coiffée de serpens, au lieu de cheveux, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre ou un poignard de l'autre. Elle a le teint livide, le regard farouche, la bouche écumante, les mains ensanglantées, les vêtemens déchirés. Homère dit qu'elle a la tête dans les cieux, et les pieds sur la terre.

(2) *Hérissa les vaisseaux d'un bec menaçant.*

Les Anciens mettaient des becs d'oiseaux à la proue de leurs navires, avec lesquels ils tâchaient de se percer les uns et les autres.

(3) *Des moles téméraires resserrent la mer indomptable, afin que des viviers nourrissent pour lui, au milieu des hivers, des poissons que l'on ne saurait poursuivre alors sur l'Océan.*

Aucun Peuple n'a porté la sensualité de la bonne chère aussi loin que les Romains. Je parlerai ailleurs de leurs repas. (Voyez Note 3e. de l'Élégie VIe.

du IIIe. Livre.) J'observerai seulement ici, que, comme le poisson était la principale partie du luxe de leur table, leurs viviers étaient superbes. « Croyez-» vous, disait Cicéron, qu'aujourd'hui que nos » Grands mettent tout leur bonheur et toute leur » gloire à avoir de vieux barbeaux qui viennent » manger dans la main? croyez-vous que les affaires » de l'État soient celles dont on se soucie? »

SÉNÈQUE parle d'un certain Védius Pollion qui fit saisir un de ses Esclaves, et le condamna, pour avoir cassé un vase de crystal, à être exposé à des murènes énormes qu'il nourrissait dans un vivier, moins pour satisfaire sa gourmandise, que pour assouvir sa cruauté. L'Esclave s'échappa, et vint se jetter aux pieds d'Auguste qui soupait chez Védius, lui demandant pour toute grace, de périr d'une autre manière, et de n'être pas mangé. César, frappé de la nouveauté de cette barbarie, fit délivrer l'Esclave, briser en sa présence tous les vases de crystal du maître, et combler le vivier.

LA raison qui, selon Pline, détermina ce monstre à préférer ce genre de supplice, fait horreur, et le rend, s'il se peut, encore plus odieux. « Ce n'est » pas, dit-il, que les bêtes féroces qui sont sur la » terre, n'eussent pu servir de même la cruauté de » Pollion; mais c'est qu'en faisant ainsi dévorer son » Esclave par des animaux d'une autre espèce, il » n'aurait pu jouir du plaisir de voir déchirer et » mettre en un moment, en pièces, un corps humain » tout entier. »

(4) *C'est pour la richesse que le vin de Samos égaye le repas.*

SAMOS est une Isle de l'Archipel, sur la côte de l'Anatolie. On y recueille encore beaucoup de grains et de fruits, et d'excellens raisins muscats.

(5) *Et que le Potier de Cumes modèle ses vases précieux.*

CUMES est une Ville d'Italie, située à trois lieues de Naples. C'est-là qu'était l'entrée de la grotte de la Sybille. (Voyez la Note 3 de l'Élégie Ve. de ce Livre.) On y voit en effet, une grotte profonde, qui semble se diriger du côté de Bayes, et qui pouvait aussi communiquer à celle dont l'entrée est sur le bord du Lac Averne. (Voyez la Note 4 de l'Élégie Ve. du IIIe. Livre.) Les éboulemens qui ont fermé les passages, font qu'on ne va pas à cent toises de distance. On y trouve un petit chemin étroit qui conduit à plusieurs chambres, dont une paraît avoir été pavée en mosaïque, revêtue de stuc, et ornée de peintures. On y montrait autrefois les bains de la Sybille, son tombeau, et le siége où elle avait rendu ses oracles.

CUMES était renommée par une manufacture de vases précieux; mais ceux qui ont fait tant de bruit dans l'Antiquité, et qui étaient le luxe le plus recherché des siècles de magnificence, sont les vases murrhins. On vit acheter un de ces vases 70 talens (150 mille livres de notre monnoie.) Il en coûta

à Pétrone, pour acquérir un bassin de cette matière, 500 talens qui, réduits à leur moindre valeur, font 720 mille livres de notre monnoie.

IL me paraît prouvé par M. Mariette et plusieurs autres Savans, que ces vases tels qu'ils sont décrits par les Anciens, portent tous les caractères qui conviennent à la porcelaine, et même à elle seule.

PLINE dit que la matière de ces vases est un suc, une liqueur, une pâte liquide, que le feu a épaissie, et à laquelle il donne de la consistance dans la terre ; ce qu'on explique avec beaucoup de vraisemblance, par des fourneaux pratiqués sous terre, ou des fourneaux de terre cuite. Ce furent les victoires de Pompée dans l'Orient, qui introduisirent avec tout le luxe de ces contrées, les vases murrhins. Tous les détails de leur description, toutes les combinaisons de forme, de fabrication, d'éthymologie, etc., concourent à prouver invinciblement que ces vases étaient de la porcelaine. Elle était si rare, si chère, si estimée, que Néron ne rougissait pas de recueillir jusqu'à ses débris, de leur préparer un tombeau, et de les y placer avec le même appareil que s'il se fût agi de rendre un honneur semblable aux cendres d'Alexandre. Ce sont les propres termes de Pline.

(6) *Cette gaze de Céos.*

VOYEZ la Note 3 de l'Élégie VIIe. du Livre Ier.

(7) *Sidon.*

SIDON est une Ville de Phénicie, qui était voisine de Tyr. Elle subsiste encore sous le nom de Zaïde ou Séïde.

ELEGIA SEPTIMA.

Jam mala finissem letho; sed credula vitam
  Spes fovet, et melius cras fore, semper ait.
Spes alit agricolas: spes sulcis credit aratis
  Semina, quæ magno fœnore reddat ager.
Hæc laqueo volucres, hæc captat arundine pisces,
  Cùm tenues hamos abdidit ante cibus.
Spes etiam valida solatur compede vinctum:
  Crura sonant ferro, sed canit inter opus.
Spes facilem Nemesim spondet mihi; sed negat illa.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

J'AURAIS déjà fini mes maux, en me donnant la mort ; mais l'espérance crédule (1) réchauffe ma vie, et me dit toujours que je serai mieux demain. L'espérance nourrit les Laboureurs ; c'est elle qui confie la semence aux sillons péniblement tracés. La terre me la rendra, dit-elle, avec un gros intérêt. C'est à son piége que se prennent les oiseaux ; c'est à son appât que mordent les poissons : ils voyent la nourriture que leur offre la ligne légère, et non le perfide hameçon que la viande leur dérobe. Douce espérance ! tu consoles l'Esclave qui traîne ses fers ; ils retentissent à ses pieds ; mais il chante en faisant son ouvrage... Tu me montres Némésis moins sévère ; mais, hélas ! elle dément tes espérances.

Hei mihi, ne vincas, dura puella, Deam !
Parce, per immatura tuæ precor ossa sororis :
Sic bene sub tenera parva quiescat humo.
Illa mihi sancta est ; illius dona sepulcro,
Et madefacta meis serta feram lacrymis.
Illius ad tumulum fugiam, supplexque sedebo,
Et mea cum muto fata querar cinere.
Non feret usque suum, te propter, flere clientem.
Illius ut verbis sis mihi lenta, veto.
Ne tibi neglecti mittant mala somnia manes,
Mœstaque sopitæ stet soror ante torum :
Qualis ab excelsa præceps delapsa fenestra,
Venit ad infernos sanguinolenta lacus.

Desino, ne dominæ luctus renoventur acerbi.
Non ego sum tanti, ploret ut illa semel.

Ah ! fille cruelle ! veux-tu l'emporter sur une Déesse ? Épargne-moi ; je t'en conjure par les funérailles prématurées de ta sœur. Je porterai sur sa tombe des dons et des guirlandes arrosés de mes pleurs. Ce monument funèbre sera mon asyle : j'irai m'asseoir près de son urne ; et là, suppliant, je me plaindrai de mon cruel destin à cette cendre muette. Elle ne souffrira pas, sans doute, que son Client pleure à cause de Némésis. Cependant je la prierai de ne point envoyer autour de toi des songes sinistres, des ombres désolées, pour te forcer à me montrer plus de douceur, et sur-tout de ne pas paraître aux pieds de ton lit, durant ton sommeil, pâle et sanglante, telle enfin, que nous la vîmes, lorsque, précipitée d'une fenêtre élevée, elle descendit aux rivages des Enfers.

Je finis : je ne veux pas renouveller le deuil cruel de ma maîtresse. Non, je ne suis pas si barbare que de vouloir la faire pleurer seulement une fois. Tes

Nec lacrymis oculos digna est fœdare loquaces.
Lena nocet nobis ; ipsa puella bona est.
Lena necat miserum Phryne, furtimque tabellas
Occulto portans, itque, reditque sinu.
Sæpè, ego cum dominæ dulces à limine duro
Agnosco voces, hæc negat esse domi.
Sæpe, ubi nox promissa mihi est, languere puellam
Nuntiat, aut aliquas extimuisse minas.
Tunc morior curis : tunc mens mihi perdita fingit,
Quisve meam teneat, quot teneatve modis.
Tunc tibi, Lena, precor diras. Satis anxia vivas,
Moverit, è votis pars quotacumque Deos.

yeux éloquens, ô Némésis ! tes yeux si beaux ne sont pas faits pour être flétris par des larmes. C'est ta vieille confidente ; c'est ta Phryné qui veut que je sois malheureux. Si mon Amante ne croyait que soi-même, elle serait bonne et sensible ; mais Phryné me nuit ; cette Phryné qui va sans cesse, et revient, portant dans son sein les billets de mes rivaux. Souvent, sur ta porte, j'ai reconnu ta voix mélodieuse ; et la perfide me jurait que tu n'étais pas chez toi. Souvent, lorsqu'une nuit m'était promise, elle me disait que mon Amante était malade, ou que quelques menaces l'avaient effrayée. Alors le chagrin me tuait ; alors je perdais la raison, à force de chercher qui pouvait posséder de tels droits sur ma Maîtresse, et comment il les avait obtenus ; alors, ô vieille odieuse ! j'exhalais mille injures contre toi ! Ah ! je répète toutes mes imprécations. Puisse la moindre partie de mes vœux exciter contre toi tous les Immortels !

NOTE.

(1) *Mais l'espérance crédule.*

L'ESPÉRANCE avait des Temples à Rome, et a été regardée dans le Paganisme, comme une Divinité secourable. On la voit dans les antiques, couronnée de fleurs, tenant en mains des épis et des pavots, appuyée sur une colonne, et placée devant une ruche. Les Poètes en ont fait une des sœurs du sommeil, qui suspend nos peines, et de la mort qui les finit.

TOUT le monde sait la Fable de Pandore, qui, selon Hésiode, fut la première femme; mais dans son Traité des OEuvres et des Jours, il en parle autrement. Prométhée, dit-il,

Prométhée autrefois pénétra dans les Cieux ;
Il prit le feu sacré qui n'appartient qu'aux Dieux :
Il en fit part à l'homme ; et la race mortelle,
De l'esprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide ! s'écria Jupiter irrité ;
Ils seront tous punis de ta témérité.

Il appella Vulcain ; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore,
Il orna mollement ses membres délicats :
Les Amours, les désirs forment ses premiers pas ;
Les trois Grâces et Flore arrangent sa coiffure ;
Et mieux qu'elles encor, elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader,
La superbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses Amans, à cabaler, à nuire ;
Et par son Écolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux Mortels fut laissé ;
Du Dieu, sur les Humains, tel fut l'arrêt suprême :
Voilà votre supplice ; et j'ordonne qu'on l'aime.

Il envoye à Pandore un écrin précieux ;
Sa forme et son éclat éblouissent les yeux.
Quels biens doit renfermer cette boîte si belle !
De la bonté des Dieux c'est un gage fidelle :
C'est là qu'est renfermé le sort du genre humain.
Nous serons tous des Dieux.... Elle l'ouvre ; et soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la Nature.
Hélas ! avant ce temps, dans une vie obscure,
Les Mortels, moins instruits, étaient moins malheureux;
Le vice et la douleur n'osaient approcher d'eux ;

La pauvreté, les soins, la peur, la maladie,
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, et tous les jours sereins, etc.

(VOLTAIRE.)

LE Poète ajoute que Jupiter dit à Mercure d'aller présenter Pandore à Épiméthée, qui la vit avec des transports d'admiration, et ne put rien lui refuser; quoique Prométhée lui eût recommandé de ne point recevoir de présens de la part de Jupiter, de crainte qu'il n'y eût caché quelque chose de funeste aux hommes. Mais, à la vue de la beauté, tous les avis qui la contrarient, sont oubliés.

PANDORE fut consterné des suites de sa curiosité. Elle se hâta de refermer le vase; mais il était trop tard, et elle ne put y retenir que la seule espérance, qui, elle-même, était prête à s'envoler, et qui demeura sur les bords.

ÉLÉGIES
DE
TIBULLE.
LIVRE TROISIÈME.

ALBII TIBULLI.

LIBER TERTIUS.

ELEGIA PRIMA.

MARTIS Romani festæ venere Calendæ.
  Exoriens nostris hinc fuit annus avis.
Et vaga nunc certa discurrunt undique pompa,
  Perque vias urbis munera, perque domos.
Dicite Pierides, quonam donetur honore
  Seu mea, seu fallor, cara Neæra tamen.

ÉLÉGIES

ÉLÉGIES DE TIBULLE.

LIVRE TROISIÈME.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Voici la Fête des Calendes de Mars (1); c'est le jour qui, chez nos Ancêtres, donnait naissance à l'année. Maintenant les présens parcourent en pompe les rues de Rome, et remplissent les maisons. Muses! inspirez-moi ce qu'il faut offrir.... Dirai-je à ma Nééra? dirai-je à l'infidelle Nééra?... hélas! du moins je puis toujours dire à ma chère Nééra:

Carmine formosæ, pretio capiuntur avaræ.
Gaudeat, ut digna est, versibus illa meis.
Lutea sed niveum involvat membrana libellum,
Pumex et canas tondeat antè comas :
Summaque prætexat tenuis fastigia chartæ,
Indicet ut nomen littera facta meum.
Atque inter geminas pingantur cornua frontes.
Sic etenim comtum mittere oportet opus.

Per vos auctores hujus mihi carminis oro,
Castaliamque umbram, Pieriosque lacus;
Ite domum, cultumque illi donate libellum,
Sicut erit : nullus defluat indè color.
Illa mihi referet, si nostri mutua cura est,
An minor, an toto pectore deciderim.
Sed primùm meritam longa donate salute,
Atque hæc submisso dicite verba sono :

L'OR séduit les avares ; les vers plaisent aux Belles ; Nééra, daigne accepter les miens. Tu es si digne de cet hommage ! Qu'une couverture charmante les enveloppe ! que ton nom, placé dès le titre de l'Ouvrage, apprenne aussitôt qu'il est fait pour toi, et le rende précieux ! qu'on y voye ton chiffre enlacé de fleurs ! que tout y soit un emblême de mon amour, un gage de ma fidélité ! . . . Un livre qu'on te destine mériterait encore plus d'ornemens et de soins. (2)

MUSES qui m'avez inspiré ces vers, je vous en conjure par les bosquets de Piérius (3) et la fontaine de Castalie (4) ; portez vous-mêmes à ma Maîtresse ce petit livre ainsi orné, et qu'il n'en soit rien effacé ; faites agréer à Nééra cette offrande, soit qu'un amour égal au mien l'enflamme pour moi, soit qu'elle aime moins TIBULLE qu'elle n'en est aimée ; soit qu'elle m'ait tout-à-fait chassé de son cœur. Mais prodiguez-lui d'abord les plus tendres discours ; dites-lui d'un ton

Hæc tibi vir quondam, nunc frater, casta Neæra,
  Mittit, et, accipias munera parva, rogat.
Teque suis jurat caram magis esse medullis;
  Sive sibi conjux, sive futura soror.
Sed potius conjux. Hujus spem nominis illi
  Auferet extincto pallida Ditis aqua.

soumis, et dans vos accens les plus mélodieux : « Nééra, chaste Nééra, c'est
» TIBULLE, autrefois ton époux, aujour-
» d'hui ton frère, qui t'envoie ces vers et
» te supplie d'accepter ce léger hommage.
» Il te jure que tu lui es bien plus chère
» que sa pauvre vie, soit que tu daignes
» être encore sa tendre épouse, soit que
» tu ne veuilles plus être que sa sœur ;
» mais reste plutôt son épouse, son
» Amante. Pour lui, il ne perdra l'espoir
» de conserver ou de recouvrer ce nom
» si doux, qu'alors que la pâle mort et
» les Déités infernales l'auront précipité
» sur les rivages sombres ».

NOTES.

(1) *Voici la Fête des Calendes de Mars.*

Les Calendes étaient, dans la Chronologie Romaine, le premier jour de chaque mois. Les Calendes se comptaient à reculons, ou dans un ordre rétrograde. Ainsi, par exemple, le premier de Mai étant les Calendes de Mai, le dernier ou le trentième d'Avril était le second des Calendes de Mai; le vingt-neuf d'Avril, le troisième des Calendes, ou avant les Calendes; et ainsi de suite, en rétrogradant jusqu'au treizième, où commençaient les Ides que l'on comptait pareillement jusqu'au cinquième, qui était le commencement des Nones. Elles se comptaient toujours de même jusqu'au premier jour du mois, qui était les Calendes d'Avril. Les Calendes de chaque mois étaient consacrées à Junon, qui de là fut nommée *Calendaris*.

Les mois des Romains gardent encore les mêmes noms qu'ils avaient autrefois. Le mois de Janvier fut ainsi nommé de Janus, Dieu du Temps; le mois de Février, de la Fête fébruale, parce qu'il y avait dans ce mois une purification de tout le peuple; le mois de Mars, du Dieu Mars à qui il était consacré. Avril vient du mot latin *aperire*, qui veut dire *ouvrir*;

parce que, dans ce mois, la terre ouvre son sein. Le mois de Mai avait reçu ce nom à cause de Maïa, mère de Mercure, ou à cause de la Déesse Majesta, que l'on disait fille de l'Honneur. Le mois de Juin tirait son nom de Junon. Le mois de Juillet, que l'on nommait Quintilis, ou le cinquième, parce qu'il était tel en commençant par Mars, porta le nom de Juillet, (Julius) en l'honneur de César qui réforma le Calendrier; comme le mois d'Août, (d'abord Sextilis, sixième mois,) fut appellé Augustus, à cause de l'Empereur Auguste. Les autres mois ont conservé le nom du rang qu'ils avaient, quand le mois de Mars était le premier de l'année. Ainsi, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre ne signifiaient autre chose que le septième, huitième, neuvième et dixième mois.

C'est à César que l'on fut redevable de l'année Julienne, qui est une année solaire, contenant communément 365 jours, mais qui, de quatre ans en quatre ans, c'est-à-dire, dans les années bissextiles, est de 366 jours. Jusque-là l'année des Romains avait commencé en Mars, et n'avait eu que 355 jours. L'année Julienne fut suivie par toutes les Nations chrétiennes, jusqu'au milieu du seizième siècle, et continue même encore de l'être en Angleterre. Les Astronomes et les Chronologistes de cette Nation, comptent de la même manière que le Peuple, et cela sans aucun danger; parce qu'une erreur qui est connue, n'en est plus une.

Tout le monde sait que l'année Grégorienne, que

nous suivons, n'est autre que l'année Julienne corrigée par cette règle ; qu'au lieu que la dernière de chaque siècle était toujours bissextile : les dernières années de trois siècles consécutifs, doivent être communes ; et la dernière du quatrième siècle seulement, est comptée pour bissextile. La raison de cette correction fut que l'année Julienne avait été supposée de 365 jours 6 heures ; au lieu que la véritable année solaire est de 365 jours 5 heures 49 minutes, ce qui fait 11 minutes de différence. Or, quoique cette erreur de 11 minutes soit fort petite, cependant elle était devenue si considérable en s'accumulant depuis le temps de Jules-César, qu'elle avait monté à 70 jours ; ce qui avait considérablement dérangé l'équinoxe.

(2) *Mériterait encore plus d'ornemens et de soins.*

Tout cet alinéa est plutôt imité que traduit ; car comment rendre, avec quelque élégance, des détails de reliûre ? On ne sait pas trop même quels étaient les ornemens de celle des Anciens. Ils se servaient de feuilles ou de peaux cousues les unes au bout des autres, qu'on nommait rouleaux ; d'où est venu le mot Volumes *(volumina)* : cependant ils n'ignoraient pas l'usage de la forme carrée de nos livres. Leurs rouleaux ou volumes étaient arrangés autour d'un bâton qui servait comme de centre à la colonne ou cylindre, que formait le rouleau. Ils avaient encore des livres en toile, qui, chez les Romains, étaient

écrits sur des blocs ou des tables couvertes d'une toile. Tels étaient les livres des Sybilles, et plusieurs Loix, les Traités des Annales, etc.; des livres en cuir, qui, dit-on, étaient écrits sur de l'écorce, ou, selon d'autres, sur différentes peaux tannées; des livres en bois poli; des livres en cire ou de bois, enduits d'une légère couche de cire, où l'on pouvait aisément corriger ou raturer, et où l'on écrivait avec un poinçon; des livres d'ivoire, etc.

MAIS leur papier était fait d'une espèce de jonc nommé *papyrus*, qui croissait sur les bords du Nil. Voici de quelle manière on le fabriquait, suivant Pline : On séparait avec une aiguille, la tige du papyrus, en lames fort minces, et aussi larges qu'il était possible. Celles du milieu étaient préférées. On en étendait une sur une table, coupant seulement ses extrémités; puis on en étendait d'autres en travers. La colle, ou seulement l'eau du Nil, les unissait; puis on les mettait en presse, d'où on les retirait pour les exposer au soleil. Il n'y en avait jamais plus de vingt dans une tige. On donnait à ce papier le poli, au moyen de l'ivoire, ou de la coquille; mais s'il buvait moins l'encre après cette préparation, les caractères étaient sujets à se détacher. Cependant, tel qu'était ce papier, nous en voyons encore des feuilles qui ont mille et douze cens ans d'antiquité.

POUR soutenir ce papier, quand on l'employait à faire des livres, on l'entremêlait de feuilles de parchemin, sur lesquelles l'écriture était continuée. J'ai vu à l'Abbaye de S. Germain-des-Prés, une

partie des Epîtres de S. Augustin, écrites ainsi. On donne à ce vieux manuscrit environ onze cens ans : les lettres y sont encore en bon état ; et l'encre, sans s'éteindre, a conservé sa noirceur.

C'EST environ au cinquième siècle qu'on quitta et perdit l'usage du papier d'Égypte. On se servit au neuvième siècle ou environ, de papier de coton ; et ce n'est qu'au onzième siècle qu'on a trouvé l'art de fabriquer le papier de linge, que les Anciens n'ont jamais connu. Voilà une idée succinte, mais suffisante, des moyens qu'ils employaient pour écrire ou conserver leurs écrits.

MAIS une invention qui leur a manqué, ce sont les Docteurs de Sorbonne, et les Censeurs. Je n'ai pas ouï dire qu'aucun Pontife eût approuvé le Livre de Cicéron, de la nature des Dieux ; qu'aucun aruspice ait examiné son Traité de la Divination, *etc.* ; et je doute que, s'il y eût eu alors des Censeurs Impériaux, les Ouvrages de Tacite nous fussent parvenus. Cependant, sous le règne du despotisme et de la tyrannie, on en vint bientôt à proscrire les livres. Les Ouvrages des Amis de la Vertu furent flétris et brûlés par Autorité publique, dans le lieu même qui avait été le siége de la Liberté. On espérait sans doute étouffer dans ces flammes, la voix du Peuple Romain, la liberté du Sénat, et forcer le Genre humain à douter de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait.

(3) *Les bosquets de Piérius.*

LE Piérius, dont il est question ici, est une

montagne de la Macédoine. C'est de la contrée nommée Piérie, qu'était ce célèbre Poète Musicien, appellé Piérus. Il eut neuf filles remplies de talens, auxquelles il donna le nom de Muses. De là elles sont appellées Piérides par les Poètes, et réputées se plaire sur le Piérius, qui leur était consacré. Ces Piérides, dit la Fable, osèrent défier les neuf Muses sur le Parnasse, dans leur art. Le combat fut accepté, et les Nymphes de la contrée, choisies pour arbitres. Les téméraires Mortelles, vaincues par les Déesses, leur prodiguèrent des injures. Apollon, pour les en punir, les métamorphosa en pies.

(4) *La fontaine de Castalie.*

Elle coulait au pied du Mont Taurus, dans la Phocide, et était consacrée aux Muses et au Dieu de l'Harmonie. C'était auparavant une Nymphe qu'Apollon métamorphosa : ses eaux reçurent en même temps le don de rendre Poètes ceux qui en boiraient, ou même ceux qui entendraient leur murmure. La Pythie en buvait avant que de s'asseoir sur le trépié. Les Anciens ont apparemment voulu dire par cette Fable, que tous ceux qui portaient en eux quelque étincelle de l'esprit poétique, en ressentaient particuliérement la présence, loin du tumulte des Cités, dans l'ombre et le silence des forêts, au bruit de la chûte des eaux, à l'aspect des charmes secrets de la Nature, et même de ses belles horreurs.

ELEGIA SECUNDA.

Qui primus caram juveni, carumque puellæ
 Eripuit juvenem, ferreus ille fuit,
Durus et ille fuit, qui tantum ferre dolorem,
 Vivere et erepta conjuge qui potuit.
Non ego firmus in hoc; non hæc patientia nostro
 Ingenio. Frangit fortia corda dolor.
Nec mihi vera loqui pudor est, vitæque fateri
 Tot mala perpessæ tædia nata meæ.

Ergo cùm tenuem fuero mutatus in umbram,
 Candidaque ossa super nigra favilla teget,
Ante meam veniat longos incompta capillos,

ÉLÉGIE SECONDE.

IL fut barbare, celui qui le premier arracha l'Amant à son Amante, l'Amante à son Amant ! Et celui qui put vivre séparé de l'autre partie de lui-même; celui qui put supporter une telle douleur; celui-là aussi fut insensible et cruel ! Non, je n'ai point ce courage inflexible ! non, cette constance ne sera jamais la mienne. La douleur brise l'ame la plus ferme. Je ne saurais rougir d'avouer ce que je sens, et d'épancher la tristesse qui empoisonne ma vie tourmentée par de longs malheurs.

LORSQUE je ne serai plus qu'une ombre impalpable (1); quand les feux funèbres auront blanchi mes ossemens; que la triste Nééra vienne, ses beaux

Et fleat ante meum mœsta Neæra rogum.
Sed veniat caræ matris comitata dolore :
 Mœreat hæc genero, mœreat illa viro.
Præfatæ ante meos manes, animamque precatæ,
 Perfusæque pias ante liquore manus :
Pars quæ sola mei superabit corporis, ossa
 Incinctæ nigra candida veste legant :
Et primùm annoso spargant collecta Lyæo ;
 Mox etiam niveo fundere lacte parent ;
Post hæc carbaseis humorem tollere velis,
 Atque in marmorea ponere sicca domo.
Illic, quas mittit pinguis Panchaïa merces,
 Eoique Arabes, dives et Assyria,
Et nostri memores lacrymæ fundantur eodem.

cheveux épars, verser des larmes autour de mon bûcher ! que sa mère chérie l'accompagne, et partage sa douleur ! que l'une pleure un gendre, et l'autre un Amant ! qu'elles invoquent mes mânes, adressent les derniers adieux à cette ame qui les a tant aimées, et purifient leurs mains pieuses dans une eau sacrée ! qu'elles reçoivent dans leurs vêtemens de deuil *, mes cendres, et tout ce qui restera de moi ! qu'elles les arrosent d'un vin vieux, et bientôt après, d'un lait pur ! que, pressées dans des linges de fin lin, ces cendres séchées, reposent enfin dans un monument de marbre ! que les productions odorantes de l'Arabie et de la riche Assyrie ; que tous les parfums de l'Orient, et sur-tout que des larmes offertes à ma mémoire, y soient répandues !

---

* Le *nigraveste* annonce que le blanc n'était point encore la couleur du deuil des Dames Romaines, et que cet usage ne commença que sous la fin du règne d'Auguste.

Sic ego componi versus in ossa velim.
Sed tristem mortis demonstret littera causam,
Atque hæc in celebri carmina fronte notet:

Lygdamus hîc situs est. Dolor huic, et cura Neæræ
Conjugis ereptæ, causa perire fuit.

---

mais

mais que l'on y grave ces vers qui apprendront à jamais la cause déplorable de ma mort :

« *Ici repose Lycidamas : ses regrets,*
» *et la douleur d'avoir perdu Néèra, son*
» *épouse, l'ont conduit au tombeau* ».

NOTE.

(1) *Quand je ne serai plus qu'une ombre impalpable.*

J'AI parlé, Note 3 de l'Élégie VI du premier Livre, des ombres errantes sur le Styx ; mais je n'ai dit que peu de choses sur l'opinion singulière des Anciens sur la nature de ces ombres, ou plutôt sur celle de l'ame humaine. J'y vais suppléer dans celle-ci :

UN grand nombre de Philosophes anciens avaient reconnu l'immortalité de l'ame. Ce désir de vivre après la mort, qui est dans le commun des hommes, enfance et pusillanimité, mais qui, dans les ames fières, est une émulation noble et un puissant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs généreux et dignes d'une autre vie, assez profondément pour se réaliser en eux, et leur persuader qu'ils jouiraient sous la tombe, des honneurs que l'on rendrait à leur mémoire. Mais une pareille idée qu'on prouvait moins qu'on ne la sentait,

était trop relevée pour la prostituer au Peuple incapable de s'élever à cette illusion sublime et uniquement propre à la défigurer par ses terreurs, ses fables et ses préjugés. Aussi cette doctrine fut-elle tenue long-temps secrète, et Platon osa le premier la divulguer. Ce dogme doux et séduisant dans son origine, fut accueilli avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plutôt que son ame est immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie dégagée des sens. Le Philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matière, à Cirène, ses Disciples se tuèrent pareillement, pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et parvenir à celle que leur Maître leur promettait. Enfin, en moins d'un siècle, cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique, si dangereuse, que Ptolomée-Philadelphe défendit de l'enseigner, de peur de voir ses Etats dépeuplés. Qu'arriva-t-il alors? La politique crut devoir autoriser les Fables redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbère, etc., qui devenaient le contre-poison du nouveau dogme de l'Immortalité.

On regarda le suicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie. (Voyez la Note 5 de l'Elégie II du premier Livre.) Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'Immortalité continua de s'enseigner. Remarquons combien ils sont

insensés ou de mauvaise foi, ceux qui la prétendent nécessaire à l'organisation de la Société, et qui invoquent l'autorité contre ceux qui la révoquent en doute.

Quelle était cependant la théorie des Anciens sur cette ame, que quelques-uns d'entr'eux regardaient comme indestructible ? Les uns niaient que l'ame fût une substance simple; et ceux-là attaquant du même coup son immortalité et sa préexistence, disaient que les mourans exhalaient un souffle léger mêlé de chaleur, laquelle ne peut exister sans l'air; qu'ainsi c'étaient là les trois élémens de l'ame, qui d'ailleurs était mise en mouvement, par l'agitation des atomes. Il est aisé de sentir combien cette théorie est fausse et inintelligible. Qu'est-ce que le souffle, sinon l'air mis en agitation ? Qu'est-ce que la chaleur, sinon la modification d'un sujet chaud? Pourquoi donc en faire des êtres à part ? Mais lorsque ces mêmes Epicuriens disaient à ceux qui soutenaient l'immortalité de l'ame et sa préexistence :

« Si l'ame est immortelle, si elle s'insinue dans le » corps, au moment qu'il naît; pourquoi ne pouvons- » nous nous rappeller notre vie passée ? pourquoi ne » conservons-nous aucune trace de nos anciennes » actions ? Si ses facultés sont si fort altérées, » qu'elle ait entiérement perdu le souvenir des » événemens précédens; cet état diffère bien peu

» de celui de la mort. Avouez donc que les ames » d'autrefois sont mortelles, et que celles d'aujour- » d'hui sont d'une nouvelle formation. Lorsque les » Epicuriens disaient cela, qu'avait-on à leur ré- » pondre ? »

On passa par tous les dégrés de la matière la plus subtile, pour en former l'ame, parce qu'on n'était pas parvenu à l'idée d'une substance non étendue. Les uns avaient recours à l'air : c'était l'opinion de Pythagore qui appellait l'ame un détachement de l'air ; c'était celle d'Hyppocrate ; ça été celle de plusieurs Pères de notre Eglise. D'autres Philosophes regardaient l'ame comme un feu rapide. C'était le sentiment d'Héraclite, d'Epicharme et de Zénon. D'autres Philosophes trouvant ces matières encore trop grossières, ont donné carrière à leur imagination, et sont devenues encore plus inintelligibles. C'est un Christolaüs Péripatéticien, qui formait l'ame d'une quintescence ; un Thalès qui la définit une substance toujours mue, et mue par elle-même ; un Pythagore qui la nomme un nombre qui se donne à lui-même le mouvement ; un Platon qui l'appelle une substance intelligente, mobile en soi, et mue suivant un nombre harmonique ; et enfin un Aristote qui, par son mot d'entéléchie, est encore plus inintelligible et plus barbare.

Au reste, pour peu qu'on soit initié dans la

philosophie des Anciens, on voit clairement que, selon leurs principes, ce ne pouvaient être ni les corps, ni les esprits qui descendissent dans les enfers. Le corps consumé par la flamme, ou décomposé par la putréfaction, était rendu à ses principes élémentaires: l'ame, suivant les uns, mourait avec le corps, se corrompait comme lui, et servait à former d'autres ames, comme le corps à former d'autres corps: suivant les autres, elle allait se rejoindre à l'ame universelle, dont elle tirait son origine, après avoir préalablement passé par un certain nombre de corps d'animaux, plus ou moins considérable, selon certaines loix. Ce ne pouvaient donc être ni les corps, ni les ames qui habitassent dans les enfers. Mais qu'entendaient les Anciens par ces *simulacres* légers, qui n'étaient ni corps ni esprits? Il me paraît, comme au savant Traducteur de Lucrèce, (M. la Grange,) des lumières duquel je profite souvent, qu'ils n'entendaient par ces simulacres, que cette espèce de membrane, de pellicule déliée que les Pythagoriciens et les Platoniciens donnaient pour enveloppe à l'ame, et qu'ils appellaient du nom de véhicule. Si les Anciens n'ont eu aucune idée d'immatérialité, comme on le pense assez généralement, il semble au moins qu'ils ont cru l'ame composée d'élémens prodigieusement subtils. Or, ne concevant pas qu'une substance aussi déliée et aussi délicate, pût immédiatement agir sur les corps et recevoir l'impression des objets extérieurs, ils ont eu recours à une espèce de substance mitoyenne,

qui fut un point de contact commun pour l'esprit et pour le corps, à la faveur duquel l'action et la réaction pussent avoir lieu entre ces deux substances, qu'ils paraissaient regarder comme étrangères l'une à l'autre, par leur nature. C'était cette espèce d'épiderme, moitié corps et moitié ame, qu'ils faisaient descendre dans les enfers.

ELEGIA TERTIA.

Quid prodest cœlum votis implesse, Neæra?
Blandaque cum multa thura dedisse prece?
Non, ut marmorei prodirem è limine tecti,
Insignis clara conspicuusque domo;
Aut ut multa mei renovarent jugera tauri,
Et magnas messes terra benigna daret:
Sed tecum ut longæ sociarem gaudia vitæ,
Inque tuo caderet nostra senecta sinu;
Tunc, cùm præmensæ defunctus tempora lucis
Nudus Lethæa cogerer ire rate.
Nam grave quid prodest pondus mihi divitis auri?
Arvaque si findant pinguia mille boves?

ÉLÉGIE TROISIÈME.

O NÉÉRA ! que me sert-il d'avoir fatigué le Ciel de mes vœux, et surchargé les autels d'encens, de parfums et de prières, si tu ne reviens point dans mes bras? Non, je ne demandais pas aux Immortels d'habiter un palais somptueux (1), de fouler aux pieds le marbre, d'être illustre, riche, opulent; de posséder des campagnes fertiles, des fécondes moissons et d'innombrables troupeaux : mais je les priais de me faire partager avec toi les délices d'une longue vie. Je leur demandais que ma vieillesse reposât encore sur ton sein, dussé-je, au jour qui devait me ravir la lumière, passer nud l'onde du Léthé (2). Hé ! pourquoi désirerais-je le poids, souvent si lourd, des richesses et de l'or? Que me servirait que mille taureaux gras

Quidve domus prodest Phrygiis innixa columnis,
Tænare sive tuis, sive Cariste tuis?
Et nemora in domibus sacros imitantia lucos?
Auratæque trabes, marmoreumque solum?
Quidve, in Erythræo legitur quæ littore concha,
Tinctaque Sidonio murice lana juvat?
Et quæ præterea populus miratur? in illis
Invidia est. Falsò plurima vulgus amat.
Non opibus mentes hominum curæque levantur:

et luisans labourassent mes terres? En serais-je plus heureux, quand des colonnes de marbre Phrygien soutiendraient ma maison revêtue du porphyre de Ténare et de Cariste (3)? quand des poutres et des lambris dorés, (*) et des pavés de marbre orneraient tous mes appartemens; quand des parcs immenses (4) imiteraient auprès de ma maison, les bois sacrés; quand toutes les perles que l'on pêche aux rivages d'Erithrée (5), et la laine que l'on teint à Sidon, m'appartiendraient;... que je possède enfin tout ce qu'admire le vulgaire; qu'y gagnerais-je pour le vrai bonheur? Ces vains trésors irritent l'envie de ce peuple qu'ils séduisent; il ne sait pas ce qu'il désire: la tranquillité de l'esprit n'est pas le fruit des richesses; elles

(*) L'expression de lambris dorés n'est peut-être pas exacte; car l'art d'étendre l'or en feuilles, n'était pas connu des Anciens, selon Broukusius. La dépense devait être immense, et l'effet n'en était pas plus saillant.

Nam Fortuna sua tempora lege regit.

Sit mihi paupertas tecum jucunda, Neæra :
At sine te, regum munera nulla volo.
O niveam, quæ te poterit mihi reddere, lucem !
O mihi felicem terque quaterque diem !
At si, pro dulci reditu, quæcumque voventur,
Audiat aversa non meus aure Deus :
Nec me regna juvant, nec Lydius aurifer amnis,
Nec quas terrarum sustinet orbis opes.
Hæc alii cupiant : Liceat mihi paupere cultu
Securo cara conjuge posse frui.

Adsis, et timidis faveas, Saturnia, votis ;
Et faveas concha Cypria vecta tua.
Aut, si fata negant reditum, tristesque sorores,

ne préservent point de la douleur ; car la fortune inconstante asservit le temps sous ses loix.

O NÉÉRA ! qu'avec toi la pauvreté me soit toujours chère ! Non, je ne voudrais pas, sans toi, de la faveur des rois, ou de leur couronne. Oh ! qu'il sera brillant le jour qui pourra te rendre à moi ! O jour, trois et quatre fois fortuné ! quand te verrai-je paraître ?... Mais si les Dieux écoutent d'une oreille peu favorable les vœux que je forme pour ton charmant retour, tous les Royaumes du monde, et ce fleuve de Lydie (6), qui roule l'or, et toutes les richesses que recèle la terre, ne sont rien pour moi : que d'autres les désirent, et qu'il me soit seulement permis de jouir, en sûreté, dans une vie obscure et médiocre, de mon épouse tendre et chérie.

FILLE de Saturne ! exauce mes vœux timides ! Et toi, belle Cypris ! viens à mon aide ! viens, portée sur ta conque ; ou si les Parques sévères, qui connaissent, en

Stamina quæ ducunt, quæque futura canunt:
Me vocet in vastos amnes, nigramque paludem,
Dives in ignava luridus Orcus aqua.

---

conduisant leurs fuseaux, tous les événemens qu'elles doivent filer; si les destins me refusent ce retour délicieux, que l'insatiable Pluton m'appelle sur les bords, toujours sombres, de ces fleuves immenses, de ces marais sinistres qui enveloppent de leurs eaux stagnantes son noir empire.

NOTES.

(1) *Un Palais somptueux.*

J'AI parlé, Note 15 de l'Elégie V du Livre II, du Palais de Néron, appellé Maison dorée. Je pourrais ajouter beaucoup de détails sur le luxe des Romains ; mais parlons seulement ici des maisons des particuliers riches, de ces maisons qui, déjà du temps de Salluste, ressemblaient à de petites Villes, et qui, selon Pline, avaient des vergers, des étangs, des viviers et des caves si vastes, qu'elles passaient en étendue les terres de ces premiers Citoyens de Rome, que l'on tirait de la charrue pour les élever à la Dictature. Aussi ces Palais contenaient-ils plusieurs édifices, les uns pour l'été, les autres pour l'hiver, ornés chacun de galeries, de salles, de chambres, de cabinets, de bains, de statues de bronze, de marbre, de tableaux, de dorures et de pavés de marquetterie et de mosaïque.

CE fut du temps de Marius et de Scylla, que commença le débordement du luxe et la magnificence des édifices. Lucius-Crassus, l'Orateur, fut le premier qui décora le frontispice de sa maison de douze colonnes de marbre grec. Tout le monde sait le propos d'Auguste, qui se vantait d'avoir trouvé Rome bâtie de briques, et de la laisser revêtue de marbre. En effet, sous les Empereurs,

les

les marbres furent employés aux maisons plus communément qu'on n'avait encore employé les pierres.

La porte de ces maisons magnifiques formait en dehors un portique soutenu par des colonnes, et destiné à mettre à l'abri des injures du temps les chiens qui venaient, dès le matin, rendre au Maître leurs hommages. La cour était ordinairement entourée de plusieurs corps-de-logis, avec des portiques aux rez-de-chaussée. Ensuite on trouvait une grande galerie ornée de tableaux, de statues et de trophées de la famille. C'est-là que les gens d'un certain ordre attendaient le Maître. On voyait dans le corps de la maison, diverses galeries toujours soutenues par des colonnes, de vastes salles, des cabinets de conversation, des cabinets de peinture, et des basiliques. Les salles étaient ou Corinthiennes, ou Egyptiennes. Les premières n'avaient qu'un rang de colonnes posées sur un piédestal, ou même en bas, sur le pavé, et ne soutenaient que leur architrave et leurs corniches de menuiserie ou de stuc, sur quoi était un plancher en voûte surbaissée; mais les dernières avaient des architraves sur des colonnes, et sur les architraves, des planchers d'assemblage, qui faisaient une terrasse découverte, tournant tout autour. Ces édifices n'avaient ordinairement que deux étages au-dessus de l'entre-sol. Au premier étaient les chambres à coucher, qu'on appellait *dormitoria;* au second étaient les appartemens des femmes, et les salles à manger, qu'on nommait *triclinia.*

LES Romains n'avaient point de cheminées faites comme les nôtres, dans leurs appartemens, parce qu'ils n'imaginèrent pas de tuyaux pour faire passer la fumée. On mettait dans les appartemens des fourneaux portatifs, ou des braisiers, dans lesquels on brûlait un certain bois qui, étant frotté avec du marc d'huile, ne fumait point. Sénèque dit que, de son temps, on inventa des tuyaux qui, passant dans les murailles, échauffaient également toutes les chambres, jusqu'au haut de la maison, par le moyen du feu qu'on faisait dans les fourneaux placés le long du bas des murs. On rendait aussi les appartemens d'été plus frais, en se servant de tuyaux qui s'élevaient des caves, d'où ils tiraient la fraîcheur qu'ils répandaient en passant.

QUOIQUE les Anciens connussent le verre, puisqu'ils en faisaient des vases à boire, ils ne l'employaient point comme nous à des vitres. Ils se servaient en place de la pierre spéculaire, qui est un talc propre à se diviser en feuilles très-minces, et qui donne passage à la clarté du jour. On se sert encore de vitres pareilles en Sibérie, et dans beaucoup de Provinces de l'Empire de Russie.

LES Romains n'étaient pas moins magnifiques dans leurs maisons de plaisance, qui, placées dans des sites choisis, étaient ordinairement bâties de marbre blanc. Les côtes de la Campanie, le long de la mer de Toscane, et en particulier, le bord du golphe de Bayes, étaient les lieux renommés

pour la beauté de leurs situations. Nous donnerons ailleurs, d'après Sénèque, une esquisse de la vie que l'on menait à Bayes. (Voyez la Note première de l'Elégie V de ce Livre.) L'étendue de Rome jusqu'à Naples, était couvert de Palais; et Cicéron qui n'était sûrement pas au dernier terme de la corruption, en avait dix-huit sur ce terrein, outre plusieurs maisons de repos sur la route. Les Cultivateurs de tous les beaux endroits de l'Italie, virent leurs côteaux changés en maisons de plaisance, leurs champs en parterres, et leurs prairies en promenades. (Voyez la Note première de l'Elégie Ve. de ce Livre.)

(2) *Dussé-je passer nud l'onde du Léthé.*

On a vu Note 5 de l'Elégie IIe. du Livre premier, que le Léthé, ou fleuve d'Oubli, était un des fleuves des Enfers. Les Poètes ont imaginé que tous les morts buvaient de son eau qui leur faisait oublier le passé. Il y avait en Espagne deux fleuves du nom de Léthé, dont un le conserve encore; c'est le Guadalète qui coule en Andalousie, et se jette dans la baie de Cadix. Gua, en Arabe, signifie fleuve. L'autre est en Lusitanie, et coule entre le Minho et le Douro. C'est sur les bords de celui-ci, que D. Brutus, après avoir subjugué la Lusitanie jusqu'à l'Océan, se vit arrêté par ses Soldats qui, effrayés du nom de ce petit fleuve, n'osèrent le passer. Il fut obligé de prendre lui-même l'étendard, et de montrer, par son exemple, que ce fleuve n'avait rien de funeste.

LUCAIN prend le Léthès, ou Léthon, rivière d'Afrique, pour le vrai fleuve d'Oubli. Ce fleuve, après avoir coulé sous terre, pendant quelques milles, (Et voilà l'origine de la Fable, d'autant que ce fleuve, en Grec, veut dire *oubli*) ressortait près de la Ville de Bérénice, et se jettait dans la Méditerranée, près du Cap Oriental des Syrtes. (Voyez Note 11 de l'Elégie IVe. de ce Livre.)

(3) *Quand des colonnes de marbre Phrygien soutiendraient ma maison revêtue du porphyre de Ténare et de Cariste.*

LA Phrygie est une grande Contrée de l'Asie mineure, d'où l'on tirait de très-beaux marbres. Ténare était une Ville située sur le promontoire du même nom, au midi du Péloponèse. Cariste était une Ville de l'Eubée. On tirait de Ténare et de Cariste du crystal de roche et du porphyre, qui, comme on sait, est une pierre ou roche extrêmement dure, ordinairement rouge de pourpre, et tachetée de blanc.

LE Ténare, en Mythologie, est un soupirail des Enfers; d'où l'on a appellé Pluton le Roi du Ténare, etc. Cette Fable est probablement fondée, sur ce qu'à moitié de la hauteur de ce promontoire, il se trouvait un abyme, ou une prodigieuse caverne dont l'entrée était très-obscure. (Voyez Note 3 de l'Elégie Ve. du Livre second.) Peut-être cette caverne servait-elle de repaire à un gros serpent

que l'on appella le chien des Enfers ; parce que quiconque en était mordu, perdait la vie.

(4) *Quand des parcs immenses i[illegible]eraient auprès de ma maison, des bois sacrés.*

Les Anciens avaient comme nous la fureur des parcs et de la chasse. Je ne sais si l'on pouvait dire des leurs, comme de beaucoup d'autres :

On en vante envain l'industrie ;
Leur ennuyeuse symmétrie,
Nous plaît moins qu'un heureux hasard :
On aime des forêts altières,
Où les routes moins régulières
Offrent plus de diversité :
La Nature y tient son Empire ;
Et par-tout l'œil surpris admire
Un désordre plein de beauté.

J'ai remarqué Note 4 de l'Elégie Ve. du Livre premier, que les bois ont été les premiers lieux destinés au culte des Dieux, et que la mémoire de cet usage s'était conservée, en laissant ou plantant des bois sacrés autour de plusieurs Temples. La superstition aime les ténèbres ; et quand elle eut des lieux destinés à son culte, dans le voisinage des Villes, elle ne négligea pas d'y jetter une sainte horreur, en les environnant d'arbres épais. Ces forêts devinrent bientôt aussi révérées que les temples mêmes. On s'y assembla, on y célébra des jeux et des danses : les rameaux des arbres furent chargés

d'offrandes ; les troncs sacrés aussi révérés que les Prêtres ; les feuilles interrogées comme les Dieux. Ce fut un sacrilége d'arracher une branche, ou même de se reposer à leur ombre. On se faisait un scrupule de manger les œufs et les petits des oiseaux qui y avaient niché, et de se nourrir des alimens cuits au feu, de ce bois. On conçoit combien ces lieux déserts étaient favorables aux prodiges ; aussi s'y en faisait-il beaucoup. Apollon avait un bois à Claros, où jamais aucun animal venimeux n'était entré. Les cerfs des environs y trouvaient un refuge assuré, quand ils étaient poursuivis. La vertu du Dieu repoussait les chiens ; ils aboyaient autour de ces bois, où les cerfs tranquilles broutaient. Esculape avait le sien auprès d'Epidaure. Il était défendu d'y laisser paître ou nourrir personne. Le bois que Vulcain avait au mont Etna, était gardé par des chiens sacrés, qui flattaient de la queue ceux que la dévotion y conduisait, déchiraient ceux qui en approchaient avec des mains impures, et éloignaient les hommes et les femmes qui y cherchaient une retraite mystérieuse. Les Furies avaient à Rome un bois sacré.

(5) *Quand toutes les perles que l'on pêche aux rivages d'Erithrée.*

C'est la Mer rouge dont on a étendu le nom jusqu'au sein Persique et à la mer des Indes, où l'on pêche les perles. La Mer rouge, proprement dite, est le golphe de l'Océan méridional, qui sépare l'Afrique de l'Asie.

(6) *Et ce fleuve de Lydie, qui roule l'or.*

La Lydie est une Province de l'Asie mineure, qui a été aussi nommée Méonie. On y trouvait le mont Timolus, où le Pactole prenait sa source; il mouillait la Ville de Sardes, et se jettait dans l'Hermus, qui va se perdre dans le golfe de Smyrne, selon Ptolomée. Son lit est étroit et sans profondeur, et son cours est très-borné. A peine est-il remarqué de nos jours. Et comment le serait-il? Il ne roule plus de parcelles d'or, et féconde seulement les rives qu'il arrose. Suivant la Fable, c'est à Midas, Roi de Phrygie, que le Pactole a dû ses richesses. Ce Prince avait reçu de Bacchus le don de convertir en or tout ce qu'il touchait; don qu'il avait eu la folie de demander, et dont il sentit bientôt les affreuses conséquences. Pour s'en délivrer, il implora la pitié du Dieu qui lui dit de se baigner dans le Pactole, dont les eaux, en le recevant, acquirent la propriété qu'il perdit. O combien d'empyriques Politiques, de Midas modernes auraient besoin d'une telle lustration! et que les Peuples seraient heureux, si elle les guérissait de leurs préjugés insensés!

On dit que l'or du Pactole, avant que d'être mis en œuvre, n'avait qu'une 24e. partie de matière hétérogène. On trouvait dans ses eaux une espèce de crystal.

ELEGIA QUARTA.

Di meliora ferant, nec sint insomnia vera,
Quæ tulit extrema pessima nocte quies!
Ite procul. Vanum, falsumque avertite visum:
Desinite in vobis quærere velle fidem.
Divi vera monent: venturæ nuntia sortis
Vera monent Tuscis exta probata viris.
Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent.
Et vanum ventura hominum genus omnia noctis
Farre pio placant, et saliente sale.
Et tamen, utcumque est, sive illi vera moneri,

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

QUE les Dieux m'envoyent des présages plus favorables ! qu'ils soient démentis, les tristes songes qui, dans une nuit trop longue, n'ont cessé de m'agiter ! Loin de moi, trompeuses illusions ! vos avis sont faux ; cessez d'égarer ma raison ; ne croyez pas que je prenne encore confiance en vous : les Dieux seuls président la vérité ; c'est quand ils manifestent leurs oracles par la bouche des Toscans (1), qu'on peut compter sur les conseils du sort. Les songes téméraires nous abusent dans la nuit, par des prestiges trompeurs ; ils remplissent les ames timides de chimériques craintes ; et le genre humain, livré à la crédulité, s'efforce de les appaiser par des offrandes. Mais, soit qu'il ne faille point croire aux illusions d'un

Mendaci somno credere sive volent,
Efficiat vanos noctis Lucina timores,
Et frustra immeritum [illegible]sse velit :
Si mea nec turpi mens est obnoxia facto,
Nec læsit magnos impia lingua Deos.

Jam Nox æthereum nigris emensa quadrigis
Mundum, cæruleas laverat amne rotas :
Nec me sopierat menti Deus utilis ægræ
Somnus. Sollicitas deficit ante domos.
Tandem, cum summo Phœbus prospexit ab ortu,
Pressit languentis lumina sera quies.
Hic juvenis casta redimitus tempora lauro,
Et visus nostra ponere sede pedem.
Non illo quidquam formosius ulla priorum
Æteas, humanum nec videt illud opus.
Intonsi crines longa cervice fluebant :

sommeil menteur, soit que l'on y ajoute avec raison, quelque foi; si ma bouche ne proféra jamais de blasphême; si mon cœur n'est pas coupable envers les Immortels; ô Lucine (2)! rends mes terreurs vaines, et que mes tristes pressentimens ne soient pas vérifiés!

DÉJA la nuit, sur son char attelé de quatre chevaux noirs, ayant parcouru la voûte éthérée, se précipitait dans l'Océan (3); le sommeil bienfaisant n'avait point encore procuré de repos à mon esprit agité. Hélas! il fuit les lieux habités par l'infortune; mais au moment où le soleil, à son lever, jettait ses premiers regards sur le monde, une langueur tardive engourdit mes sens et abaissa ma paupière fatiguée; alors un jeune homme me paraît avancer à ma porte: son front était ceint de laurier; aucun âge ne vit jamais rien d'aussi charmant, et sa beauté était plus qu'humaine. Des cheveux qui n'avaient jamais touché le fer, flottaient sur ses épaules (4); ils exhalaient la

Stillabat Tyrio myrthea rore coma.
Candor erat, qualem præfert Latonia Luna;
Et color in niveo corpore purpureus:
Ut juveni primùm virgo deducta marito,
Inficitur teneras ore rubente genas:
Ut cùm contexunt amaranthis alba puellæ
Lilia, ut Autumno candida mala rubent.
Ima videbatur talis illudere palla;
Namque hæc in nitido corpore vestis erat.
Artis opus raræ, fulgens testudine et auro
Pendebat læva garrula parte lyra.
Hanc primùm veniens plectro modulatus eburno
Felices cantus ore sonante dedit.
Sed postquam fuerant digiti cum voce locuti,
Edidit hæc tristi dulcia verba modo.

Salve cura Deûm: casto tam rite Poëtæ
Phœbusque, et Bacchus Pieridesque favent.

myrrhe (5) et l'ambroisie (6); sa blancheur égalait celle de la fille de Latone; et les roses de l'aurore relevaient l'éclat de sa peau de neige. La jeune et chaste vierge que l'on conduit au lit nuptial dans les bras de son époux amoureux, n'est pas colorée d'une rougeur plus touchante que celle qui ornait ses joues. Tel brille le lys, lorsqu'on le marie à l'amaranthe; tel se montre l'api que l'automne colore : une robe éployée couvrait tout son corps; car il cachait tant de charmes! La lyre harmonieuse qu'il portait à sa gauche, resplendissait d'or et d'écaille plus précieux par l'art qui les avait incrustés. D'abord il modula, avec son archet d'ivoire, des chants d'allégresse qu'il accompagnait de sa voix mélodieuse. Mais après que, d'une main légère, il eût mêlé l'harmonie à ses accens, il m'adressa ces paroles d'un ton plus lent et plus touchant :

« Je te salue, favori des Dieux! car » Apollon, Bacchus et les Muses te

Sed proles Semelæ Bacchus, doctæque sorores
Dicere non norunt, quid ferat hora sequens.
At mihi fatorum, leges, ævique futuri
Eventura pater posse videre dedit.
Quare, ego quæ dico non fallax, accipe, vates:
Quodque Deus vero Cynthius ore ferat.

Tantùm cara tibi, quantùm nec filia matri,
Quantùm nec cupido bella puella viro;
Pro qua sollicitas cœlestia Numina votis,
Quæ tibi securos non sinit ire dies;
Et, cùm te fusco somnus velavit amictu,
Vanum nocturnis fallit imaginibus.
Carminibus celebrata tuis formosa Neæra
Alterius mavult esse puella viri:
Diversasque tuis agitat mens impia curas,

» protègent, ô Poète religieux ! Mais le » fils de Semèle et les doctes Sœurs ne » sauraient lire, comme moi, ce que le » sort prépare aux Mortels, pour l'heure » qui va naître. Mon père n'a permis qu'à » moi de consulter le livre du Destin, et » de voir l'avenir comme le présent. Ap- » prends donc, TIBULLE, ce qu'un Dieu » qui ne trompa jamais, ce que Cyn- » thius (7) va te révéler lui-même de » sa bouche infaillible.

» CELLE qui t'est plus chère qu'une » fille à sa mère, ou que la plus belle » Maîtresse à l'Amant le plus passionné ; » celle pour qui tu sollicites par tant de » vœux les Immortels ; celle dont l'image » ne te permet pas de passer un jour » tranquille, et te suit encore, quand le » sommeil t'enveloppant de son voile » sombre, offre à ta pensée confuse de » vaines illusions ; cette belle Nééra, si » souvent célébrée dans tes vers, te pré- » fère un nouvel Amant. Son cœur perfide » palpite pour un autre : Nééra n'est

Nec gaudet casta nupta Neæra domo.
Ah credule genus, nec fidum femina nomen!
Ah pereat, didicit fallere si qua virum!

Sed flecti poterit, mens est mutabliis illis.
Tu modò cum multa brachia tende prece.
Sævus Amor docuit validos tentare labores;
Sævus Amor docuit verbera sæva pati.
Me quondam Admeti niveas pavisse juvencas,
Non est in vanum fabula ficta jocum.
Tunc ego nec cithara poteram gaudere sonora,
Nec similes chordis reddere voce sonos;
Sed perlucenti cantus meditabar avena,
Ille ego Latonæ filius, atque Jovis.

Nescis quid sit Amor, juvenis, si ferre recusas
Immitem dominum, conjugiumque ferum.

» point



Nescis quid sit amor, juvenis, si ſerre recusas
immitem dominum, conjugium que ſerum.

Elégie 4. Liv. 3.

» point touchée de ta constance ; une
» union légitime n'a point de volupté
» pour elle..... Sexe faux et cruel ! le
» nom même de fidélité t'effarouche !...
» Ah !... périsse celle qui apprend l'art
» perfide de tromper son Amant !

» MAIS Néèra peut être fléchie et ra-
» menée.... L'inconstance lui est si na-
» turelle ! Ouvre-lui tes bras, prodigue les
» prières ; l'amour, l'impitoyable amour
» apprend à endurer les reproches outra-
» geans, et jusqu'aux coups qu'ose porter
» la colère. Moi-même, j'ai fait paître
» autrefois les blanches génisses d'Ad-
» mète. (8) Ce n'est point une fiction des
» Poètes. Alors, je ne pouvais, ni me
» délasser, en touchant ma lyre harmo-
» nieuse ; ni marier ma voix à ses sons
» doux et touchans comme elle ; mais le
» fils de Jupiter et de Latone essayait des
» chansons sur un chalumeau rustique.

» JEUNE homme ! tu ne sais pas ce que
» c'est que l'amour, si tu refuses de sup-
» porter les caprices et les rigueurs de

Ergo ne dubita blandas adhibere querelas:
Vincuntur molli pectora dura prece.
Quod si vera canunt sacris oracula templis,
Hæc illi nostro nomine dicta refer.
Hoc tibi conjugium promittit Delius ipse:
Felix hoc: alium desine velle virum.

Dixit, et ignavus defluxit pectore somnus.
Ah! ego non possum tanta videre mala.
Nec tibi crediderim votis contraria vota,
Nec tantum crimen pectori inesse tuo.
Nam te nec vasti genuerunt æquora Ponti,
Nec flammam volvens ore Chimæra fero:
Nec consanguinea redimitus terga caterva,

» ta Maîtresse. Ne balance donc point à » porter à ses pieds des plaintes sou- » mises, de tendres gémissemens : les » supplications souvent répétées, atten- » drissent enfin un cœur qui semblait » insensible. Si jamais mes oracles ont » annoncé la vérité dans mes temples, tu » peux dire, en mon nom, à ton Amante : « NÉÉRA, c'est le Dieu de Délos lui- » même, qui m'a promis ton amour et » ta jouissance : rends-moi heureux, et » ne cherche point le bonheur avec un » autre ».

IL dit, et le sommeil paresseux s'écoula de mes veines.... Ah ! puissé-je éviter des maux si cruels ! Non, je ne croirai jamais que ton cœur, contraire à lui-même, ait démenti tant de sermens ; qu'un crime si noir ait germé dans ton sein : car enfin tu n'es pas née dans les abîmes de la mer ; la chimère (9) dont la bouche épouvantable vomit la flamme, n'est point ta mère ; cette monstrueuse Scylla, cette fille si belle, unie à des dogues féroces (10)

Cui tres sunt linguæ, tergeminumque caput;
Scyllaque virgineam canibus succincta figuram;
Nec te conceptam sæva leæna tulit;
Barbara nec Scythiæ tellus, horrendave Syrtis;
Sed culta, et duris non habitanda domus.
Et longè ante alias omnes mitissima mater,
Isque pater, quo non alter amabilior.

Hæc Deus in melius crudelia somnia vertat,
Et jubeat tepidos irrita ferre Notos.

---

qui font entendre des aboiemens éternels; ce triple et terrible Cerbère, environné d'ombres et de victimes ensanglantées ne t'ont point donné le jour; une lionne indomptable ne t'a point conçue; on ne t'a point trouvée aux horribles déserts de la Scythie (11), ni dans les Syrtes inhabitables (12).... Non, ma Nééra est née dans une maison paisible, habitée par de simples Mortels : nous l'avons vue croître et s'embellir sous les yeux de la plus tendre des mères, et du plus aimable des pères....

DIEU puissant! détruis le funeste souvenir de ce songe cruel; ordonne aux tièdes zéphirs de le disperser dans les airs; ou change ce présage.

NOTES.

(1) *C'est quand ils manifestent leurs oracles, par la bouche des Toscans.*

Les Etruriens étaient de tous les Peuples d'Italie, ceux qui possédaient le mieux la science des Aruspices, et celle des Augures. C'était de leur Pays que les Romains faisaient venir ceux dont ils se servaient ; ils envoyaient même, tous les ans, en Etrurie, un certain nombre de jeunes gens, pour y être instruits ; et on les choisissait dans les meilleures familles de Rome, de peur que cette science ne vînt à s'avilir par la qualité des personnes qui l'exerçaient. Or, l'ancienne Toscane était précisément l'Etrurie. Cependant il faut distinguer dans l'Histoire les Toscans Etruriens, d'avec ceux de la Campanie, et d'avec ceux qui habitaient au-delà du Pô. C'étaient trois corps différens, et qui ne dépendaient point l'un de l'autre. Les Toscans attribuaient l'invention de la science augurale, qui s'appelle encore Ornithomantie, ou Divination, par les oiseaux, à Tagès, espèce de demi-Dieu trouvé par un Laboureur, sous une motte de terre.

(2) *O Lucine !*

LUCINE présidait à l'accouchement des femmes et à la naissance des enfans. Souvent c'est Diane ; plus communément c'est Junon. Les couronnes et les guirlandes entraient dans les cérémonies de son culte. Tantôt on représente cette Déesse comme une Matrone qui tenait une coupe de la main droite, et une lance de la gauche ; tantôt elle est figurée assise sur une chaise, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, et de la droite, une fleur faite en lys ; quelquefois on lui donnait une couronne de dictamne, parce qu'on croyait que cette plante procurait une prompte et heureuse délivrance. On appellait cette Déesse Ilithie, Zygie, Natalis, Opigène, Olympiqué ; et sous ce dernier nom, elle avait un temple en Élide, dont la Prêtresse était annuelle.

(3) *Déjà la Nuit, sur son char attelé de quatre chevaux noirs, ayant parcouru la voûte éthérée, se précipitait dans l'Océan.*

ON avait appliqué à la Nuit l'opinion de la formation et de l'extinction journalière du soleil et des astres, qui est ordinairement attribué à Héraclite. Un autre Philosophe ancien, nommé Xénophane, croyait aussi que chaque climat avait son

soleil et sa lune particulière. Voici sur quoi était fondée cette opinion bizarre : On croyait que la terre était, non pas un sphéroïde applati vers les pôles, telle que nous la connaissons, mais une grande surface plane, terminée de tous côtés, par l'Océan. On prouvait, par l'exemple de quelques fontaines, que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matière du soleil. On appuyait encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile rapporte, comme Lucrèce, qu'on voit du sommet de l'Ida, le soleil s'allumer tous les matins.

Voici comme s'exprime le Poète : « La nuit » couvre la terre de ses ténèbres épaisses, ou parce » que le soleil, arrivé aux extrémités du firma» ment, et fatigué de sa course immense, laisse » expirer ses feux, déjà amortis par la longueur » de la route et les torrens d'air qu'ils ont péné» trés ; ou parce que la même action qui a trans» porté son disque au-dessus de nos têtes, le force » à rouler sous nos pieds, dans une direction con» traire. Leucothée, dans un temps fixe, promène » au milieu des airs, l'aurore aux doigts de rose, » pour ouvrir les portes de la lumière ; ou parce » que le même soleil qui était caché sous la terre, » devancé à son retour par ses rayons, s'efforce » d'échauffer le firmament ; ou, parce qu'à des » heures réglées, un grand nombre de feux et de » corpuscules ignés se rassemblent périodiquement,

» et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi, » l'on raconte que du sommet du Mont Ida, l'on » voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réu- » nir, sous la forme d'un globe éclatant, et par- » courir les cieux ». Le soleil ainsi allumé, après avoir décrit sa course, allait s'éteindre dans l'Océan occidental, ce qui ne pouvait manquer d'occasionner un grand bruit, dont les Poètes et les Géographes et quelques Historiens, nous parlent très-sérieusement.

(4) *Des cheveux qui n'avaient jamais touché le fer.*

Les Poètes ne parlent jamais d'Apollon, sans vanter sa chevelure; et on lui donnait le surnom de Comoeus, sous lequel il était adoré à Séleucie. Apollon Comoeus, c'est-à-dire, Apollon à belle chevelure. L'idée poétique de donner à Phœbus une chevelure blonde, vient probablement de la manière éparse dont on voit ses rayons, lorsqu'ils tombent obliquement sur une forêt épaisse, et qu'ils passent entre les feuilles des arbres, comme de longs filets lumineux et blonds.

(5) *Ils exhalaient la myrrhe.*

La myrrhe est un suc résineux, gommeux, qui découle naturellement, ou par incision, d'un arbre duquel nous ne savons autre chose, sinon qu'il croît

dans l'Arabie heureuse, en Egypte, en Ethiopie, en Abyssinie, et au Pays des Troglodites, autrement dit la Côte d'Abex. Les Anciens ont connu plusieurs espèces de myrrhe : ils la comptaient parmi les plus doux aromates, et s'en servaient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux ; mais ils avaient peut-être un art particulier de la préparer pour leurs parfums.

J'ai déjà remarqué combien ils étaient curieux de ce genre de volupté. Je dirai ici qu'ils faisaient de l'ambre, toutes sortes de bijoux pour flatter l'odorat et la vue. Chez eux, un morceau d'ambre, remarquable par sa grosseur, ou par quelque accident singulier, n'avait pas de prix. La Pannonie était l'entrepôt du commerce de l'ambre. Les Germains qui le regardaient comme un vil excrément de la mer, et le brûlaient en guise de bois, l'apportaient sur-tout à Carnunte, Ville sur la rive gauche du Danube. On le transportait de là dans le Pays des Vénètes, sur les bords de la mer Adriatique, d'où il passait dans les parties méridionales de l'Europe. Du temps de Pline, l'ambre était si commun dans la portion de l'Italie, qui est en deçà du Pô, par rapport à nous, que les Paysannes même en portaient des colliers, à titre non seulement de parure, mais aussi de préservatif ou de remède contre le goitre et les maux de gorge qui furent toujours fort communs en ce Pays-là, à cause de la froideur des eaux.

LES Grecs qui tiraient l'ambre de ces contrées, entendant publier que c'était le suc résineux de quelque arbre, et qu'on le recueillait dans les eaux, en conclurent que la Nature le produisait sur les bords de l'Eridan ou du Pô; et leurs Poètes imaginèrent que c'étaient les larmes des Sœurs de Phaëton, métamorphosées en peupliers.

(6) *Et l'Ambroisie.*

L'AMBROISIE était le mets dont les Payens supposaient que leurs Dieux se nourrissaient, comme ils s'abreuvaient de nectar. Mais, disait Lucien, il faut bien que cette ambroisie et ce nectar ne soient pas si délicieux qu'on le prétend; puisque les Immortels descendent du ciel, pour venir sur leurs Autels, sucer le sang et la graisse des victimes, comme font les mouches sur un cadavre.

GANYMÈDE, ce beau garçon que Jupiter enleva très-scandaleusement sous la forme d'un aigle, et qu'il plaça au nombre des douze signes du Zodiaque, sous le nom de Verseau; Ganymède versait au Maître des Dieux un nectar rouge; et la naïve Hébé qui, entre tous les Dieux, ne sut choisir pour époux qu'un Hercule, en servait aux autres Divinités.

(7) *Cynthius.*

CYNTHIUS et Cynthia sont des surnoms d'Apollon et de Diane, ainsi appellés du Mont Cynthie, situé au milieu de l'Isle de Délos, où ils étaient nés.

(8) *Admète.*

Voyez Note première de l'Elégie III du Livre II.

(9) *La chimère dont la bouche épouvantable vomit la flamme.*

Ce monstre fabuleux avait, selon les Poètes, la tête et le cou d'un lion, le corps d'une chèvre, la queue d'un dragon, et vomissait des tourbillons de flammes et de feu. Bellerophon, monté sur le cheval Pégase, combattit le monstre, et le vainquit.

On a donné plusieurs explications de cette Fable. Voici celle que je préfère : Il y avait autrefois en Lycie, un volcan dont le feu qui en sortait s'allumait avec de l'eau, au rapport de Pline, et ne s'éteignait qu'avec de la terre ou du fumier. Bellerophon trouva le moyen de la rendre habitable ; d'où les Poètes ont pris occasion de le chanter, comme Vainqueur de la Chimère.

(10) *Cette monstrueuse Scylla, cette fille si belle, unie à des dogues féroces qui font entendre des aboiemens éternels.*

Voici la fameuse Fable de Charybde et de Scylla, et le détail de ce qu'elle contient de réel.

Charybde était une femme qui habitait et volait

le long des côtes de la Sicile : elle fut frappée de la foudre, et métamorphosée en monstre marin, pour avoir détourné les bœufs d'Hercule. Ce monstre attendait près d'un écueil de Sicile, les passans pour les dévorer. Là, les eaux tournoyaient, entraînant les vaisseaux dans les gouffres, et les renvoyant du fond à la surface trois fois, à ce que dit Homère, avant que de les absorber : on entendait de grands bruits, et l'on ne franchissait ce passage qu'avec frayeur.

La Poésie joint communément Charybde à Scylla ; cependant Scylla est sur les côtes de la Calabre méridionale, en Italie ; et Charybde est un gouffre dans le détroit de Sicile, à l'entrée du port de Messine. La Fable raconte que ce rocher, situé presque vis-à-vis du phare de Messine, est un monstre terrible, dont l'aspect ferait frémir un Dieu même. Ses cris épouvantables ressemblent aux rugissemens du lion. Il a douze pieds hideux, six longs cous, six têtes énormes, et dans chaque tête trois rangs de dents qui recèlent la mort. Voilà la description d'Homère ; mais voici celle de Virgile, que Tibulle a suivie. Selon le Poète Latin, Scylla habite le creux d'un rocher ; et lorsqu'elle voit passer des vaisseaux dans le détroit de Sicile, elle avance la tête hors de son antre, et les attire à elle pour les faire périr. Depuis la tête jusqu'à la ceinture, c'est une fille d'une beauté séduisante, poisson monstrueux dans le reste du corps, avec une queue de dauphin, et un ventre

de loup ; elle est toujours environnée de chiens, dont les affreux hurlemens font retentir les rochers voisins.

VOILA bien du bruit pour deux écueils. Le nom moderne de Scylla est Seiglio ; c'est un courant qui entraîne les vaisseaux contre un rocher du Cap Seiglio, où ils risquent de se fracasser.

QUANT à Charybde, voici ce qu'en dit le Baron de Riedezel, dans son Voyage de Sicile et de la grande Grèce : « Tout près de la Citadelle de Messine, est cette Charybde, si fameuse chez les » Anciens, et qui n'était si redoutable pour eux, » que vu leur peu de connaissance dans l'art de » naviguer ; puisqu'aujourd'hui le moindre canot » la traverse sans danger. Les Habitans actuels de » Messine la nomment Garofalo. Ce n'est autre » chose qu'un tourbillon occasionné par les diffé- » rentes directions des courans qui se croisent dans » le phare étroit de Messine. J'ai passé par dessus, » dans une petite barque, pour m'en convaincre » par moi-même. Les eaux n'ont dans cet endroit, » que trente palmes de profondeur ; par conséquent » ce tourbillon ne saurait être aussi dangereux qu'on » le décrit.... Il est certain qu'il n'est ni profond, » ni dangereux, et qu'il est formé uniquement par » deux courans opposés qui s'efforcent de pénétrer, » l'un du côté du nord, et l'autre du côté du sud, » dans le détroit. Comme ces deux courans ne se

» portent pas dans le canal, avec la même force,
» ni dans le même temps, ils occasionnent une
» espèce de flux et de reflux qui se succède de
» six en six heures, et sur lequel les Mariniers se
» dirigent en faisant canal; de manière que la tra-
» versée peut se faire commodément et fort vîte,
» sans rames, ni voiles; et s'il arrive quelquefois
» à un gros vaisseau de se perdre, c'est ordinai-
» rement par l'ignorance des Mariniers qui prennent
» mal leur temps pour s'engager dans le détroit.
» Le courant les jette alors contre le rivage où ils
» sont forcés d'échouer. »

(11) *Aux horribles déserts de la Scythie.*

On entend communément par le mot de Scythie, un grand Pays de l'Asie, commençant au Bosphore Cimmérien, aux Palus Méotides et au Fleuve Tanaïs, et qui s'étendait entre l'Océan Septentrional, ou jusqu'aux terres qui pouvaient être de ce côté-là, et qu'on ne connoissait pas, le Pont Euxin, la Mer Caspienne, le Fleuve Jaxartes et les Montagnes des Indes; et du côté de l'Orient, jusqu'aux terres inconnues.

Les Poëtes ont confondu dans leurs écrits, la Scythie Européenne et la Scythie Asiatique; et en général, sans entrer dans aucune distinction, ils nous ont peint la Scythie comme un Pays affreux.

Avant que les Romains eussent pénétré dans la Germanie, ils croyaient que le froid était insupportable, même dans cette contrée. Il n'est donc pas étonnant que, dans la Scythie, sur les bords des Palus Méotides, et dans la Thrace, où est le Mont Rodope; Virgile nous dise que l'herbe ne croît pas dans les prairies; que les arbres y sont sans feuilles; que la terre, tristement couverte de neige, y gémit sous sept coudées de glace; enfin, qu'il y règne un hiver éternel. Cela est encore vrai d'une grande partie de la Russie.

(12) *Et dans les Syrtes inhabitables.*

LES Syrtes, à proprement parler, sont deux golfes d'inégale grandeur, mais de même espèce, presque à l'extrémité de l'Afrique. La mer y est très-profonde près du rivage; dans tout le reste, l'eau se trouve au gré du hasard, tantôt fort haute, tantôt guéable, suivant l'occurrence. Car, lorsque la mer commence à s'enfler et à être agitée par les vents, ses flots traînent du limon, du sable et de grosses pierres; de sorte que les lieux changent de position à tous les changemens de vent; ce qui rendait redoutables ces deux écueils appellés présentement Sèches de Barbarie (*Baxos de Barbaria.*)

IL y avait deux Syrtes, la grande et la petite, éloignées l'une de l'autre, de deux cens cinquante mille pas. Mais les Poètes nomment aussi (Syrtes)

les

les campagnes arides et sablonneuses de la Lybie, qui s'avancent dans les terres, et où l'on ne peut ni habiter, ni voyager qu'avec de grandes incommodités. C'est dans ce sens que TIBULLE parle ici des Syrtes.

ELEGIA QUINTA.

Vos tenet, Etruscis manat quæ fontibus unda,
  Unda sub æstivùm non adeunda canem.
Nunc autem sacris Bajarum maxima lymphis,
  Cùm se purpureo vere remittit hiems.
At mihi Persephone nigram denunciat horam.
  Immerito juveni parce nocere, Dea.
Non ego tentavi nulli temeranda virorum
  Audax laudandæ sacra docere Deæ:
Nec mea mortiferis infecit pocula succis
  Dextera, nec cuiquam tetra venena dedit:
Nec nos sacrilegos templis admovimus ignes:

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

LES eaux des fontaines de Toscane, qu'il faut craindre aux jours brûlans de la canicule, vous retiennent encore. Les eaux de Bayes (1), limpides et salutaires, sont bien préférables cependant, quand l'hiver fuit et laisse paraître le printemps qui colore nos campagnes. Pour moi, Persephone (2) m'annonce l'heure fatale.... O Déesse! veux-tu frapper un jeune homme innocent? Déesse vénérable! je n'ai point eu l'audace sacrilége de révéler tes mystères aux profanes Mortels. Ma main criminelle n'a jamais composé de mortels breuvages; jamais elle n'a présenté la coupe perfide qui donne la mort; je n'ai point apporté de feux impies dans tes temples; aucun

Nec cor sollicitant facta nefanda meum :
Nec nos insanæ meditantes jurgia linguæ
Impia in adversos solvimus ora Deos.
Et nondùm cani nigros læsere capillos ,
Nec venit tardo curva senecta pede.

Natalem nostri primùm videre parentes,
Cùm cecidit fato Consul uterque pari.
Quid fraudare juvat vitem crescentibus uvis?
Et modò nata mala vellere poma manu ?
Parcite, pallentes undas quicumque tenetis,
Duraque sortiti tertia regna Dei.
Elysios olim liceat cognoscere campos,
Lethæamque ratem, Cimmeriosque lacus;
Cùm mea rugosa pallebunt ora senecta,
Et referam pueris tempora prisca senex.

remords ne déchire mon cœur ; en aucun temps ma langue insensée n'offensa par des blasphêmes odieux, ou par des paroles peu respectueuses, la majesté des Dieux ; et la vieillesse pesante et courbée sous les ans, n'a point attaqué mes cheveux noirs.

C'EST le jour même où les filles du Destin frappèrent les deux Consuls (3), que mes parens m'ont vu naître. O Proserpine ! pourquoi arracher d'une main cruelle, la vigne, chargée de grappes naissantes ; ou le fruit qui ne vient que de paraître ? O vous entre qui le Gouvernement du sombre Empire est partagé ! Juges inflexibles ! quel que soit celui de vous qui doit prononcer sur mon sort, épargnez-moi ! souffrez que je ne connaisse les Champs Elisées, et la barque fatale, et l'averne terrible (4), et les noirs marais de l'Érèbe (5), qu'alors que mon visage pâle et flétri sera sillonné de rides, et que mes vieux récits auront amusé de jeunes enfans.

Atque utinam vano nequicquam terrear æstu !
Languent ter quinos sed mea membra dies.
At vobis Tuscæ celebrantur numina lymphæ,
Et facilis lenta pellitur unda manu.

Vivite felices, memores et vivite nostri ;
Sive erimus, seu nos fata fuisse velint.
Intereà nigras pecudes promittite Diti,
Et nivei lactis pocula mista mero.

HÉLAS ! depuis trois fois cinq jours, je suis en proie à la douleur. Plaise aux Dieux qu'elle soit vaine la terreur que m'inspire cette fièvre brûlante qui me consume ! Alors, Nymphes et Naïades d'Étrurie (6), ces eaux, que d'une main bienfaisante et d'une urne féconde, vous prodiguez aux Mortels, seront célébrées....

VOUS, mes amis ! soyez heureux ; daignez vous souvenir de moi ! et soit que la mesure de mes jours soit comblée, soit qu'il m'en reste encore à saisir, promettez aux Dieux redoutables des sombres bords, des libations de vin et de lait, et de noires victimes.

NOTES.

(1) *Les eaux de Bayes.*

Je donnerai ici quelques fragmens des Lettres LIe., LVe., et LVIe. de Sénèque à Lucinius. On y trouvera la description de Bayes, et celle d'une maison de plaisance des Romains.

« Je descends de litière, aussi las que si j'avais » fait à pied tout le chemin que j'ai fait assis. Il » est fatiguant de se faire long-temps porter, et » d'autant plus fatiguant, que la nature y répugne : » elle nous a donné des jambes pour marcher, » comme des yeux pour voir. C'est la molesse qui » nous affaiblit. A force de ne pas vouloir, on finit » par ne pas pouvoir.... Le lieu m'invitait. Entre » Cumes et la campagne de Servilius Vatia, le rivage » se courbe en un chemin étroit, resserré d'un » côté par la mer, et de l'autre par le lac.

» Cependant je me mis, suivant mon usage, à » chercher autour de moi, quelques sujets d'ins- » truction ; et mes yeux se portèrent sur la maison » de campagne que possédait autrefois Vatia. Là,

» vieillissait ce riche Prétorien, qui ne fut célèbre
» que par son oisiveté, pour laquelle on l'estimait
» heureux. Quand l'amitié d'Asinius Gallus perdait
» quelque Romain ; quand les ennemis de Séjan, et
» ensuite ses partisans, étaient immolés, à chaque
» victime on s'écriait : O Vatia ! tu possèdes seul
» l'art de vivre. Il ne savait que se cacher. Et la
» différence est grande entre le repos et l'indolence.
» Pour moi, du vivant de Vatia, je ne passais jamais
» devant cette maison, sans dire : *Ci gît Vatia....*
» Pour la maison, je n'en puis rien dire de positif ;
» je ne connais que la façade et les dehors, que
» peut voir comme moi le premier passant. J'ai
» remarqué deux cavernes, d'un travail immense,
» d'une grandeur considérable, d'une structure
» pareille, l'une impénétrable au soleil, l'autre brû-
» lée de ses rayons jusqu'au soir. Un bois de platanes
» est traversé par un ruisseau ; une espèce de canal
» artificiel et tournoyant communique d'un côté à
» la mer, de l'autre, au lac Achéruse que j'ai trouvé
» poissonneux, malgré les pêches qu'on y fait de
» temps en temps. Néanmoins on le ménage quand
» la mer est trouble ; si la tempête laisse du loisir
» aux pêcheurs, ils tendent leurs filets à la proie
» qui s'y présente. Le principal mérite de la maison,
» c'est le voisinage de Bayes : elle en a les avantages,
» sans les inconvéniens.... Je vous proteste que l
» silence n'est pas aussi nécessaire qu'on le croit
» pour la méditation. Mille cris confus retentissent
» autour de moi. (Il était à Bayes.) Je loge au-dessus

» d'un bain. Figurez-vous toutes les espèces de » bruits qui peuvent importuner les oreilles. Ce sont » des athlètes qui s'exercent, qui balancent leurs » bras chargés de plomb, qui poussent des gémis» semens, quand ils succombent à la fatigue, ou » feignent d'y succomber; des sifflemens et des sou» pirs profonds, quand ils laissent échapper leur » haleine long-temps retenue. Si le hazard y amène » un de ces baigneurs vulgaires, qui se borne à » l'onction la plus commune; j'entends le bruit du » frottement; et le son varie, suivant que sa main » frappe ou du creux, ou du plat. C'est bien pis » encore, s'il survient un joueur de paulme, qui » commence une partie réglée; ajoutez-y les ivrognes, » les filous pris sur le fait, et les chanteurs qui ne » trouvent leur voix belle que dans le bain, le bruit » de l'onde agitée toutes les fois qu'on entre dans » la cuve. Au milieu de ce vacarme, qui serait in» supportable, n'eût-il que l'inconvénient d'être » enfermé; représentez-vous un épileur qui, pour » se faire mieux remarquer, tire de son gosier un » sifflement grêle, et ne cesse pas, qu'il n'ait trouvé » des aisselles à épiler, un patient à faire crier en » sa place. Représentez-vous enfin, tous les Mar» chands de tavernes, Pâtissiers, Charcutiers, Con» fiseurs, qui chacun ont leur modulation particu» lière pour crier leur marchandise. Il faut, direz» vous, que je sois sourd ou de fer, pour n'être » pas distrait par tant de sons confus et discor» dans, etc.

» Ajoutez à ce tableau qui donne une idée de
» l'affluence et du tumulte de Bayes, que l'on y
» menait une vie si luxurieuse, que c'était le lieu
» favori de tous les voluptueux. D'abord on avait
» été retenu par la pudeur des mœurs antiques, et
» l'on n'aurait pas osé y aller, sans une ordonnance
» de Médecin, qui servît de prétexte. Le grand
» Scipion, forcé par les turbulens Tribuns, à quitter
» son ingratte Patrie, choisit Literne pour le lieu
» de son exil et de sa mort, préférablement à Bayes,
» de peur de déshonorer sa vie par une retraite
» si peu convenable. Un tel homme, dit Sénèque,
» ne devait pas faire une chûte si molle. Mais les
» oppresseurs de la Liberté, qui appellent toujours
» la corruption, ne furent pas si réservés. Marius,
» Pompée, César, les premiers Romains que la for-
» tune et leurs crimes revêtirent du pouvoir suprême,
» bâtirent des maisons à Bayes, mais sur la cime
» des montagnes. Il y avait, dit encore Sénèque,
» quelque chose de plus militaire à dominer ainsi
» sur une vaste étendue de terrein. A voir la posi-
» tion, le site et la forme de ces édifices, on les
» eût moins pris pour des maisons de plaisance,
» que pour des forteresses. Pensez-vous que jamais
» Caton se fût établi à Utique, pour y voir des
» femmes adultères naviguer sous ses yeux? pour
» admirer des barques de toute espèce et de toute
» couleur, sur un lac parsemé de roses? pour
» entendre, la nuit, des concerts bruyans, et des
» chansons lubriques? N'eût-il pas mieux aimé passer

» le reste de sa vie dans un retranchement, qu'une » seule nuit en pareille société? N'en doutons pas : » il vaut mieux, pour un homme, être éveillé par » la trompette, que par une symphonie. »

Voila une esquisse de la vie que l'on menait à Bayes.

(2) *Persephone.*

C'est un des noms de Proserpine, fille de Cérès, femme de Pluton, qui l'enleva à sa mère, et Souveraine des Enfers. Les Siciliens célébraient tous les ans, l'enlèvement de Proserpine qui avait été ravie dans leur Pays, par une fête qu'ils plaçaient vers le temps de la récolte, et la recherche que fit Cérès de sa fille, dans le temps des semailles. (Voyez Note 2 de l'Elégie première du Livre premier.)

On dit que Jupiter, sous la figure d'un dragon, eut un commerce amoureux avec Proserpine sa fille : de là vient que, dans les mystères Sabasiens, on faisait entrer un serpent qui se glissait sur le sein de ceux qu'on initiait.

Proserpine était la Divinité tutélaire de Sardes, cette fameuse Ville d'Asie, et les Sardiens célébraient les jeux Asiatiques en son honneur. Dans les sacrifices qu'on offrait à cette Déesse, on lui immolait toujours des vaches noires ; le pavot était son symbole. Les Gaulois regardaient Proserpine comme leur mère, et lui avaient bâti des temples.

La plûpart des Mythologues regardent l'enlèvement de Proserpine comme une allégorie qui a rapport à l'agriculture. Selon eux, Proserpine est la vertu des semences cachées dans la terre. Pluton est le soleil qui fait son cours au-dessous de la terre, au solstice d'hiver. Le grain qu'on jette dans le sein de la terre, et qui, après y avoir demeuré environ six mois, en sort par la moisson; c'est Proserpine qui est six mois sur la terre, et six mois aux enfers.

Au reste, le Peuple croyait que personne ne mourait que Proserpine, par soi-même, ou par le ministère d'Atropos, ne lui eût coupé un certain cheveu d'où dépendait la vie des hommes.

On la représentait tantôt couronnée de tours; tantôt assise, ayant à droite un pavot, et à gauche un épi.

(3) *C'est le jour même où les filles du Destin frappèrent les deux Consuls que mes parens m'ont vu naître.*

Il est question d'Hirtius et de Pansa, tués dans les guerres civiles contre Octave, depuis Auguste. Les Historiens sont fort partagés sur le compte de ces deux hommes. Appien veut qu'on les regarde comme dévoués à Octave. Tacite qui est d'un tout autre poids, l'accuse au contraire d'être l'auteur de leur mort, d'avoir fait tuer Hirtius dans la mêlée, par les Soldats même de ce Consul, et d'avoir

engagé le Médecin de Pansa à empoisonner ses plaies ; ces bruits faux ou vrais montrent quelle idée on avait des principes d'Octave ; et certes on ne lui faisait pas tort. Cicéron dit énergiquement, en parlant de ces deux hommes flottans et trop tièdes pour la cause de la Liberté : *Nous avons perdu de bons Consuls, mais qui n'étaient que bons.*

Au reste, ce passage de Tibulle fixe l'époque de sa naissance à l'année 709 de Rome, 43 ans avant notre ère.

(4) *Et l'Averne terrible.*

Les Anciens appellaient Averne certains lieux, grottes et autres endroits d'où sortaient des vapeurs infectes. Le plus fameux était un lac proche de Bayes, dans la Campanie. Les Italiens modernes l'ont appellé *Pago di Tripergola.* Ce lieu empoisonné et ténébreux passait pour un écoulement du Styx, comme tous les endroits pareils. Ecoutons le Poëte Philosophe.

« Expliquons la nature de ces lieux funestes, » de ces lacs nommés Avernes. D'abord ce nom » leur a été donné à cause de l'effet qu'ils pro- » duisent, parce qu'ils sont mortels pour les oiseaux. » En effet, quand les habitans de l'air sont arrivés » directement au-dessus de ces lieux, ils semblent » avoir oublié l'art de voler ; leurs aîles n'ont plus

» de ressort ; ils tombent sans force, la tête penchée » ou sur la terre, ou dans les eaux, selon la nature » de l'Averne qui leur donne la mort. On trouve » à Cumes et au Mont Vésuve un endroit de cette » nature : ce sont des fontaines chaudes, d'où s'ex- » hale une épaisse fumée. On en trouve encore » un semblable dans les murs d'Athènes, au sommet » de la Citadelle, proche le Temple de Minerve. » Les rauques corneilles n'osent jamais y aborder, » lors même que la fumée des sacrifices semble les » y inviter ; tant elles fuyent avec effroi, non pas » la colère de Pallas que leur attira leur vigilance, » selon le récit des Poètes Grecs ; mais les exha- » laisons même de ce lieu, qui suffisent pour les » en détourner. On parle encore d'un autre Averne » de cette espèce, situé dans la Syrie, où les qua- » drupèdes eux - mêmes ne peuvent porter leurs » pas, sans que la vapeur les fasse tomber sans » vie, comme des victimes immolées tout - à - coup » aux Dieux mânes. Tous ces effets sont naturels ; » et l'on peut en trouver les causes, sans s'imaginer » que ces lieux soient autant de portes du Tartare, » par où les Divinités du sombre Empire, attirent » les ames sur les bords de l'Achéron. »

Ce sont en effet ces vapeurs ou exhalaisons pestiférées qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plûpart des mines, et même à leur surface, qui ont donné lieu à toutes ces fables. *Je dis même*

à la surface ; car la chaleur du soleil s'unit quelquefois pour attirer ces exhalaisons à celle de la terre. Voilà pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il est dangereux de s'endormir sur l'herbe, sur-tout au printemps, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre ; mais ces exhalaisons de sa surface, quelles qu'elles soient, ne sont jamais aussi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connaît dans le Royaume de Naples, la grotte du chien, qui suffoque tous les animaux qui y sont exposés. Ces effets peuvent arriver aussi au-dessus des bouches, ou dans le voisinage des volcans qui, comme je l'ai remarqué, passaient pour autant de soupiraux des enfers. Il y a des circonstances où il s'en exhale une si grande quantité de vapeurs d'acide sulphureux, ou d'air méphitique, qu'il n'est pas douteux que tous les animaux, ou les oiseaux qui entreraient dedans, ou passeraient sur cet espace ainsi infecté, y périraient sur-le-champ.

(5) *Et les noirs marais de l'Erèbe.*

Erèbe veut dire ténèbres. Il était, selon la fable, fils du Cahos et de la Nuit, et père du Jour. Il fut métamorphosé en fleuve, pour avoir secouru les Titans. Les Anciens ont encore donné le nom d'Erèbe à un lieu particulier de leurs enfers. C'est la demeure de ceux qui ont bien vécu. Il y avait une expiation particulière pour les ames détenues dans l'Erèbe.

Alors

(6) *Alors, Nymphes et Naïades d'Étrurie.*

« J'ai vu, dit Lucrèce, en parlant des échos, » des lieux qui répétaient six ou sept mots pour » un seul qu'on proférait; tant les paroles réflé- » chies de collines en collines, étaient fidèlement » rapportées. Les Peuples voisins de ces lieux les » supposent habités par des Satyres, par des Nymphes » et par des Faunes qui, s'il faut les en croire, » s'égayent dans ces solitudes, en troublent le » silence profond par leurs concerts nocturnes, par le » doux frémissement des cordes, et par les sons plaintifs » de leurs voix, qu'accompagne la flûte sous leurs » doigts agiles. Ils ajoutent que les Habitans de la » campagne sont avertis de l'arrivée de Pan, toutes » les fois que ce Dieu agitant une couronne de pin » sur sa tête amphibie, promène ses lèvres recour- » bées sur tous ses chalumeaux, sans jamais laisser » tarir ses accens champêtres. Ils racontent encore » plusieurs autres prodiges de cette nature, soit » afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par » les Dieux le pays qu'ils habitent, soit pour quelque » autre raison; car on ne sait pas trop à quel point » l'esprit humain est avide de fables. »

Il est possible et probable que la peur ait peuplé de Nymphes ou d'intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes. Un homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou d'une haute montagne, se sent saisi d'une espèce d'émotion ou d'étonnement, dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate, le souffle d'un zéphyr, le mouvement

d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté. Il croit voir et entendre des objets extraordinaires : si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente; tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraye. Il n'en a pas fallu davantage pour supposer des esprits ou des génies par-tout : de même que le Peuple, en pareil cas, croit voir et entendre des lutins et des sorciers, le sabat et le reste; ainsi les Grecs ont cru voir et entendre des Nymphes et des Génies, et l'ont assuré fort sérieusement; mais il en faut toujours revenir à avouer que leurs fables sont charmantes, et que les nôtres sont très-plattes.

Il y avait des Nymphes qu'on appellait Uranies, ou Célestes, qui gouvernaient la sphère du Ciel; d'autres Terrestres, ou Épigies, qui se subdivisaient en Nymphes des eaux, et Nymphes de la terre. Les Nymphes des eaux étaient encore rangées en plusieurs classes. Les Nymphes marines, appellées Océanides, Néréides, et Mélies; les Nymphes des fontaines, ou Naïades, Crénées, Pégées; les Nymphes des fleuves ou des rivières, ou les Potamides; les Nymphes des lacs, étangs, Lymnades.

Les Nymphes de la terre étaient aussi de plusieurs classes : les Nymphes des montagnes, qu'on appellait Oréades, Orestiades, ou Orodémiades; les Nymphes des vallées, des bocages, ou les Napées. Les Nymphes des prés, ou Limoniades; les Nymphes des forêts, ou les Driades et Hamadriades. Tous ces

noms marquaient le lieu de leur habitation. Elles en ont eu encore plusieurs autres, comme Ionides, Isménides, Lysiades, Thémistiades, et cent autres qu'elles tiraient de l'endroit où elles étaient nées, ou plutôt des lieux où on les adorait.

On n'accordait pas tout-à-fait l'immortalité aux Nymphes ; mais Hésiode les fait vivre quelques milliers d'années. On leur offrait en sacrifice, du lait, de l'huile et du miel, et on leur immolait quelquefois des chèvres et des agneaux ; mais le plus souvent on se contentait de mettre sur leurs autels du lait, des fruits et des fleurs. Au reste, il était très-dangereux de surprendre au bain, ou seulement de voir ces demi-Déesses ; on devenait insensé ou furieux.

Nonnus prétend que les Naïades étaient mères des Satyres. On les peint assez ordinairement appuyées sur une urne qui verse de l'eau, ou tenant un coquillage à la main.

Tout le monde sait que les Satyres et les Faunes sont représentés ordinairement comme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal. On fait naître encore ces vilains marmousets de Mercure et de la Nymphe Iphtimé, ou bien de Bacchus et de la Naïade Nicée qu'il avait enivrée, en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Pline le Naturaliste prend les Satyres des Poètes pour une espèce de singes, et il assure que, dans une montagne des Indes, il se trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendrait

de loin pour des hommes. Ces sortes de singes ont souvent épouvanté les Bergers, et poursuivi quelquefois les Bergères : c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables, touchant leur complexion amoureuse. Ajoutez qu'il est souvent arrivé que des Bergers ou des Prêtres, couverts de peaux de chèvres, ont contrefait les Satyres pour séduire d'innocentes Bergères. De là l'opinion qui se répandit, que les bois étaient remplis de ces Divinités malfaisantes : les Bergères tremblèrent pour elles, les Bergers pour leurs troupeaux.

CES frayeurs firent qu'on chercha à les appaiser par des sacrifices et des offrandes. Au reste, il est très-possible que les premiers conducteurs de chèvres ayent donné lieu à la Fable des Chèvrepiés, comme les plus anciens Cavaliers qu'on ait connus, ont passé pour des Centaures ; car je ne pense pas qu'on veuille recourir aux Pygmées, que Pline nous dit avoir été montés sur des chèvres, pour combattre les grues.

J'OBSERVERAI, en finissant cette note, que les Etrusques représentaient les Faunes avec des pieds d'homme, ou avec des pieds de cheval ; mais ils les distinguaient alors derrière le dos, en y plaçant une queue de cheval. Il ne faut pas croire non plus qu'on les ait toujours représentés hideux. Les plus belles statues des Faunes leur donnent une jeunesse mûre, dans un état de perfection virile ; et cette fleur de jeunesse ne se distinguait de celle des jeunes Héros que par son air de simplicité et d'innocence.

QUELQUEFOIS même les Grecs leur donnaient une

mine riante, avec des poireaux barbus pendans sous les mâchoires, comme aux chèvres. On a donc eu tort d'avancer que les Artistes Grecs avaient choisi la nature des Faunes pour représenter une proportion lourde et mal-adroite. Ajoutons que les Anciens confondaient souvent les Faunes, les Satyres, les Silènes et les Tityres. Pan était la Divinité commune. Les Faunes, ainsi que les Tityres, étaient souvent représentés comme les autres hommes, sans cornes et sans queue; ils étaient uniquement distingués par le *pedum*, qui est le bâton pastoral recourbé par un bout et par une peau placée sur leur corps, en bandoulière.

Remarquez encore, au sujet des Hamadriades, que leur destin dépendait de certains arbres, particulièrement des chênes avec lesquels elles vivaient et mouraient; ce qui les distingue des Driades. Leur nom indique cette union; car il veut dire ensemble un chêne. Voyez dans Ovide l'infortune et les plaintes de l'Hamadriade que l'impie Erysichton fit périr. Elle vivait dans un vieux chêne vénérable, qui surpassait autant les autres arbres, que ceux-ci surpassent l'herbe et les roseaux. A peine Erysichton lui eut-il porté un premier coup de hache, qu'on l'entendît pousser des gémissemens, et qu'on en vit couler du sang. Mais la main sacrilége, redoublant ses outrages, l'Hamadriade éleva fortement sa voix. « Je suis, dit-elle, une Nymphe chérie de Cérès : » tu m'arraches la vie ; mais j'aurai du moins, en » mourant, la consolation de t'apprendre que je » serai bientôt vengée. »

ELEGIA SEXTA.

CANDIDE Liber, ades. Sic sit tibi mystica vitis
Semper: sic edera tempora vincta geras.
Aufer et ipse meum pariter medicando dolorem:
Sæpè tuo cecidit munere victus Amor.

Care puer, madeant generoso pocula Baccho,
I, nobis prona funde Falerna manu.
Ite procul durum curæ genus, ite labores:
Fulserit hic niveis Delius alitibus.
Vos modò proposito dulces faveatis amici,
Neve neget quisquam, me duce, se comitem.
Aut si quis vini certamen mite recusat,

ÉLÉGIE SIXIÈME.

Accours, aimable Bacchus ! que le pampre mystérieux te couronne à jamais ! que le lierre (1) entoure ton front ! mais dissipe mes chagrins, et guéris mes maux: souvent l'amour vaincu succomba sous ta puissance.

Jeune échanson, remplis ces coupes d'un vin généreux ! (2) verse, verse d'une main hardie le falerne consolateur .... Fuyez, ah ! fuyez, triste cortége de la tristesse ! fuyez, inquiétudes et travaux ! que le dieu de Délos fende les airs sur ses coursiers ailés, et paraisse ici. Vous, mes chers amis, secondez mes transports : que personne ne refuse de voler, sous mes ordres, au festin (3). Si quelqu'un de nous se dérobe à ses combats charmans,

Fallat eum tecto cara puella dolo.

Ille facit dites animos Deus : ille ferocem
Contudit, et dominæ misit in arbitrium.
Armeniæ tigres, et fulvas ille leænas
Vicit, et indomitis mollia corda dedit.
Hæc amor, et majora valet. Sed poscite Bacchi
Munera. Quem vestrûm pocula sicca juvant ?
Convenit ex æquo, nec torvus Liber in illos,
Qui se, quique unà vina jocosa colunt.
Jam venit iratus nimiùm, nimiùmque severis.
Qui timet irati numina magna, bibat.
Quales his pœnas qualis, quantusque minetur,
Cadmeæ matris præda cruenta docet.
Sed procul à nobis hic sit timor : illaque, si qua est,
Quid valeat læsi, sentiat, ira Dei.

que sa Maîtresse chérie le trompe par quelque ruse impénétrable.

Bacchus embellit et seconde l'imagination ; il brise le cœur le plus inflexible, et le prépare à porter les fers de la Beauté : il a vaincu les lionnes à la crinière dorée, et les tigres d'Arménie ; il a soumis des courages indomptés. . . . L'amour en fait autant ; il peut davantage. . . . . Mais, buvons de cette aimable liqueur. Qui de vous aime un verre vuide ? Bacchus est équitable ; il ne jetta jamais un regard sévère sur ceux qui célébrèrent ses orgies... L'amour paraît-il irrité ? buvons, ô mes amis ! Qui craint, en buvant, la colère des dieux ? Bacchus n'est-il donc pas aussi redoutable ? Cette victime sanglante que déchira la fille de Cadmus (4), nous apprend quelle est la colère du fils de Sémèle, et comment il punit ceux qui l'offensent. Mais qu'avons-nous à craindre, nous qui l'honorons ?... S'il est une impie qui lui refuse son hommage, qu'elle sente ce que peut la vengeance d'une

Quid precor ? ah demens ! venti temeraria vota,
Aeriæ et nubes diripienda ferant.
Quamvis nulla mei superest tibi cura, Neæra;
Sis felix, et sint candida fata tua.
At nos securæ reddamus tempora mensæ.
Venit post multas una serena dies.

Hei mihi ! difficile est imitari gaudia falsa :
Difficile est tristi fingere mente jocum.
Nec bene mendaci risus componitur ore,
Nec bene sollicitis ebria verba sonant.
Quid queror, infelix ? turpes discedite curæ.
Odit Lenæus tristia verba pater.

Gnosia, Theseæ quondam perjuria linguæ
Flevisti ignoto, sola relicta, mari.
Sic cecinit pro te doctus, Minoi, Catullus,

Divinité !... Qu'ai-je dit ? insensé que je suis ! O vents ! dispersez ces imprécations dans les airs ; brisez contre les nuages ces vœux téméraires. Quoiqu'il ne te reste pas le moindre amour pour moi, ô Nééra ! sois heureuse, et puissent tes destins être doux ! ... Mais donnons tous nos momens à la table. Un jour serein me luit après tant de jours infortunés...

Hélas ! qu'il m'est difficile d'imiter une fausse joie ! Comment affecter un enjouement trompeur, quand le chagrin me dévore ? Mes lèvres ne sauraient former un sourire menteur, et mon esprit agité ne m'inspire pas les saillies de l'ivresse.... Hé quoi ? malheureux ! retombes-tu dans tes plaintes ? Fuyez, honteuses pensées ! le dieu du vin abhorre les gémissemens et la tristesse.

Ariadne (5) ! tu pleuras ainsi autrefois, lorsque le parjure Thésée t'abandonna seule aux rivages d'une mer inconnue. L'harmonieux Catulle nous a attendris sur tes malheurs, ô fille de Minos !

Ingrati referens impia facta viri.
Vos ego nunc moneo : Felix, quicumque dolore
Alterius disces posse carere tuo.
Nec vos aut capiant pendentia brachia collo,
Aut fallat blanda sordida lingua prece.
Etsi perque suos fallax jurarit ocellos,
Junonemque suam, perque suam Venerem,
Nulla fides inerit. Perjuria ridet amantum
Jupiter, et ventos irrita ferre jubet.
Ergo quid toties fallacis verba puellæ
Conqueror ? ite à me seria verba, precor.

Quàm vellem tecum longas requiescere noctes,
Et tecum longos pervigilare dies,
Perfida, nec meritò nobis inimica merenti,



Borel Delineavit. Elluin direxit.

Quam Vellem tecum longas Requiescere Noctes,
Et Tecum Longos pervigilare dies.

il nous a fait détester la perfidie de ton époux.... Hé bien! mes amis, profitons de cet exemple funeste. Heureux celui que l'infortune des autres a préservé du même écueil! Ne vous laissez plus surprendre à de voluptueuses caresses. En vain elles enlacent les bras autour de vous; les infidelles! leur bouche éloquente vous prodigue mille sermens.... Elles vous trompent..... oui, les perfides nous trompent, lors même qu'elles jurent par leurs yeux, par Junon, par Vénus et par leurs faveurs. Et comment se fier à leurs promesses? Jupiter rit des parjures, des Amans; il ordonne aux vents de les disperser.... Pourquoi donc me plaindrais-je tant de fois d'une infidelle Maîtresse? Tristes souvenirs! reproches sérieux! éloignez-vous; je vous en conjure...

Cependant, Nééra, qu'elles seraient courtes avec toi, les plus longues nuits! qu'ils seraient doux auprès de toi, les plus longs jours!... Perfide Nééra!... ah! je le sais trop, que tu l'as mérité ce nom

Perfida, sed quamvis perfida, cara tamen!

Naïda Bacchus amat. Cessas, ô lente minister?
Temperet annosum Marcia lympha merum.
Non ego, si fugiat nostræ convivia mensæ
Ignotum cupiens vana puella torum,
Sollicitus repetam tota suspiria nocte.
Tu puer, i, liquidum fortiùs adde merum.

Jamdudum Syrio madefactus tempora nardo
Deburam sertis impliouisse comas.

---

de perfide ! . . . Hé bien ! perfide ! je t'aime encore. . . .

Bacchus se plaît aussi quelquefois dans le crystal des Naïades. O trop lent esclave ! apporte une eau limpide ; qu'elle tempère l'ardeur de ce vin fougueux, quoique âgé.... Si ma Maîtresse, trop légère, préférant une nouvelle jouissance et quelque rival inconnu, fuit ma table et mon lit, je veux étouffer mes soupirs insensés, en buvant toute la nuit.... Enfant, apporte du vin, verses-en davantage.

Déjà, depuis long-temps, nous devrions être parfumés du nard de Tyr, et mes cheveux devraient être enlacés de fleurs.

NOTES.

(1) *Que le lierre entoure ton front.*

Le lierre qui était consacré à Bacchus , et couronnait son front, (Voyez note 1ere. de l'Elégie IIe. du Livre Ier.) était l'arbuste à fruit doré, que l'on appelle encore lierre de Bacchus. Il est aussi commun en Grèce , que le lierre ordinaire l'est en France. Ses feuilles sont d'un verd plus gai , et les fruits qui diffèrent beaucoup des nôtres, sont couleur d'or. Plutarque dit joyeusement , que Bacchus apprit à ceux qui étaient saisis de ses fureurs , à se couronner des feuilles de cet arbre , à cause de la vertu qu'elles ont d'empêcher qu'on ne s'enivre ; on en couronnait aussi les Poètes , apparamment parce qu'ils sont sujets à un enthousiasme qui ressemble assez à l'ivresse , ou parce que le lierre toujours vert est un attribut de l'immortalité. Il n'est pas étonnant que les Bacchantes ayent autrefois employé le lierre pour garnir leurs thyrses et orner leurs coëffures. Toute la Thrace est couverte de cette plante tortueuse.

(2) *Remplis ces coupes d'un vin généreux.*

Disons ici un mot des vins dont les Anciens ont été

été si curieux. Les noms des meilleurs vins de l'Italie, après ceux de la Campanie, étaient les vins de Sétines, de Gaurano, de Faustianum, d'Albe, de Serrento, etc. Entre les vins Grecs, ils estimaient sur-tout le vin de Maronnée, de Thase, de Cos, de Chio, de Lesbos, d'Icare, de Smyrne, etc. Ils recherchèrent les vins d'Asie, de la Palestine, et tous ceux que leur éloignement rendait précieux à l'opulence.

Mais leurs vins les plus estimés étaient ceux de la Campanie, aujourd'hui la terre du Labour, province du Royaume de Naples. Voilà pourquoi ils parlent souvent du vin de Falerne et du Massique, qui venaient des vignobles plantés sur des collines autour du Mont-Dragon, au pied duquel passe le Garigliano. Ces vins qui étaient excellens de leur nature, acquéraient encore en vieillissant de la saveur et du parfum.

Voici la manière dont les Romains faisaient leurs vins. Ils mettaient dans une cuve de bois, le moût qui coulait des grappes de raisin, après qu'elles avaient été bien foulées. Dès que ce vin avait fermenté quelque temps dans la cuve, ils en remplissaient des tonneaux, dans lesquels il continuait sa fermentation, pour aider sa dépuration ; ils y jettaient du plâtre, de la craie, de la poussière de marbre, du sel, de la résine, de la lie du nouveau vin, de l'eau salée, de la myrrhe, des herbes aromatiques, etc. Au lieu de mettre leurs tonneaux, comme nous, au

nord, dans des caves, ils mettaient du moins leurs vins spiritueux dans des endroits découverts exposés à la pluie, au soleil et à toutes les injures du temps. Quand leur vin avait resté ainsi dans leurs tonneaux deux ou trois ans, ils le soutiraient dans de grandes jarres de terre vernissées en dedans de poix fondue; on marquait sur le dehors de la cruche, le nom du vignoble et celui du Consulat sous lequel le vin avait été fait : ils avaient deux sortes de vaisseaux pour leurs vins; l'un se nommait amphore, et l'autre cade : l'amphore était de forme quarrée ou cubique, à deux anses, et contenait deux urnes, environ 80 pintes de liqueur; ce vaisseau se terminait en un cou étroit, qu'on bouchait avec de la poix et du plâtre, pour empêcher le vin de s'éventer. On apporta, dit Pétrone, de grosses bouteilles de verre bien bouchées, avec des écriteaux sur les bouchons, qui contenaient ces paroles : *Vin de Falerne, de cent feuilles, sous le Consulat d'Opimius.* Le cade (*Cadus*) avait à-peu-près la figure d'une pomme de pin; c'était une espèce de tonneau qui contenait une moitié plus que l'amphore : on bouchait bien ces deux vaisseaux, et on les mettait dans une chambre du haut de la maison exposée au midi, qu'on appellait le cellier du vin.

Nous venons de voir que Pétrone parle de vins de cent feuilles; mais Pline dit qu'on en buvait presque de deux cens ans, qui, par la vieillesse, avait acquis la consistance du miel. Le luxe et la prodigalité

des Romains, en fait de vin, est inconcevable. Varron rapporte qu'Hortensius, ce célèbre Orateur, rival de Cicéron, laissa plus de dix mille pièces de vin de Chio à son héritier. César en donnait dans ses triomphes et festins publics. C'est cependant là le vin que Virgile appelle le vrai nectar. Mais aussi ce même César, partant pour l'Espagne, après sa Préture, avouait qu'attendu ses prodigalités effroyables en largesses, il aurait besoin de 330 millions pour se trouver encore vis-à-vis de rien, parce qu'il devait cette somme au-delà de son patrimoine. C'est ainsi qu'on achète la liberté des pays corrompus; et ces cupides insensés ne voyent plus qu'ils donnent tout pour rien; puisque le corrupteur une fois despote, reprendra quand il voudra, tous ses infâmes dons.

(3) *Festin.*

Ajoutons aux détails que nous avons donnés sur le luxe des Anciens, un tableau de celui de leurs repas.

Le luxe et la délicatesse de la table ont pris naissance dans l'Asie, chez les Assyriens et les Perses; et la qualité du climat n'a pas peu contribué, sans doute, à rendre ces peuples si voluptueux. Les cuisiniers des Grecs, ce peuple si avide de tous les plaisirs des sens, sont célèbres dans l'histoire de la sensualité. Les Syracusains étaient les plus fins gourmets de la Grèce; leur friandise était passée en proverbe; et pour désigner une bonne table, on disait une

table de Syracusain. Tous les autres Grecs furent amis de la table : j'excepte les Lacédémoniens, peuple austère, à qui Lycurgue avait ordonné de faire paraître tous les mois, les enfans devant les Ephores, pour juger de leur embonpoint. On leur présentait les enfans tout nuds ; et si ces Magistrats les trouvaient trop gras, ils les condamnaient au jeûne et à l'abstinence. La délicatesse et toute espèce de superfluités étaient sévèrement bannies de ces repas de communautés, établis par leur Législateur. Les seuls assaisonnemens qu'ils connussent, étaient l'exercice et l'appétit. Tout le monde sait le mot de ce Lacédémonien qui voulait faire accommoder un poisson qu'il venait d'acheter. Le cabarretier dit qu'il lui fallait du fromage, du vinaigre et de l'huile. « Fort bien, répondit » le Spartiate. Eh ! mon ami, si j'avais eu la sauce, » je n'aurais point acheté le poisson ».

La politesse des Athéniens avait influé dans leurs repas ; ils aimaient tellement la table, que la profession de parasite était excellente chez eux, et par conséquent très-commune : on mangeait beaucoup de poisson à Athènes ; et par une ordonnance de police, sans doute de l'invention d'un gourmand, il était prescrit que le poisson étant arrivé dans le marché, on appellerait sur-le-champ les acheteurs au son d'une cloche, ou par la voix d'un crieur public, afin qu'on eût le poisson tout frais ; et pour obliger les marchands à s'en défaire plus vîte, il leur était défendu de s'asseoir. C'est d'un friand d'Athènes

que nous tenons cet aphorisme des gourmets modernes : *Que la viande la plus délicate est celle qui est le moins viande, et le poisson le plus exquis, celui qui est le moins poisson.*

On vante fort la frugalité des premiers Romains ; on prétend qu'ils furent près de six cens ans sans savoir apprêter le pain, et qu'ils usaient à son défaut de *pulment*, qui est une sorte de gruau. Mais, comme le dit très-énergiquement Juvénal, les délices introduits à Rome par les vaincus, les vengèrent bien de leurs vainqueurs. Les cuisiniers Grecs devinrent fort à la mode ; et rien n'approche de l'idée que les Historiens et les Poètes nous donnent de la folle et infâme somptuosité des repas Romains. On vit le luxe de la table engloutir les plus riches patrimoines, et d'illustres dissipateurs, un Fabius, surnommé le goinfre, un Apicius, un Milon, condamnés à une célébrité éternelle, par les excès et les rafinemens de la bouche. Ce qu'on lit de la magnificence et de la sensualité de Lucullus, est presque incroyable. Il avait auprès de Naples, sur le bord de la mer, une maison délicieuse où l'on trouvait en tout temps, tout ce que l'Europe, l'Asie, l'Afrique, pouvaient fournir de plus rare, soit en viandes, soit en poissons. De vingt traits qui peignent son luxe, je n'en rapporterai qu'un, d'après Plutarque. Pompée étant malade, les médecins lui ordonnèrent de manger une grive. Comme on était alors dans l'été, on lui dit qu'il n'en pouvait trouver

que chez Lucullus, qui en faisait nourrir toute l'année. Pompée ne voulut pas lui en faire demander; et s'adressant à ses médecins: « Eh quoi! » dit-il, si Lucullus n'était pas aussi voluptueux qu'il » est, il faudrait donc que Pompée mourût. »

Mais pour se figurer l'excès où la profusion fut portée à Rome, il ne faut que considérer le grand nombre de loix somptuaires faites en différens temps, pour les réprimer. Les unes taxèrent la dépense de bouche à une certaine somme par jour. Antoine lui-même, le sensuel Antoine en publia une de cette nature, avant le Triumvirat; les autres réglèrent aussi par jour la consommation des alimens; d'autres fixèrent le prix qu'on pourrait mettre aux vivres; prix devenu si excessif, qu'à Rome un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf, et qu'un certain Asinius Celer acheta un barbeau sept mille écus: enfin il y eut des lois qui réglèrent jusqu'au nombre des convives. Mais que peuvent les loix là où il n'y a plus de mœurs? On employa, au défaut des mets interdits, les champignons, les truffles, les aromates, les primeurs les plus recherchées. « Lybiens, disait un gourmand, laissez-là le labour, » ou gardez pour vous votre froment, pourvu que » vous nous envoyiez des champignons. » Voilà la philosophie rurale de plus d'un Citadin moderne; mais une anecdote singulière prouvera bien quelle était l'impudence des gourmands Romains. On venait de publier une de ces loix somptuaires. Un Tribun du

Peuple, homme de bonne chère, entreprit de la faire abroger, ; et montant à la tribune des harangues, il parla ainsi : « On veut vous donner, Peuple Romain, » un frein que vous ne devez pas souffrir ; c'est » vous traiter en esclaves que de vous lier les mains. » Quoi de plus étrange qu'une loi qui veut vous » obliger d'être sobres malgré vous, et qui vous » ordonne la tempérance ? Laissez donc abolir en- » tièrement ce prétendu pouvoir dont vous vous » enorgueillissez, et qui se prescrit de jour en jour. » A quoi vous sert cette liberté dont vous paraissez » si jaloux, s'il n'est pas permis à chacun de se » ruiner comme il l'entend, et de périr à sa fan- » taisie « ? Le Censeur Lucius Flaccus fit chasser du » Sénat cet excellent Patriote. »

J'ai parlé ailleurs des magnifiques viviers des Romains. (Voyez Note 3 de l'Elégie VIe. du Livre IIe.) Leur seul entretien ruinait les familles ; ce qui fit donner le nom d'anthropophages à certains poissons dont le prix était devenu ruineux. On avait trouvé le secret de conserver le poisson sous la neige, et de l'y attendrir ; de plus il y avait des coureurs qu'on en chargeait au sortir de l'eau, et qui l'apportaient toujours courans au lieu marqué. On sait l'estime particulière que les Romains faisaient des huîtres, et la prodigieuse consommation qui s'en faisait dans leurs repas. Je n'étalerai point ici la magnificence des repas des Pontifes ; il serait trop long de raconter les excès de Caprée, les profusions

épouvantables de Néron et de Caligula. Le frère de l'Empereur Othon, lui donna un souper où l'on servit 2000 sortes de poissons, et 7000 espèces d'oiseaux. Othon, pour renchérir sur lui, fit faire un plat d'une grandeur énorme, qu'il appellait le bouclier de Minerve, et qu'il fit remplir de foyes d'esquilles, de cervelles de paons et de faisans, de langues de phénicoptères, et de laites de lamproies. L'Empereur Géta fit un repas qui dura trois jours, pendant lesquels on lui servit par ordre alphabétique un nombre incroyable de mets différens.

Mais la sensualité d'Apicius, qui n'était qu'un simple particulier, est encore plus surprenante. Il faut observer qu'il y eut à Rome trois fameux gourmands de ce nom : le premier vivait quelque temps avant la dictature de Jules César ; le second, qui se nommait M. Gatius, vivait sous Auguste et sous Tibère, et le troisième sous Trajan : le second est le plus célèbre des trois. Sénèque qui l'avait vu, nous apprend qu'il tenait à Rome une espèce d'école de gourmandise et de sensualité. Il y avait des gâteaux qui portaient son nom ; et Pline fait mention de plusieurs ragoûts dont il était l'inventeur : c'était d'après lui qu'Héliogabale mangeait si souvent des langues de paons et de rossignols. Les ragoûts d'Apicius furent long-temps à la mode, et il s'était formé une secte de cuisiniers Appiciens, qui subsistait encore à Rome du temps de Tertullien.

Athénée rapporte un trait curieux de ce fameux gourmand. Il mangeait à Minturne, dans la Campanie, une sorte de sauterelles d'eau, qui surpassaient en grosseur celles d'Alexandrie ; il apprit qu'on en trouvait en Afrique, d'une grandeur extraordinaire ; il s'y transporta sur-le-champ à grands frais : les pêcheurs, avertis de son arrivée, allèrent au devant de lui, et lui apportèrent les plus grosses sauterelles qu'ils eussent pêchées ; mais dès qu'il vit qu'elles n'excédaient point la grosseur des siennes, sans vouloir seulement prendre terre, il donna ordre qu'on le ramenât à Minturne. Ce même Apicius, après avoir dépensé pour sa table deux millions et demi, et se voyant fort endetté, songea à examiner l'état de son bien ; il trouva qu'il ne lui restait plus, ses dettes payées, que deux cens cinquante mille livres, et s'empoisonna, craignant de mourir de faim avec une telle somme. Le troisième Apicius avait un secret infaillible pour conserver les huîtres, et il en envoya à Trajan, dans le pays des Parthes.

Les Romains eurent des goûts bizarres : la chair d'ânon, celle de chien, furent successivement à la mode ; et ils avaient trouvé le secret d'engraisser jusqu'à des escargots. A l'égard des paons, ce fut l'Orateur Hortensius qui s'avisa le premier d'en servir dans un repas qu'il donnait aux Augures qui de tous temps ont été libertins et gourmands : les paons devinrent si fort à la mode, qu'on ne

crut plus pouvoir donner à manger sans en servir. Un certain Encius Aufidius ayant trouvé la manière de les engraisser, gagnait tous les ans à ce trafic environ 7500 l. Un troupeau de paons rapportait à son maître, suivant Varron, près de 3000 l. par an : on les vendait jusqu'à 14 et 15 l., et leurs œufs 28 ou 30 sols.

Quoique le festin de Trimalcion, détaillé dans Pétrone, soit visiblement chargé, on peut y prendre une idée du goût et de la façon de manger des Romains. Le ridicule souper de Nasidiénus, décrit par Horace, est un autre monument de leur cuisine ; mais voici un fragment de Macrobe, qui représente l'ordre de leurs repas. « On servit pour » premier service, des hérissons de mer, des huîtres crues à discrétion, et toutes sortes de coquillages, avec des asperges ; il y avait pour second » service une poularde fine engraissée, encore un » plat d'huîtres et de coquillages, des dattes de plusieurs espèces, encore des poissons à coquilles et » des huîtres d'espèces différentes, des orties de » mer (sorte de poisson), des bec-figues, des rables » de chevreuil et de sanglier, des volailles incrustées » de pâtes, un autre plat de bec-figues et des » pourpres, (poisson à coquilles, fort précieux.) » Le troisième service était composé de menus » droits, d'une hure de sanglier, d'un plat de » poisson, d'un autre plat de menus droits, de » canards, d'oiseaux de rivière, de levreaux et de

» volailles rôties, avec des pains ou gâteaux de la » marche d'Anconne. »

Voilà les soupers qu'ils attendaient sur des lits de roses, et qu'ils mangeaient en réjouissant leurs oreilles par des concerts, leurs yeux par des spectacles, en entretenant par les plus douces fomentations le ressort de leurs corps entiers; et pour que l'organe de l'odorat ne demeurât pas oisif pendant ce temps-là, on embaumait de parfums le lieu même où l'on sacrifiait à la volupté. Ce sont les propres termes de Sénèque qui n'exagère rien ici; car il est très-vrai que depuis les victoires de Manlius dans l'Asie, les Romains eurent pendant leurs repas des concerts, des chanteurs et des musiciens qui jouaient de différentes sortes d'instrumens; qu'ils firent représenter dans la salle du festin, des tragédies, des comédies, des pantomimes; qu'on y vit même des combats de gladiateurs, et jusqu'à des éléphans.

Mais, dit Sénèque, vous dont l'avidité insatiable et dévorante dépeuple à-la-fois la mer et la terre; armée d'hameçons, de filets et de piéges de toute espèce, et ne laisse la paix aux animaux, que quand elle en est dégoûtée; de cette multitude d'alimens que tant de bras sont occupés à vous procurer, combien en entre-t-il dans votre estomac blâsé par la bonne chère? De cette bête féroce, dont la prise a coûté tant de périls, quelle portion en goûte

le maître malade d'indigestion ? De tant de coquillages apportés de si loin, quelle partie descend dans son estomac insatiable ? Malheureux ! vous ne comprenez pas que vous avez plus d'appétit que d'estomac.

(4) *La victime sanglante que déchira la fille de Cadmus.*

Cette victime du courroux de Bacchus, est Penthée, Roi de Thèbes, qui commanda qu'on lui amenât, pieds et mains liés, ce Conquérant des Indes, dont il niait la divinité. Bacchus inspira une telle fureur à la famille de cet impie, que sa mère, à la tête des Bacchantes, le mit en pièces. (Voyez Ovide.)

(5) *Ariadne, tu pleuras ainsi autrefois, lorsque le parjure Thésée t'abandonna seule aux rivages d'une mer inconnue.*

Ariadne, fille de Minos, amoureuse de Thésée qui était venu dans l'île de Crète pour combattre le Minotaure, lui donna un peloton de fil, dont il se servit heureusement pour sortir du labyrinthe après la défaite du Minotaure ; c'est-à-dire, à ce qu'on prétend, qu'Ariadne apprit à son Amant les moyens de vaincre Taurus ; (car le Minotaure, suivant la fable était un monstre moitié homme et moitié taureau) et par le peloton il faut entendre le plan du labyrinthe, qu'Ariadne avait

reçu de l'Architecte même, et dont Thésée se servit pour en sortir. Thésée, en quittant la Crète, amena avec lui la belle Ariadne ; mais il l'abandonna dans l'île de Naxos. Bacchus qui y aborda peu après, consola la Princesse de la perfidie de son Amant, et en l'épousant, lui fit présent d'une couronne d'or, chef-d'œuvre de Vulcain, laquelle fut dans la suite métamorphosée en astre. Plutarque dit qu'Ariadne fut enlevée à Thésée de Naxos, par un Prêtre de Bacchus ; ce qui est plus vraisemblable que l'ingratitude de Thésée.

ÉLÉGIES

DE

TIBULLE.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIES

ÉLÉGIES
DE
TIBULLE.

LIVRE QUATRIÈME.

AVERTISSEMENT SUR CE LIVRE,

Et Note sur ce Messala que TIBULLE *a plusieurs fois célébré dans ses Élégies.*

JE commence ce IVe. et dernier Livre des Élégies de TIBULLE par une omission volontaire. La première des pièces qui le composent est un long panégyrique de Messala, discours assez médiocre et qui ne contient pas moins de deux cens dix vers. Je me suis réservé de donner ici, à

la place de ces froides adulations, une notice historique sur ce Messala dont il a déjà été beaucoup parlé.

M. Valérius Messala Corvinus, d'une ancienne et illustre maison, naquit dans ces tems où la corruption de sa Patrie avait amené son esclavage. Il fut compris dans sa jeunesse, au nombre des proscrits, sous l'infâme Triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide. Messala promettait déjà beaucoup; et nous avons un magnifique éloge de lui, dans une Lettre de Cicéron à Brutus, ce malheureux Défenseur de la Liberté Romaine, déjà si abattue, que la mort du tyran ne put la relever. Messala s'était retiré auprès de lui: « Vous le » connaissez, dit Cicéron, en le lui recom» mandant; ainsi il est inutile que je vous » fasse son portrait; mais il ne m'est pas » possible de passer tout-à-fait sous silence » un mérite si excellent et si rare. Gardez» vous de penser que qui que ce soit » puisse être comparé à Messala, pour la » probité, pour l'uniformité des principes

» et de la conduite, pour l'attachement » profond à la chose publique ; ensorte » que l'éloquence dans laquelle il excelle » merveilleusement, peut à peine trouver » place dans les éloges qui lui sont dûs ; » dans son éloquence même, la sagesse » domine, tant la solidité du jugement » et l'art le mieux entendu le guident » sûrement dans cette étude, et l'ont conduit » au goût le plus épuré. Il a naturellement » l'esprit élevé ; mais il y joint une activité » et une ardeur pour le travail, qui semblent » disputer à son esprit la gloire de ses » succès. »

C'est ce jeune homme de si belle espérance, que les oppresseurs de Rome proscrivirent, sous le faux prétexte qu'il était complice du meurtre de César. Cependant les Triumvirs, pour l'attirer à eux, ou s'éviter le coup-d'œil odieux d'un crime inutile et gratuit, firent publier une proclamation qui portait, que comme les parens de Messala leur avaient certifié qu'il n'était pas même à Rome dans le

temps du meurtre de César, ils le rayaient de la liste des proscrits. Messala dédaigna leur pardon, et resta jusqu'à la fin fidèle à Brutus.

Mais lorsque le parti Républicain fut anéanti avec cet ami de la Vertu, digne d'un meilleur sort, Messala se plia au caprice de la fortune, et malgré l'éloge pompeux de Cicéron, montra qu'il était plus propre à faire un habile courtisan, ou du moins le sujet utile et soumis d'un despote, qu'à jouer le rôle austère d'un Patriote qui ne sait ce que c'est que de composer avec l'oppression et les oppresseurs. Des restes de l'armée vaincue à Philippes, il s'était rassemblé un corps d'environ 14000 hommes qui offrirent le commandement à Messala. Las de lutter contre le sort, effrayé peut-être de celui de Brutus et de Cassius, il engagea ces soldats à se soumettre aux vainqueurs, et se rendit lui-même auprès d'Octave.

Il eut beaucoup de part à la faveur de ce détestable tyran divinisé sous le nom

d'Auguste, par des esclaves et des poètes : monstre lâche, perfide et cruel, ennemi féroce, ingrat ami, et d'autant plus odieux, que ses grands talens, son jugement exquis, son habileté profonde, ne tournèrent qu'au profit de ses crimes et à la ruine de sa Patrie, qu'il asservit sans retour, qu'il livra à Tibère, son fils adoptif, et aux Néron, aux Domitien, aux Caracalla, auxquels il fraya la route du despotisme. Messala servit sous lui, et fut ensuite chargé en chef de réprimer les Salusses, Nation qui occupait le Pays que nous nommons aujourd'hui le Val d'Aoste : exploit que je rapporte ici, d'après l'autorité de Dion et d'Appien ; car TIBULLE n'en parle point dans son panégyrique.

Mais ce fut sur-tout à la bataille d'Actium, à cette bataille qui assura l'empire du Monde à Octave qui se cacha, saisi de terreur, que Messala qui était Consul alors avec lui, à la place d'Antoine, lui rendit d'importans services. Tout le monde sait la réponse fort adroite et qui ne

manque pas de noblesse, qu'il fit au tyran étonné de recevoir de lui de si éclatantes marques d'attachement à Actium, après l'avoir vu son ardent ennemi à Philippes. « N'en soyez pas surpris, répondit » Messalla ; vous m'avez toujours vu » dans le meilleur parti ».

Messala triompha, l'an 725, de Rome, des Gaules. (Voyez l'Élégie VII[e]. du Livre 1[er].) C'est aux environs de l'Adour et des Pyrénées, qu'il soumit quelques Peuples peu façonnés au joug. Au reste, nous n'avons aucun détail sur ces exploits qui peuvent n'avoir pas été fort considérables ; car Auguste accordait aisément l'honneur du triomphe, qui commençait à n'être plus qu'une vaine cérémonie.

Nous voyons, l'an 736 de Rome, Messala Préfet de Rome ; place importante, où il ne s'agissait pas moins que de gouverner Rome pendant l'absence de l'Empereur. Mais il ne garda cet emploi que peu de jours, au rapport de Tacite ; étant, disait-il, incapable de l'exercer. Peut-être qu'il

ne voulut pas tremper dans les manœuvres arbitraires qu'Auguste mit en usage pour policer une Ville immense à laquelle une justice lente et embarrassée de formalités, n'imprimait pas assez de terreur, au gré du tyran.

Messala eut plusieurs autres emplois de confiance ; tel que la surintendance des aqueducs et des fontaines publiques. Mais ce n'est pas sans indignation que l'on voit l'ami de Brutus se charger de déférer, au nom du Sénat, au *destructeur* de la République, le titre de père de la Patrie.

Il lui dit en plein Sénat : « César Auguste, » pour le bonheur et la prospérité de votre » personne et de votre maison, (car ce » vœu comprend celui de la félicité publique » et du bonheur de l'Empire) le Sénat, » d'accord avec le Peuple Romain, vous » salue et proclame père de la Patrie ». Ainsi à une adulation si vile, à un mensonge si odieux, il joignait l'impudence sacrilége d'intervertir la formule des vœux, qui,

dans les créations des Magistrats et toutes les autres circonstances, commençaient par des vœux pour la prospérité de la Nation et de tout l'État; il se contentait de proférer des vœux pour Auguste; et, selon lui, la prospérité de ce parricide proscripteur, qui avait laissé si loin les barbaries et les crimes de Sylla, était celle de l'Empire. Un tel trait ternirait bien des triomphes.

Messala mourut avant Auguste, et perdit totalement la mémoire deux ans avant sa mort. Il paraît qu'on peut louer la douceur de ses mœurs et la variété de ses talens. Mais ce premier mérite qui n'en est guères un que dans les Pays esclaves, est probablement la source de sa pusillanimité. Il fut compté parmi les grands Orateurs de son siècle, qui cependant était celui de Cicéron; mais comme l'ame est le foyer du génie, son style avait plus de grâce que de force, et sa composition plus de méthode que de mouvement.

Messala eut deux fils, tous deux du

nom de Messalinus, Tibulle parle de l'un d'eux, Élégie Ve. du Livre IIe. L'un fut Consul l'an 749 de Rome. Tacite parlè souvent de l'autre, qui ajoutait à son nom celui de Cotta, emprunté de ses ayeux maternels ; et il le peint comme le fils indigne d'un père recommandable, bas adulateur envers les tyrans, leur satellite dévoué, cruel envers les faibles, rampant avec les accrédités, être crapuleux et vil, dont la vie n'offre rien de plus mémorable que l'invention d'un nouveau ragoût dont il enrichit la cuisine Romaine.

ELEGIA SECUNDA.

LAUS SULPITIAE.

SULPITIA est tibi culta tuis, Mars magne, Calendis.
Spectatum è cœlo, si sapis, ipse veni.
Hoc Venus ignoscet. At tu, violente, caveto,
Ne tibi miranti turpiter arma cadant.
Illius ex oculis, cùm vult exurere Divos,
Accendit geminas lampadas acer Amor.
Illam, quidquid agit, quoquo vestigia movit,
Componit furtìm, subsequiturque decor.
Seu solvit crines, fusis decet esse capillis,
Seu comsit, comtis est veneranda comis.

ÉLÉGIE SECONDE.

ÉLOGE DE SULPICIE.

O MARS ! invincible Mars ! Sulpicie s'est parée pour toi au jour de tes Calendes. Ah ! descends du ciel ; viens la voir ; Vénus te le pardonnera ; viens, si tu aimes la beauté.... Mais prends garde, Dieu superbe ! tremble, qu'en la regardant, tes armes ne tombent honteusement de tes mains. L'amour toujours vainqueur, allume dans les yeux de Sulpicie deux flambeaux ardens, lorsqu'il veut enflammer les Dieux. Les Grâces composent à la dérobée tous ses mouvemens (1), et suivent chacun de ses pas. Dénoue-t-elle ses cheveux ?... qu'elle est belle, lorsqu'ils sont épars ! Relève-t-elle

Urit, seu Tyria voluit procedere palla ;
Urit, seu nivea candida veste venit.
Talis in æterno felix Vertumnus Olympo
Mille habet ornatus, mille decenter habet.

Sola puellarum digna est, cui mollia caris
Vellera det fucis bis madefacta Tyros ;
Possideatque, metit quidquid bene olentibus arvis
Cultor odoratæ dives Arabs segetis,
Etquascunque niger rubro de littore conchas
Proximus Eois colligit Indus equis.

Hanc vos, Pierides, festis cantate Calendis,
Et testudinea, Phœbe, superbe lyra.
Hoc solemne sacrum multos celebretur in annos.
Dignior est vestro nulla puella choro.

ses tresses? il faut l'admirer encore. Ainsi elle enivre d'amour, soit qu'elle laisse flotter une robe de pourpre, soit qu'une simple toile voile ses charmes. Tel, dans l'Olympe sacré, l'heureux Vertumne (2) change mille fois sa parure, et semble plus beau chaque fois.

Sulpicie, toi seule entre les Belles, es digne de porter ces magnifiques étoffes que l'on teint et que l'on brode à Tyr. Puissent naître pour toi seule les moissons parfumées de l'Arabie heureuse ! et toutes les perles que le noir Indien pêche aux rives orientales d'Erithrée!

Muses, chantez Sulpicie ! chantez-la dans ces Calendes sacrées. Et toi, divin Phœbus ! prends ta lyre d'ivoire ; célèbre ce jour solemnel que puisse une longue suite d'années ramener encore ! Muses! Phœbus ! il n'est point de Beauté plus digne de vos concerts.

NOTES.

(1) *Les Grâces composent en secret tous ses mouvemens.*

Les Grâces, Divinités de l'Antiquité, sont, dit M. de Voltaire, une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des Poètes qui en furent les Théologiens, tantôt par les usages des Peuples, le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, et à les nommer Aglaé, Thalie, Euphrosine; c'est-à-dire Brillant, Fleur, Gaîté. Elles étaient toujours auprès de Vénus: nul voile ne devait couvrir leurs charmes; elles présidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblême sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansantes et se tenant par la main. On n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs.

« Dois-je vous dire, (c'est Sénèque qui parle.)
» pourquoi les Grâces sont au nombre de trois? pour-
» quoi sont-elles sœurs? pourquoi ont-elles les mains

» entrelacées? pourquoi sont-elles riantes, jeunes, » vierges et vêtues de robes détachées et transparentes? » Les mains entrelacées des trois Déesses, leur groupe » circulaire, leur danse repliée sur elle-même, si- » gnifient que le bienfait a beau passer de main en » main, qu'il revient toujours au bienfaiteur..... » Elles sont représentées riantes, parce que tel est » l'air, et de ceux qui répandent, et de ceux qui » reçoivent les bienfaits. Elles sont jeunes, parce que » le souvenir des bienfaits ne doit jamais vieillir; elles » sont vierges, parce que les bienfaits sont purs, sans » taches, respectables pour tout le monde; et comme » ce ne sont pas des liens qui obligent, les tuniques » des Grâces n'ont pas de ceintures. »

Je remarquerai après l'Editeur de Sénèque, qu'on trouve dans Stobée, un mot de Socrate, qui semble donner une meilleure raison de la virginité attribuée aux Grâces. Ce Philosophe voyant un homme qui prodiguait des présens sans aucun choix : « Malheur » à toi, lui dit-il, qui as changé les Grâces vierges » en de vils prostituées. »

(2) *L'heureux Vertumne change mille fois sa parure.*

VERTUMNE était un Dieu des jardins et des vergers, en honneur chez les Etrusques, d'où son culte passa à Rome. TIBULLE fait ici allusion à ces vers d'Ovide. « Combien de fois, caché sous un habit de » moissonneur, parut-il devant Pomone, chargé de

» gerbes de blé ! Souvent la tête couronnée de » foin, on aurait cru qu'il venait de faucher; ou » l'aiguillon à la main, il ressemblait à un bouvier qui » venait de quitter la charrue. Lorsqu'il portait une » serpe, on l'aurait pris pour un véritable vigneron. » Avec une épée, c'était un soldat ; et la ligne à » la main, un pêcheur. A la faveur de tant de » déguisemens, il se montrait à Pomone, et contem- » plait tous ses charmes. Enfin il résolut de se mé- » tamorphoser en vieille. Aussitôt ses cheveux de- » vinrent blancs, et son visage se couvrit de rides ; » il prit une coëffure qui convenait à cet âge, et » vint, ainsi déguisé, dans le jardin de Pomone. » Il est assez singulier que ce travestissement seul ait pu lui procurer la conquête de cette jeune Nymphe.

On croit que Vertumne, dont le nom signifie *tourner*, *changer*, marquait l'année et les saisons : de là ces différentes toilettes pour plaire à Pomone, c'est-à-dire pour amener les fruits à leur maturité. Vertumne qui avait un temple à Rome, et passait pour un des Dieux tutélaires des marchands, était représenté sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de différentes espèces, et un habit qui ne le couvrait qu'à demi, tenant de la main gauche des fruits, et de la droite une corne d'abondance.

On représentait Pomone assise sur un grand

panier

panier plein de fruits, tenant de la main gauche un groupe de pommes, et de la droite un bouquet de fleurs ; on lui donne un habit qui lui descend jusqu'aux pieds, et qu'elle replie par devant, pour soutenir des branches de pommiers chargés de fruits. Elle eut à Rome un temple et des autels ; son Prêtre portait le nom de *Flamen Pomonal*, et lui offrait des sacrifices pour la conservation et fécondité des vergers.

ELEGIA TERTIA.

Sulpitia ad Cerinthum.

Parce meo juveni, seu quis bona pascua campi,
Seu colis umbrosi devia montis, aper.
Nec tibi sit duros acuisse in pectora dentes.
Incolumem custos hunc mihi servet Amor.

Sed procul abducit venanti Delia curas.
O pereant silvæ, deficiantque canes.
Quis furor est, demens, densos indagine colles
Claudentem, teneras lædere velle manus?
Quidve juvat furtim latebras intrare ferarum,
Candidaque hamatis crura notare rubis?

ÉLÉGIE TROISIÈME.

SULPICIE A CÉRINTHE.

SANGLIER redoutable ! soit que tu ravages nos champs fertiles, soit que tu habites nos montagnes chargées de forêts, épargne mon Amant ; n'aiguise point tes défenses cruelles pour lui livrer un périlleux combat. Amour ! sois son gardien, rends-moi Cérinthe, sans que j'aye à pleurer sur lui.

Mais la passion de la chasse l'entraîne loin de moi, à la suite de Diane. O ! périssent les forêts, les chiens et les armes ! Quelle fureur ! quelle démence, d'aller blesser des mains délicates, pour enceindre de toiles les vallées profondes (1) ! Quel plaisir prend-on à pénétrer dans les sombres retraites des bêtes féroces ? à meurtrir, à déchirer la peau la plus blanche au milieu des rochers et des ronces !

Sed tamen, ut tecum liceat, Cerinthe, vagari,
Ipsa ego per montes retia torta feram;
Ipsa ego velocis quæram vestigia cervæ,
Et demam celeri ferrea vincla cani.
Tunc mihi tunc placeant silvæ, si lux mea, tecum
Arguar ante ipsas concubuisse plagas.
Tunc veniat licet ad casses, illæsus abibit,
Ne Veneris cupidæ gaudia turbet, aper.

Nunc sine me sit nulla Venus; sed lege Dianæ,
Caste puer, casta retia tende manu.
Et quæcunque meo furtim subrepet amori,
Incidat in sævas diripienda feras.

At tu venandi studium concede parenti,
Et celer in nostros ipse recurre sinus.

Mais, Cérinthe, si c'est-là ta passion, qu'il me soit du moins permis de te suivre, d'errer avec toi. Moi aussi, je gravirai les monts chargés de tes filets; je chercherai moi-même les vestiges des cerfs rapides, et je détacherai les chaînes de tes chiens ardens à les poursuivre.... Hé bien! oui; les forêts et la chasse me plairont, ô ma vie! si j'ai passé la nuit dans tes bras, sous un arbre. Alors, qu'il vienne se précipiter dans les toiles, le sanglier farouche, et qu'il s'en retourne sans blessure, de peur de troubler les mystères de la volupté.

Mais aussi qu'il ne puisse être pour Cérinthe aucun plaisir sans moi!..... Les loix de Diane commandent la chasteté... Hé bien! religieux enfant! touche d'une main chaste tes filets; et puisse quiconque te fera démentir ton vœu, et t'arrachera furtivement à mon amour, puisse-t-elle être la proie des bêtes féroces!

O Cérinthe! laisse à tes esclaves le soin de chasser, et vole dans mon sein amoureux.

NOTES.

(1) *Encéindre de toiles les vallées profondes.*

La chasse est un des plus anciens exercices; les fables des Poètes qui nous peignent l'homme en troupeau, avant que de nous le représenter en société, lui mettent les armes à la main, et ne lui supposent d'occupation journalière que la chasse. L'écriture sainte, qui est du moins un très-ancien livre, constate l'antiquité de la chasse. J'ai dit, note 4e. de l'Elégie IVe. du Livre Ier., que Diane était la patronne des chasseurs. On l'invoquait en partant pour la chasse; on lui sacrifiait au retour l'arc, les flèches et le carquois. Apollon partageait avec elle l'encens des chasseurs. On leur attribuait à l'une et à l'autre l'art de dresser les chiens, qu'ils communiquèrent à Chiron, pour honorer sa justice. Chiron eut pour élèves, tant dans cette discipline qu'en d'autres, la plupart des Héros de l'Antiquité.

Les Anciens ont eu la chasse aux quadrupèdes, et la chasse aux oiseaux. Ils ont fait l'une et l'autre avec l'arme, le chien et le faucon. Ils surprenaient les animaux dans des embûches; ils en forçaient à la course; ils en tuaient avec la flèche et le dard; il allaient au fond des forêts, chercher les plus farouches; ils en enfermaient dans des parcs, et ils en poursuivaient dans les campagnes et les plaines. On voit dans les antiques, des Empereurs mêmes, la pique à la main. Il dressaient des chiens avec

soin, et ils en faisaient venir de toutes les contrées, qu'ils appliquaient à différentes chasses, selon leurs différentes aptitudes naturelles. L'ardeur de la proie établit entre le chien, l'homme, le cheval et le vautour, une espèce de société qui a commencé de très-bonne heure, qui n'a jamais cessé, et qui durera toujours.

Les Anciens avaient poussé le luxe et la passion de la chasse jusqu'à en faire dans les cirques et les amphithéâtres ; c'est ce qu'on appellait chasse amphithéâtrale : on lâchait toutes sortes d'animaux sauvages qu'on faisait attaquer par des hommes appellés de cet exercice *bestiaires*. Ces malheureux étaient ou payés pour combattre ainsi, ou condamnés à ce genre de supplice : ceux-ci étaient exposés nuds et sans défense ; il ne leur servait même à rien de vaincre les bêtes, ou de les tuer ; car on en lâchait toujours de nouvelles sur eux. Cicéron parle d'un lion qui en massacra lui seul deux cens. L'autre espèce de bestiaire était souvent composée de jeunes gens qui, pour acquérir de l'adresse dans l'art de l'escrime, combattaient les bêtes, ou quelquefois même entre eux. Auguste excita les Citoyens de la plus haute naissance à ce genre d'exercice. Néron s'y exposa ; et Commode, pour en être sorti vainqueur, se fit donner le nom d'Hercule Romain. On vit jusqu'à des femmes se présenter en public à ces odieux combats.

Quelquefois aussi les bêtes étaient tuées à coups de flèches, par le Peuple même ; amusement qui l'accoutumait au sang, et l'exerçait au carnage.

L'an de Rome 502, on y conduisit 142 éléphans qui avaient été pris en Sicile sur les Lacédémoniens ; ils furent exposés et défaits dans le Cirque. Auguste donna au Peuple dans une seule chasse amphithéâtrale 3500 bêtes ; Scaurus donna une autre fois un cheval marin et cinq crocodiles ; l'Empereur Probus 1000 autruches, 1000 cerfs, 1000 sangliers, 1000 daims, 1000 biches et 1000 béliers sauvages. Pour un autre spectacle, le même Prince avait fait rassembler 100 lions de Lybie, 100 léopards, 100 lions de Syrie, 100 lionnes et 300 ours. Sylla avait donné avant lui 100 lions, Pompée 315, et César 400. Quelle était donc la richesse de ces particuliers ? car c'étaient les Dictateurs, les Consuls, les Questeurs, les Préteurs et les Ediles, qui faisaient la dépense énorme de ces jeux, quand il s'agissait de gagner la faveur du Peuple, pour s'élever à quelque dignité importante.

Au reste, tous ces amusemens étaient bien dignes de leurs autres spectacles journaliers, (les combats de Gladiateurs) sur lesquels toute ame sensible est forcée de gémir. Juste Lipse observe que nulle bataille, nulle défaite ne fit jamais verser autant de sang humain, que les plaisirs de ce Peuple féroce.

Les Gladiateurs, dont le métier était de combattre pour réjouir cette populace sanguinaire, obéissaient à un chef nommé Lanista, qui les avait achetés pour servir à cet abominable usage : c'étaient des esclaves ou des prisonniers de guerre, et quelquefois des enfans que l'on dressait, dès l'âge le plus tendre à cette profession. Les esclaves fugitifs étaient condamnés à être égorgés dans les spectacles ; mais

peu-à-peu les personnes les plus distinguées par leur naissance, ne rougirent pas de servir aux amusemens de leurs barbares Concitoyens ; on vit des Sénateurs descendre dans l'arène. Auguste le défendit par une loi ; mais sous Caligula et sous Néron, cette loi fut supprimée. L'on vit de nouveau des Sénateurs et des Chevaliers Romains combattre comme de vils Gladiateurs ; bien plus il y eut des femmes qui eurent le courage et l'infamie de prendre part à ces combats cruels. Il y avait de ces malheureux qui combattaient dans des voitures, d'autres avec des filets, quelques-uns avec des lacets, plusieurs en troupes ; quelquefois le peuple intercédait pour ceux qui avaient été blessés, lorsqu'il s'y intéressait à cause de leur courage ou de leur adresse ; mais il faisait impitoyablement égorger ceux qui montraient de la faiblesse ou de la timidité. Le signe par lequel le Peuple exprimait qu'il voulait la mort d'un Gladiateur, consistait à renverser le pouce, et on lui criait : « Reçois le fer ». Alors les moins inhumains des spectateurs se retiraient ; mais la multitude jouissait de la vue des victimes immolées à ses plaisirs : elle demandait quelquefois à voir leurs cadavres, dans la crainte qu'ils n'eussent pas été véritablement égorgés; quelques-uns portaient la main dans leurs blessures ; d'autres allaient jusqu'à boire de leur sang, comme un remède dans de certaines maladies. Tels étaient les jeux de ces odieux vainqueurs du Monde. (La partie de cette note relative aux Gladiateurs, est empruntée de la nouvelle traduction de Sénèque.)

ELEGIA QUARTA.

Huc ades, et teneræ morbos expelle puellæ:
Huc ades, intonsa, Phœbe superbe, coma.
Crede mihi, propera; nec te jam, Phœbe, pigebit
Formosæ medicas applicuisse manus.
Effice, ne macies pallentes occupet artus,
Neu notet informis pallida membra color.
Et quodcunque mali est, et quidquid triste timemus,
In pelagus rapidis devehat amnis aquis.

Sancte, veni, tecumque feras quicunque sapores,
Quicunque et cantus corpora fessa levant.

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

PHOEBUS ! viens à mon aide, viens chasser la maladie du sein de la tendre Sulpicie ; accours, ô bienfaisant Phœbus ! étale ta brillante chevelure ; hâte-toi, Dieu secourable ! et crois-moi ; tu ne te repentiras pas d'avoir porté tes mains salutaires sur la Beauté.... Fais que la maigreur ne déforme plus ses membres qui ont déjà perdu leur éclat ; que la triste pâleur n'achève pas de flétrir le coloris de son teint.... Ah ! puissent les flots impétueux entraîner dans l'Océan tous les maux que souffre Sulpicie, et tous ceux que nous redoutons pour elle ! Viens, divin Apollon ! apporte avec toi tous les simples et tous les enchantemens qui peuvent la soulager ; ne réduis pas au désespoir un jeune Amant qui voit

Neu juvenem torque, metuit qui fata puellæ,
Votaque pro domina vix numeranda facit.
Interdùm vovet : interdùm, quod langueat illa,
Dicit in æternos aspera verba Deos.

Pone metum, Cerinthe : Deus non lædit amantes.
Tu modò semper ama : salva puella tibi est.
Nil opus est fletu : lacrymis erit aptius uti,
Si quando fuerit tristior illa tibi.
At nunc tota tua est ; te solum candida secum
Cogitat, et frustrà credula turba sedet.

Phœbe fave : laus magna tibi tribuetur, in uno
Corpore servato, restituisse duos.
Jam celeber, jam lætus eris, cùm debita reddet
Certatim sanctis lotus uterque focis.
Tunc te felicem dicent pia turba Deorum,
Optabunt artes et sibi quisque tuas.

---

la mort prête à frapper son Amante ; et forme pour elle des vœux que tu pourrais à peine compter. Hélas ! tantôt il invoque les Immortels, et tantôt, dans les transports de sa douleur, il leur adresse des reproches téméraires.

Rassure-toi, Cérinthe ; Apollon ne refuse pas les Amans ; aime toujours, aime bien, et ta Maîtresse t'est rendue. Ne pleure plus, Cérinthe ! Ah ! garde tes larmes pour le jour funeste où ta Maîtresse pourrait être infidèle : mais maintenant elle est toute à toi ; la belle Sulpicie ne pense qu'à Cérinthe ; et c'est envain qu'une foule d'adorateurs crédules l'environne.

O Phœbus ! favorise-nous. Que de gloire pour toi de sauver deux mortels, en guérissant un seul ! Tu seras content, tu seras glorieux, lorsque nous irons à l'envi, porter sur tes autels nos religieuses offrandes ; tous les Dieux vanteront ton bonheur, ta puissance et tes talens qu'ils désireraient posséder.

ELEGIA QUINTA.

SULPITIA AD CERINTHUM.

QUI mihi te, Cerinthe, dies dedit, hic mihi sanctus,
Atque inter festos semper habendus erit.
Te nascente novum Parcæ cecinere puellis
Servitium, et dederunt regna superba tibi.
Uror ego ante alias: juvat hoc, Cerinthe, quod uror,
Si tibi de nobis mutuus ignis adest.
Mutuus adsit amor. Per te dulcissima furta,
Perque tuos oculos, per Geniumque rogo.

ELÉGIE CINQUIÈME.

SULPICIE A CÉRINTHE.

OUI, Cérinthe ! il est sacré pour moi le jour qui me donna à mon Amant ; je le compterai à jamais au nombre des jours de fêtes. Le jour de ta naissance, les Parques prédirent aux femmes que tu les rangerais toutes sous tes loix. Les Parques t'ont donné l'empire et la victoire sur toutes les Belles ; mais je brûle avant elles et plus qu'elles. O Cérinthe ! cette flamme ardente m'est douce, si tu brûles de même pour moi. Que notre amour soit mutuel ; ah ! je t'en conjure par tes délicieux larcins, par tes beaux yeux, par le génie qui te prodigua le don de plaire.

Magne Geni, cape thura libens, votisque faveto;
Si modò, cùm de me cogitat, ille calet.
Quod si fortè alios jam nunc suspirat amores,
Tunc, precor, infidos, sancte, relinque focos.

Nec tu sis injusta, Venus. Vel serviat æquè
Vinctus uterque tibi, vel mea vincla leva:
Sed potius valida teneamur uterque catena;
Nulla queat posthac nos soluisse dies.
Optat idem juvenis, quod nos; sed tectiùs optat,
Nam pudet hæc illum dicere verba palàm.
At tu natalis, quoniam Deus omnia sentis,
Annue. Quid refert, clàmne, palàmne roget?

Puissant

Puissant génie ! reçois volontiers l'encens de Cérinthe ; exauce tous ses vœux, aussi long-temps qu'il sentira les feux de l'amour, en pensant à moi; .... mais s'il soupirait jamais pour une autre, ah ! je t'en conjure, divin génie ! quitte aussitôt ces foyers infidèlles !

Et toi, Vénus ! ne sois point injuste ; brise mes liens, ou fais que nous les portions tous deux. Mais plutôt, redouble et resserre cette chaîne charmante ; qu'aucun jour de notre vie ne la voie rompre ! Il t'adresse les mêmes vœux, mon tendre Amant ; mais c'est en secret qu'il les profère ; car il aurait honte de prononcer tout haut des prières si passionnées. Mais toi, génie de Cérinthe ! qui présides au jour de sa naissance, toi qui entends et vois tout, accorde-moi ma demande ; et que m'importe alors que mon amour soit secret ou connu ?

ELEGIA SEXTA.

SULPITIA AD JUNONEM.

NATALIS Juno, sanctos cape thuris honores,
Quos tibi dat tenera docta puella manu.
Tota tibi est hodie; tibi se lætissima comsit;
Staret ut ante tuos conspicienda focos.
Illa quidem ornandi causas tibi, Diva, relegat:
Est tamen, occultè cui placuisse velit.

At tu, sancta, fave, ne nox divellat amantes:
Sed juveni, quæso, mutua vincla para.
Sic bene compones. Ulli non ille puellæ



At tu, Sancta fave, ne nox divellat amantes:
Sed juveni, Quæso, mutua vincla para..

ÉLÉGIE SIXIÈME.

SULPICIE A JUNON.

JUNON ! Déesse de la naissance ! reçois l'encens qu'une tendre Amante, initiée à tes mystères, te prodigue : aujourd'hui elle est toute à toi ; aujourd'hui, remplie d'allégresse, elle s'est parée pour toi, pour se montrer aux pieds de tes autels.... Ah ! Déesse ! je te nomme comme l'unique objet de ma parure.... Mais pardonne.... il est une autre encore à qui je veux plaire.

Reine des Immortelles ! protége-nous ; que rien ne puisse séparer deux Amans ; qu'aucune nuit ne soit perdue pour l'amour ; mais, je t'en conjure, que Cérinthe porte la même chaîne que Sulpicie ! resserre tellement nos nœuds,

Servire, aut cuiquam dignior illa viro.
Nec possit cupidos vigilax deprendere custos,
Fallendique vias mille ministret Amor.
Annue, purpureaque veni pellucida palla.
Ter tibi fit libo, ter Dea casta, mero.

Præcipit et gnatæ mater studiosa, quod optet:
Illa aliud tacita clàm sibi mente rogat.
Uritur; ut celeres urunt altaria flammæ;
Nec, liceat quamvis, sana fuisse velit.
Sit juveni, gratis veniet cùm proximus annus,
Hic idem votis jam vetus adsit amor.

---

que mon Amant ne puisse jamais servir une autre maîtresse, et que je ne trouve jamais aucun homme plus digne de moi : que l'amour soit lui-même mon gardien fidèle ; qu'il découvre tous ses rivaux et m'enseigne mille moyens de les tromper ; Exaucemoi, chaste Déesse; descends , ornée de ta céleste parure, de ta robe éblouissante, et que trois libations pures arrosent tes autels.

La mère attentive ordonne à sa fille de lui avouer tous ses désirs, et la fille timide forme dans son cœur des désirs qu'elle n'avouera pas. Elle brûle comme les flammes sacrées, sur l'autel; elle brûle, et voudrait passer pour insensible, bien qu'il lui soit permis d'aimer. Puissé-je de même, chaque année nouvelle, être plus agréable à Cérinthe ! Puissent nos plus anciennes amours nous inspirer encore les mêmes vœux !

ELEGIA SEPTIMA.

TANDEM venit Amor, qualem texisse, pudori,
Quam nudasse alicui, sit mihi fama minor.
Exorata meis illum Cytherea Camœnis
Attulit in nostrum deposuitque sinum.
Exsolvit promissa Venus. Mea gaudia narret,
Dicetur si quis non habuisse suam.
Non ego signatis quidquam mandare tabellis,
Ne legat id nemo, quam meus ante, velim.
Sed peccasse juvat: vultus componere famæ
Tædet. Cùm digno digna fuisse ferat.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

IL est arrivé enfin cet amour que la pudeur et un préjugé cruel m'ont ordonné long-temps de cacher ! Cythérée elle-même, touchée par mes prières, est venue le déposer et l'a laissé dans mon sein : Vénus a tenu ses promesses.... Qu'il révèle mes plaisirs, celui qui n'en a jamais goûté.... Mais, je ne confierai rien à mes tablettes ; car je ne voudrais pas qu'un autre eût avant mon Amant, l'aveu de mes transports.... Hélas ! je m'en applaudis ; et cette fausse gloire qui m'oblige à feindre, me tourmente.... Ah ! pourquoi feindre, quand on n'a cédé qu'à un Amant digne de soi ?

ELEGIA OCTAVA.

INVISUS natalis adest, qui rure molesto,
Et sine Cerintho tristis agendus erit.
Dulcius urbe quid est? an villa sit apta puellæ,
Atque Aretino frigidus annus agro?
Jam nimium, Messala, mei studiose quiescas,
Non tempestivæ sepè propinque viæ.
Hic animum, sensusque meos abducta relinquo,
Arbitrio quamvis non sinis esse meo.

ÉLÉGIE HUITIÈME.

Qu'il vient mal à propos le jour de ta naissance, ô Messala ! s'il faut le passer tristement à la campagne, et loin de Cérinthe ! Eh ! qu'y a-t-il de plus doux que le séjour de la ville ! Est-ce dans les campagnes agrestes ? est-ce au séjour toujours froid de l'Erète (1), que les Belles doivent passer leur vie ! Toi, Messala, toi qui braves l'intempérie des saisons, mais qui songes si soigneusement à mes plaisirs ; repose-toi, diffère un seul jour. Hélas ! en vain tu forceras ma volonté ; je laisse mon ame et mes sens dans cette ville dont tu m'arraches.

(1) Lieu voisin de Trebulle, Ville d'Italie, dans la Sabine.

N. B. J'ai omis la pièce numérotée IX, qui n'est qu'un billet de quatre vers très-froids, sur le même sujet.

ELEGIA DECIMA.

SULPITIA AD CERINTHUM.

GRATUM est, securus multum quod jam tibi de me
  Promittis, subitò ne malè inepta cadam.
Si tibi cura toga est potior, pressumque quasillo
  Scortum, quam Servi filia Sulpitia.
Solliciti sunt pro nobis, quibus illa dolori est,
  Nec cedam ignoto, maxima cura, toro.

ÉLÉGIE DIXIÈME.

SULPICIE A CÉRINTHE.

IL m'est doux de savoir que mon Amant est sûr de moi ; qu'il ne peut me soupçonner de la moindre faute contre l'amour. Méfiez-vous d'une femme du Peuple, mais non d'une maîtresse telle que Sulpicie; soupçonnez une courtisanne, et non la fille de Servius. . . . . Cérinthe ! laisse la jalousie aux Amans maltraités; mais ta Sulpicie. . . . ah ! c'est pour elle qu'elle t'est fidèle.

ELEGIA UNDECIMA.

SULPITIA AD CERINTHUM.

ESTNE tibi, Cerinthe, tuæ pia cura puellæ,
Qui mea nunc vexat corpora fessa calor?
Ah ego non aliter tristes evincere morbos
Optarim, quam te si quoque velle putem.
Nam mihi quid prosit morbos evincere? ubi tu
Nostra potes lento pectore ferre mala?

ÉLÉGIE ONZIÈME.

SULPICIE AU MÊME.

O CÉRINTHE ! Cérinthe que j'adore ! est-il bien vrai que ce même feu qui tourmente mes sens et me consume de désirs; est-il bien vrai qu'il t'embrâse ?... Ah ! je ne veux pas d'autre soulagement à cette flamme dévorante, que de te voir la désirer, la partager. Eh ! pourquoi guérir de ce mal, si tu le portes dans ton sein amoureux ?

ELEGIA DUODECIMA.

SULPITIA AD EUNDEM.

NE tibi sim, mea lux, æquè jam fervida cura,
Ac videor paucos ante fuisse dies;
Si quidquam tota commisi stulta juventa,
Cujus me fatear pœnituisse magis,
Hesterna quam te solum quod nocte reliqui,
Ardorem cupiens dissimulare meum.

ÉLÉGIE DOUZIÈME.

SULPICIE AU MÊME.

O LUMIÈRE de mes jours ! pardonne, ah ! pardonne le chagrin cuisant que je t'ai donné ! Si dans ma folle jeunesse je regrette quelque faute ; s'il en est une dont j'avoue m'être repentie amèrement, c'est de t'avoir laissé seul la nuit dernière. Hélas ! je ne voulais que te déguiser mes désirs.

ELEGIA DECIMA TERTIA.

RUMOR ait crebrò nostram peccare puellam.
Nunc ego me surdis auribus esse velim.
Crimina non hæc sunt nostro sine jacta dolore.
Quid miserum torques ? rumor acerbe, tace.

ÉLÉGIE

ÉLÉGIE TREIZIÈME.

UN bruit trop répandu m'apprend l'infidélité, de ma Maîtresse. Ah ! que n'ai-je perdu l'usage de mes oreilles en cet instant ! Ce n'est pas sans une cruelle douleur que je l'ai appris cette perfidie criminelle... Eh ! pourquoi te tourmenter, malheureux! avant le temps ?... Nouvelle funeste ! fuis loin de moi.

ELEGIA QUATUORDECIMA.

TIBULLUS AD AMICAM.

NULLA tuum nobis subducet femina lectum;
Hoc primùm juncta est fœdere nostra Venus.
Tu mihi sola places; nec jam, te præter, in urbe
Formosa est oculis ulla puella meis.
Atque utinam possis uni mihi bella videri!
Displiceas aliis; sic ego tutus ero.
Nil opus invidia est. Procul absit gloria vulgi.
Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.
Sic ego secretis possim bene vivere silvis,
Qua nulla humano sit via trita pede.
Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atra

ÉLÉGIE QUATORZIÈME.

TIBULLE A SON AMIE.

JAMAIS aucune autre femme ne sera reçue dans mes bras : ta jouissance est le lien indissoluble de nos amours et de nos sermens : toi seule me plais ; toi seule, entre toutes les femmes de Rome, me parais belle. Ah ! puisses-tu de même ne sembler belle qu'à moi ! Déplais à tous les autres ; alors je serai tranquille. Je ne veux point exciter l'envie ; loin de moi ce désir insensé ! cette gloire vulgaire ! Celui qui est sage jouit au sein du mystère. Puissé-je vivre avec toi, au fond des forêts les plus reculées, où jamais on n'apperçut un vestige de l'homme. Tu serais le repos de mon ame inquiète, ma lumière au milieu des ténèbres, et l'Univers pour

Lumen, et in solis tu mihi turba locis.
Nunc licet è cœlo mittatur amica TIBULLO:
Mittetur frustra, deficietque Venus.
Hæc tibi sancta tuæ Junonis numina juro,
Quæ sola ante alios est mihi magna Deos.
Quid facio, demens? heu, heu! mea pignora cedo.
Juravi stultè; proderit iste timor.
Nunc tu fortis eris, nunc tu me audacius ures:
Hoc peperit misero garrula lingua malum.
Jam faciam quodcumque voles: tuus usque manebo,
Nec fugiam notæ servitium dominæ.
Sed Veneris sanctæ considam vinctus ad aras.
Hæc notat injustos, supplicibusque favet.



Cui nemesis, quid ait, tibi sunt mea damna dolori ? me tenuit moriens deficiente manu.

Elégie d'Ovide.

moi dans ma solitude.... Alors, dût le ciel envoyer à TIBULLE une autre amie, il l'enverrait en vain ; Vénus elle-même y serait trompée.... Oui, je te jure par la divinité redoutable de cette Junon que tu révères, et qu'ainsi je regarde comme la première des Immortelles.... Que fais-je? insensé! Hélas! hélas! je laisse reprendre mes gages. J'ai juré follement; à présent tu seras rigoureuse et cruelle ; tu me tourmenteras sans crainte et sans relâche. Voilà, voilà les maux que cause ma langue indiscrète ; maintenant il ne faudra plus que t'obéir.... Ah ! oui, je serai toujours à toi ; je reconnaîtrai toujours mon esclavage et ton empire ; mais, chargé de mes chaînes, j'embrasserai les autels de la divine Cypris ; elle compte les torts des fières Beautés, et protége les cœurs soumis.

P. OVID. NASONIS,

DE MORTE

TIBULLI.

MEMNONA si mater, mater ploravit Achillem,
Et tangunt magnas tristia fata Deas,
Flebilis indignos Elegeia solve capillos,
Ah nimis ex vero nunc tibi nomen erit.
Ille tui vates operis, tua fama Tibullus
Ardet in exstructo corpus inane rogo.
Ecce puer Veneris fert eversamque pharetram,
Et fractos arcus, et sine luce facem.
Adspice, demissis ut eat miserabilis alis,
Pectoraque infesta tundat aperta manu.

ÉLÉGIE

D'OVIDE,

SUR LA MORT DE TIBULLE.

Si les cendres d'Achille et de Memnon furent arrosées des larmes de leurs mères; si les premières Divinités de l'Olympe ne sont point insensibles aux cruelles destinées des hommes, ô plaintive Elégie! laisse tes cheveux flotter en désordre, au gré de ta vive douleur. Hélas ! c'est aujourd'hui que tu vas mériter le triste ~~nom~~ surnom que tu portes. La gloire de tes chants, l'organe de tes soupirs, Tibulle n'est plus qu'un corps inanimé, que dévorent les flammes du bûcher funèbre : l'amour vient d'éteindre son flambleau ; son carquois est renversé ; son arc et ses flèches sont brisés : vois comme il traîne à peine ses languissantes aîles ; vois comme d'une main trop cruelle il frappe sa poitrine ;

Excipiunt lacrymas sparsi per colla capilli,
Oraque singultu concutiente sonant.

Fratris in Æneæ sic illum funere dicunt
Egressum tectis, pulcher Iule, tuis.
Nec minus est confusa Venus moriente Tibullo,
Quàm juveni rupit cùm ferus inguen aper.

At sacri vates, et Divûm cura vocamur:
Sunt etiam, qui nos numen habere putent.
Scilicet omne sacrum mors importuna profanat,
Omnibus obscuras injicit illa manus.

Quid pater Ismario, quid mater profuit Orpheo?
Carmine quid victas obstupuisse feras?

ses cheveux épars sur un cou d'albâtre, sont inondés de ses larmes, et ses sanglots redoublés ne cessent de retentir dans sa bouche plaintive.

O aimable Jule ! c'est ainsi que parut l'Amour, lorsque, abandonnant ton palais, il vint accompagner les funérailles de son frère Enée... Oui, les douleurs de Cyhérée, à la mort de Tibulle, ont égalé le désespoir que ressentit cette Déesse, lorsque le bel Adonis termina sa vie sous la dent cruelle d'un sanglier féroce.

Et l'on donne aux Poètes le titre de *sacrés*, *de favoris des dieux* ; et l'on croit même qu'une Divinité nous inspire. Ah ! il n'est rien de sacré que l'impitoyable mort ne prophane ; tout ce qui respire est la proie inévitable de ses fatales mains.

Que servit, dites-nous, au Chantre célèbre du mont Ismare, à ce divin Orphée, d'avoir reçu le jour de Calliope et d'Apollon ? Que lui servit-il d'avoir enchaîné la furie des tigres, par la douce mélodie de ses accords ! Le même Dieu ne donna-t-il

Et Linon in silvis idem pater edidit altis,
 Dicitur invicta concinuisse lyra.
Adspice Mæoniden, à quo, ceu fonte perenni,
 Vatum Pieriis ora rigantur aquis.
Hunc quoque summa dies nigro summersit Averno.
 Effugiunt avidos carmina sola rogos.
Durat opus vatum Troiani fama laboris,
 Tardaque nocturno tela retexta dolo.

Sic Nemesis longum, sic Delia nomen habebit
 Altera cura recens, altera primus amor.
Quid nos sacra juvant, quid nunc Ægyptia prosunt
 Sistra, quid in vacuo secubuisse toro?
Cùm rapiant malè fata bonos, ignoscite fasso,
 Sollicitor nullos esse putare Deos.

Vive pius: moriere pius. Cole sacra: colentem

pas aussi naissance à ce Linus, dont la lyre inimitable charmait les forêts qui l'avaient vu naître. Voyez Homère, cette source intarissable, où les Poètes puiseront à jamais les eaux d'Hipocrêne ; la mort ne l'a-t-elle pas aussi précipité dans les obscures abymes de l'Averne ? Ses vers immortels ont seuls échappé à l'avidité des flammes, et ses vers éterniseront, et les malheurs des Troyens, et le tissu célèbre que Pénélope sut rendre interminable.

Ainsi la muse de Tibulle immortalisera le nom de Délie, qui excita ses premiers feux, et celui de Némésis, qui fut ensuite l'objet de son amour. Mais, hélas! que nous servent maintenant leurs sacrifices, leurs sistres mystérieux, et tant de nuits chastes et solitaires ? O ciel! pardonne-moi cet aveu : mais quand je vois la faux du trépas moissonner jusqu'à la vertu, je suis tenté de ne plus croire aux Dieux.

Soyez pieux ; tout pieux que vous êtes, vous mourrez. Offrez des sacrifices,

Mors tamen à sacris in sua busta trahet.

Carminibus confide bonis: jacet ecce Tibullus
Vix manet è toto, parva quod urna capit.
Tene sacer vates flammæ rapuere rogales?
Pectoribus pasci nec timuere tuis?
Aurea sanctorum potuissent templa Deorum
Urere, quæ tantum sustinuere nefas.

Avertit vultus, Erycis quæ possidet arces.
Sunt quoque qui lacrymas continuisse negant.

Sed tamen hoc melius, quàm si Phæacia tellus
Ignotum vili supposuisset humo.
Hîc certè manibus fugientes pressit ocellos
Mater, et in cineres ultima dona tulit.
Hîc soror in partem misera cum matre doloris

pendant le sacrifice même ; du pied des autels, la mort vous précipite dans la nuit du tombeau.

Que servent les chefs-d'œuvre du génie ? Tibulle n'est plus, et de tout ce que fut Tibulle, un peu de cendre, hélas ! est tout ce qui nous reste. O Poète divin ! ces flammes avides ont donc pu te consumer ? elles n'ont pas craint de dévorer ce tendre cœur.... Après ce sacrilége elles pouvaient incendier les temples magnifiques de nos Dieux.

Aussi la Déesse qui règne sur le mont Erix, Vénus détourna ses regards de ce triste spectacle ; on assure même qu'elle n'a pu s'empêcher de verser des larmes.

Cependant il eût été plus cruel encore de te voir reposer dans un vil tombeau, sur les rives inconnues, que le Phéacien habite. A Rome du moins, tes yeux mourans ont pu se fermer sous la main d'une mère chérie ; tes cendres ont pu y recevoir ses derniers hommages ; à Rome du moins, une sœur éplorée, les cheveux

Venit, inornatas dilaniata comas.
Cùmque tuis sua junxerunt Nemesisque, priorque
Oscula, nec solos destituere rogos.
Delia discedens, feliciùs, inquit, amata
Sum tibi : vixisti, dum tuus ignis eram.
Cui Nemesis, quid ait, tibi sunt mea damna dolori ?
Me tenuit moriens deficiente manu.

Si tamen è nobis aliquid, nisi nomen et umbra
Restat : in Elysia valle Tibullus erit.
Obvius huic venies hedera juvenilia cinctus
Tempora cum Calvo docte Catulle tuo.
Tu quoque, si falsum est temerati crimen amici,
Sanguinis, atque animæ prodige Galle tuæ.



Jam faciam quodcunque voles: tuus usque manebo nec fugiam notœ servitium dominœ.

Elégie 14 Liv. 4.

en désordre, a pu joindre sa douleur à celle de ta malheureuse mère. Délie et Némésis ont pu mêler leurs baisers aux baisers reçus de ta bouche mourante ; ces tendres Amantes ont pu jusqu'au dernier moment, accompagner le convoi funèbre; et dans son dernier adieu, Délie s'est écriée: Tu m'aimas sous des auspices plus heureux, cher Tibulle ; et tant que tu as vécu je fus aimée. Ah ! lui répond Némésis, que t'importe la perte que je fais? A sa dernière heure, c'est moi qu'il pressait encore de sa main défaillante.

S'il est vrai que chez les morts, au lieu d'un vain nom, d'une ombre vaine, il reste quelque chose de l'homme, Tibulle habitera les vallons paisibles de l'Élysée ; et toi, docte Catulle, tu viendras, le front paré d'une couronne de lierre, suivi de ton ami Calvus, recevoir ce Poète aimable ; et vous aussi, Gallus, vous embrasserez Tibulle ; car le crime d'une infâme trahison n'a point terni l'éclat d'une vie dont vous fûtes, hélas! trop prodigue; réuni à ces

His comes umbra tua est, si qua est modò corporis umbra
Auxisti numeros culte Tibulle pios.

Ossa quieta precor tuta requiescere in urna,
Et sit humus cineri non onerosa tuo.

---

mânes

mânes illustres, si toutefois il existe des mânes, charmant Tibulle, vous augmenterez le nombre des ombres fortunées.

Puissent maintenant les Dieux couvrir tes cendres d'une terre légère ! puissent-elles reposer en paix, au sein d'une urne tranquille !

BAISERS

DE

JEAN SECOND.

V. 2

EPIGRAPHIO.

Quello è morto bacio, a cui
La baciata beltà bacio non rende,
Mai colpi di due labbra innamorate;
Quando a ferir si và bocca con bocca,
E che in un punto scocca
Amor con soavissima vendetta
L' una e l' altra saetta,
Son veri baci, ove con giuste voglie
Tanto si dona altrui, quantò si toglie.
Baci pur bocca curiosa e scaltra
O seno, o fronte, ò mano; unque non fia;
Che parte alcuna in bella donna baci,
Che, baciatrice sia
Se non la bocca: ove l'un' alma, e l' altra

ÉPIGRAPHE.

C'EST une bien douce chose qu'un baiser pris sur des joues aussi délicates et aussi vermeilles que la rose ! Mais vous, avantureux Amans, qui savez ce que c'est que l'amour, vous direz qu'un baiser donné à la beauté qui ne le rend pas, est un baiser sans vie ; mais le choc de deux lèvres amoureuses, quand elles se pressent et s'unissent, et que l'amour, pour cueillir une délicieuse vengeance, darde deux flèches enflammées qui s'enlacent ; . . . . . ah ! ce sont-là de vrais baisers, où la même ardeur rend ce qu'elle reçoit. Que je baise la gorge, ou le front, ou la main, ils ne me le rendent pas. De toutes les beautés de la plus belle des femmes, rien ne baise que la bouche. Alors les ames s'enlacent l'une

Corré, e si bacia anch'ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel tesoro
De' bacianti rubini:
Sicchè parlan trà loro
Quegli animati, e spiritosi baci,
Gran cose in picciol suono,
E segreti dolcissimi, che sono
A lor solo palesi, altrui celati;
Tal Gioja amando prova, anzi tal vita
Alma con alma unita;
E son come d'amor baci baciati
Gl' incontri di duo cori amanti amati.

PAST. FID. *Act.* 2. *Chor.*

avec l'autre ; alors elles se répondent, elles se baisent, elles déposent leurs ardentes flammes, ce trésor de la vie, sur des lèvres de rubis ; elles parlent un langage bien éloquent, quoiqu'avec un bien petit murmure ; elles se confient leurs plus doux secrets inintelligibles à tous autres, et qu'elles seules comprennent : unies l'une à l'autre, dans ces baisers voluptueux et brûlans, elles ont même vie, même désir, même amour, même plaisir.

PAST. FID. *Act.* 2. *Chœur.*

JOANNIS SECUNDI
HAGIENSIS
BASIA.

BASIUM I.

Veneris Seges, seu Rosæ.

Cum Venus Ascanium super alta Cythera tulisset,
Sopitum teneris imposuit violis:
Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
Et totum liquido sparsit odore locum.
Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,
Natus et irrepsit ima per ossa calor.
O, quoties voluit circumdare colla nepotis!
O, quoties dixit, talis Adonis erat!



O, quoties voluit circumdare colla nepotis!
o, quoties dixit, talis adonis erat!

BAISERS
DE
JEAN SECOND.

BAISER Ier.

La moisson de Vénus, ou les Roses.

VÉNUS venait de transporter à Cythère Ascagne endormi : elle le place sur un lit de tendres violettes ; elle fait éclore près de lui mille et mille roses blanches, et remplit tous les bosquets de parfums délicieux. Alors la Déesse se rappelle Adonis et ses anciennes amours : ce souvenir porte dans ses veines une ardeur qui lui est inconnue. . . O combien de fois elle voulut presser Ascagne dans ses bras!... combien de fois elle dit : Tel était Adonis! . . . . .

Sed placidam pueri metuens turbare quietem,
Fixit vincinis basia mille rosis.
Ecce calent illæ, cupidæque per ora Diones
Aura, susurranti flamine, lenta subit.
Quotque rosas tetigit, tot basia nata repentè
Gaudia reddebant multiplicata Deæ.
At Cytherea, natans niveis per nubila cycnis,
Ingentes terræ cœpit obire globum:
Triptolemique modo, fœcundis oscula glebis
Sparsit, et ignotos ter dedit ore sonos.
Inde seges felix nata est mortalibus ægris:
Inde medela meis unica nata malis.

Salvete æternùm miseræ moderamina flammæ,
Humida de gelidis basia nata rosis.

Mais Vénus craint de troubler le sommeil paisible de ce jeune enfant; elle se contente de donner mille baisers aux roses qui l'entourent..... Heureuses fleurs ! aussitôt elles sont embrasées, et les zéphirs caressent avec un doux murmure les lèvres de la voluptueuse Dionée : autant elle touche de roses, autant elle fait naître de baisers qui doublent son ardeur et ses plaisirs..... Soudain, Cypris fend les airs, traînée par des cignes éclatans de blancheur, et fait le tour du monde : comme un autre Triptolème, la Déesse prépare de nouvelles moissons ; elle sème des baisers sans nombre, et trois fois, fait entendre des sons jusqu'alors inconnus.... Une heureuse récolte s'élève sur la terre fécondée : soulagement précieux aux mortels blessés par l'amour, unique et délicieuse consolation de mes maux !...

Je vous salue, baisers voluptueux, nés des roses que caressa Cythère. Je vous salue, tendres baisers qui adoucirent les peines d'un amour éternellement malheureux....

En ego sum, vestri quo vate canentur honores,
Nota Medusæi dum juga montis erunt.
Et memor Æneadum, stirpisque disertus amatæ,
Mollia Romulidûm verba loquetur amor.

Me voici prêt à vous chanter : je consacrerai mes vers à votre gloire, aussi long-tems que la double Coline sera connue, aussi long-tems que l'éloquent amour, protecteur d'Enée et de sa race chérie, parlera la langue harmonieuse des Romains.

BASIUM II.

Umbræ, seu Elysii.

VICINA quantum vitis lascivit in ulmo,
Et tortiles par ilicem
Brachia proceram stringunt immensa corymbi:
Tantum, Neæra, si queas
In mea nexilibus proserpere colla lacertis;
Tali, Neæra, si queam
Candida perpetuùm nexu tua colla ligare,
Jungens perenne basium.
Tunc me nec Cereris, nec amici cura Lyœi,
Soporis aut amabilis,
Vita, tuo de purpureo divelleret ore.

BAISER II.

Les Ombres, ou l'Élysée.

COMME la vigne unit amoureusement ses branches à l'ormeau voisin; comme le lierre embrasse de ses rameaux serpentans ce chêne majestueux : de même, ô ma Sophie * ! enlace autour de mon cou tes bras si beaux et si flexibles. Pour moi je t'envelopperais, s'il était possible, d'une chaîne éternelle, en te donnant un baiser qui ne finirait jamais. Alors j'oublierais, et les bienfaits de Cérès, et les dons de l'aimable Bacchus, et les faveurs de Morphée... Rien ne pourrait me détacher de ta bouche vermeille. Mais la mort

* La Maîtresse de Jean second se nommait Nééra ; mais je ne puis adresser qu'à Sophie de si douces invitations.

Sed mutuis in osculis
Defunctos ratis una duos portaret amantes
Ad pallidam ditis domum.
Mox per odoratos campos, et perpetuum ver,
Produceremur in loca,
Semper ubi, antiquis in amoribus, heroinæ
Heroas inter nobiles
Aut ducunt Choreas, alternave carmina lætæ
In valle cantant myrteâ;
Quà violisque, rosisque, et flavicomis narcissis,
Umbraculis trementibus,
Illudit lauri nemus, et crepitante susurro
Tepidi suavè sibilant
Æternùm zephiri : nec vomere saucia tellus
Fœcunda solvit ubera.
Turba beatorum nobis assurgeret omnis;
Inque herbidis sedilibus
Inter Mœonidas primâ nos sede locarent
Nec ulla amatricum Jovis
Prærepto cedens indignaretur honore;
Nec nata, Tyndaris Jove.

---

nous

nous atteindrait au milieu de ces baisers mutuels ; une seule barque porterait deux Amans, au pâle séjour des ombres. Nous serions conduits à travers des campagnes odorantes, qui jouissent d'un éternel printems, dans ces lieux où les héros trouvent avec leurs Maîtresses, les délices de leurs anciennes amours. Tantôt ces couples fortunés se réunissent et forment des danses ; tantôt ils chantent, tour à tour, leur tendresse dans des vallées remplies de myrthes, dont les branches couvrent d'une ombre tremblante les violettes, les roses et les narcisses dorés : un bois de lauriers, qu'agitent sans cesse, de leurs haleines, les tièdes zéphirs, couronne ces beaux lieux, où la terre féconde ouvre son sein, sans être déchirée par le soc. La troupe des heureux se leverait en nous voyant, et nous placerait sur des gazons, au premier rang, parmi les Poètes. Les Amantes de Jupiter, Hélène sa fille, elle-même, nous céderaient sans peine cet honneur.

BASIUM III.

Desiderium irritatum, vel os fugitivum.

DA mihi suaviolum (dicebam) blanda puella,
Libasti labris mox mea labra tuis.
Inde, velut presso qui territus angue resultat,
Ora repentè meo vellis ab ore procul.
Non hoc suaviolum est dare, lux mea, sed dare tantùm
Est desiderium flebile suavioli.

BAISER III.

Le Désir irrité, ou la bouche fugitive.

DONNE-MOI, charmante enfant, donne-moi, disais-je, un doux baiser.... A l'instant tes lèvres ont sucé les miennes. Mais aussi prompte que celui qui recule et frissonne en voyant le serpent que ses pieds ont foulé, tu retires ta bouche de dessus ma bouche. Chère Amante ! est-ce donc là donner un baiser ?.... Oh ! non ; c'est donner seulement le désir et le regret d'un baiser.

BASIUM IV.

Immortalitas.

Non dat basia, dat Neæra nectar:
Dat rores animæ suavè olentes:
Da nardumque, thymumque, cinnamumque,
Et mel, quale jugis legunt Himetti,
Aut in Cecropiis apes rosetis,
Atque hinc virgineis et inde ceris
Septum vimineo tegunt in antro:
Quæ si multa mihi voranda dentur,
Immortalis in his repentè fiam:
Magnorumque epulis fruar deorum.
Sed tu munere parce, parce tali:
Aut mecum dea fac, Neæra, fias:

BAISER IV.

L'Immortalité.

Ce ne sont pas des baisers que donne ma Sophie ; c'est du nectar : elle exhale l'odeur délicieuse du nard, du thim, du cinnamone, et du miel semblable à celui que les abeilles cueillent sur le mont Himette, ou sur les rosiers des champs de Cécrops, et qu'elles déposent ensuite dans leurs petites cellulles, que protégent des ruches d'osier.... Sophie ! ton souffle répand les parfums les plus suaves... Si je savoure long-tems tes caresses ; si je m'enivre de tes baisers, ils me rendront immortel, et je partagerai avec les Dieux l'ambroisie dont ils se nourrissent.... Mais garde tes faveurs, ô ma Sophie !... refuse à ton Amant ces baisers voluptueux, ou deviens immortelle comme

Non mensas sine te volo deorum :
Non, si me rutilis præesse regnis,
Excluso Jove; dii, deæque cogant.

---

lui.... Je ne veux point être admis, sans Sophie, au banquet céleste.... Non; sans toi, je ne voudrais pas du trône de Jupiter, quand tous les Dieux ligués contre lui, m'offriraient le sceptre de l'Univers.

BASIUM V.

Delirium, seu Sophia victrix Amoris.

DUM me mollibus hinc et hinc lacertis
Astrictum, premis, imminensque toto
Collo, pectore, lubricoque vultu,
Dependens humeris, Neæra, nostris;
Componensque meis labella labris,
Et morsu petis, et gemis remorsa,
Et linquam tremulam hinc et inde vibras,
Et linguam querulam hinc et inde sugis,
Aspirans animæ fragrantis auram
Mollem, dulcisonam, humidam, meæque
Altricem miseræ, Neæra, vitæ;
Hauriens animam meam caducam,
Flagrantem, nimio vapore coctam,
Coctam pectoris impotentis æstu:

BAISER V.

Le Délire, ou Sophie au-dessus de l'Amour.

QUAND tu m'enchaînes étroitement de tes bras voluptueux ; quand tu restes suspendue à mes épaules, en me serrant contre ton cou, contre ton sein, contre ton visage, où se peint le désordre de tes sens ; quand tes lèvres pressent mes lèvres ; tu me mords, ô ma Sophie ! et tu te plains si je te mords à mon tour... Tu dardes çà et là ta langue palpitante ; ... tu suces la mienne qui soupire des douces plaintes ; .. tu aspires, tu reçois mon ame expirante, embrâsée des feux qui brûlent ton Amant trop faible pour tant d'ardeur.... Mais ton souffle délicieux, comme un zéphyr humide, suave et doux, soutient les restes

Eludisque meas, Neæra, flammas,
Flabro pectoris haurientis æstum,
Infestum penitus meis medullis?
O jucunda mei caloris aura!
Jam dico, deus est AMOR deorum:
Et nullus deus est amore major.
Sed si quæ dea, si deus quis usquam est,
Tu Neæra, dea es amore major.

de ma vie défaillante..... Sophie, tu te joues de ma flamme;... ta bouche excite le feu dévorant qui me consume, et que mon cœur pompe avec avidité... O souffle délicieux! d'où naissent mes transports,... oui, je l'avoue, l'amour est le dieu des dieux ; aucun des Immortels n'est plus puissant que l'amour. Mais si quelque dieu, quelque déesse peuvent jamais l'emporter sur lui;... c'est toi, Sophie; c'est toi qui commandes à l'amour.

BASIUM VI.

Basia numerata.

De meliore notâ bis basia mille paciscens,
Basia mille dedi, basia mille tuli.
Explesti numerum, (fateor) jucunda Neæra:
Expleri numero, sed nequit ullus amor.
Quis laudet Cererem numeratis surgere spicis?
Gramen inirriguâ quis numeravit humo?
Quis tibi Bacche tulit pro centum vota racemis?
Agricolamve deum mille poposcit apes?
Cùm pius irrorat sitientes Jupiter agros,
Deciduæ guttas non numeramus aquæ.
Sic quoque cùm Boreâ nimbosus inhorruit aër,
Sumpsit et iratâ Jupiter arma manu,

BAISER VI.

Les Baisers comptés.

OUI, Sophie ; je l'avoue ; j'étais convenu de deux mille baisers : j'en ai donné mille, tu m'en as rendu mille ; le compte est exact : mais l'amour, l'insatiable amour sait-il compter ?.... Qui chanterait les louanges de Cérès, si elle ne couvrait nos sillons que de quelques épis ? Qui peut nombrer les fleurs d'une humide prairie ? Qui de nous, ô Bacchus ! t'a fait des vœux pour cent grappes de raisin ? Demande-t-on mille abeilles au divin Aristée ? Lorsque Jupiter propice arrose nos campagnes arides, nous ne calculons pas les gouttes de cette pluie bienfaisante.... De même, quand le Souverain des Dieux arme de foudres ses mains courroucées, et déchaîne

Grandine confusâ terras, et cœrula pulsat,
Nescius invertat quot sata, quotve locis.
Seu bona, seu mala sint, veniunt uberrima cœlo:
Majestas domui convenit illa Jovis.
Tu quoque cùm dea sis, divâ formosior illâ,
Concha per æquoreum quam vaga ducit iter,
Basia cum numero, cœlestia dona, coarctas?
Nec numeras gemitus, dura puella, meos?
Nec lacrymas numeras, quæ per faciemque, sinumque
Duxerunt rivos semper euntis aquæ?
Si numeras lacrymas, numeres licet oscula: sed si
Non numuras lacrymas, oscula ne numeres.
Et mihi da, miseri solatia vana doloris,
Innumera innumeris basia pro lacrymis.

le sourcilleux Borée qui trouble les airs; quand il répand une grêle effroyable et des torrens destructeurs ; il ne sait ni combien de moissons, ni combien de contrées il ravage. Le ciel verse avec abondance ses dons aux mortels, soit qu'il leur envoye des biens ou des maux. Cette profusion convient au palais majestueux de Jupiter..... Et toi, Sophie ! toi qui dois l'habiter, toi plus belle que la Déesse, qui, sur une conque d'azur, fends la surface des mers; ... tu comptes tes baisers, ces faveurs célestes!... Mais, cruelle enfant! tu ne comptes ni mes gémissemens, ni ces larmes qui, comme deux sources intarissables, inondent mon visage et mon sein..... Si tu les comptes, Sophie! compte aussi les baisers ; mais si tu ne comptes pas les larmes, accorde-les sans compter; et donne-moi.... faible soulagement de ma douleur!... donne-moi des baisers innombrables pour des larmes sans nombre.

BASIUM VII.

Morsus, seu lingua offensa.

Quis te furor, Neæra,
Inepta, quis jubebat
Sic involare nostram,
Sic vellicare linguam
Feriocente morsu?
An, quas tot unus abs te
Pectus per omne gesto
Penetrabiles sagittas,
Parum videntur? Istis
Ni dentibus protervis
Exerceas nefandum.
Membrum nefas in illud,
Quo sæpè sole primo,
Quo sæpè sole sero,
Quo per diesque totos,
Noctesque amarulentas,
Laudes tuas canebam?
Hæc est, iniqua, (nescis?)
Hæc illa lingua nostra est,
Quæ tortiles capillos,
Quæ pœtulos ocellos,

BAISER VII.

La morsure, ou la langue déchirée.

QUELLE fureur! impitoyable Sophie! quelle fureur insensée t'excitait à déchirer ma langue de tes cruelles morsures? Quoi donc? tous ces traits acérés dont tu as percé mon cœur, ne te paraissent-ils rien, si tes dents n'exercent encore leur férocité sur cet organe innocent qui chanta tes louanges, tantôt au lever du soleil, tantôt à son déclin, souvent les jours entiers, plus souvent pendant de tristes nuits? C'est cette langue, ô Sophie!... ne le sais-tu pas?..... c'est cette langue qui, dans des vers voluptueux, éleva jusqu'aux astres et par-delà les soleils les plus reculés, les boucles ondoyantes de ta chevelure, et tes regards qui lancent des

Quæ colla mollicella,
Quæ lacteas papillas
Venustulæ Neæræ,
Molli per astra versu,
Ultra Jovis calores,
Cœlo invidente, vexit.
Quæ te meam* salutem,
Quæ te meamque vitam,
Animæ meæque florem,
Et te meos lepores,
Et te meam Dionen,
Et te meam columbam
Albamque turturillam,
Venere invidente, dixit.
An verò, an est id ipsum,
Quod te juvat, superba,
Inferre vulnus illi,
Quam læsione nullâ,
Formosa, posse nosti
Irâ tumere tantâ,
Quin semper hos ocellos,
Quin semper hæc labella,
Et, qui sibi salaces,
Malum dedére dentes,
Inter suos cruores
Balbutiens recantet?
O, vis superba formæ!

flammes, et ton col divin, et ton sein d'albâtre.... Les dieux mêmes étaient jaloux de mes hommages.... C'est elle qui te nommait mon unique espoir, mon bonheur et ma vie, le parfum de mon ame, mes délices, ma colombe, ma tendre tourterelle, ma Vénus...... La Déesse des Amours ne me l'a pas pardonné.... Sont-ce-là les crimes que tu punis? ou plutôt, orgueilleuse Amante! ne te plairais-tu pas à blesser cette langue qui,.... tu le sais bien, belle Sophie! ne pourra jamais s'irriter de tes outrages..... Baignée de sang, elle balbutiera mon amour, et chantera tes yeux éblouissans, et tes lèvres de roses, et ces dents perçantes qui l'ont déchiré.... O force irrésistible de la beauté!....

BASIUM VIII.

Sensuum Rivalitas, vel oculi labiorum invidi.

CENTUM basia centies,
Centum basia millies,
Mille et basia centies,
Et tot millia millies,
Quot guttæ Siculo mari;
Quot sunt sidera cœlo,
Istis purpureis genis,
Istis turgidulis labris,
Ocellisque loquaculis,
Ferrem continuo impetu,
O formosa Neæra!
Sed dum totus inhæreo
Conchatim roseis genis,
Conchatim rutilis labris,
Ocellisque loquaculis,
Non datur tua cernere
Labra, non roseas genas,
Ocellosque loquaculos,

BAISER VIII.

La rivalité des sens, ou les yeux jaloux des lèvres.

Belle Sophie ! si je cédais à mes désirs impétueux, je porterais, sans m'arrêter un instant, sur tes joues vermeilles, sur tes lèvres voluptueuses, sur tes yeux étincelans, cent fois cent baisers, cent fois mille baisers, mille millions de baisers, autant qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer de Sicile, autant que l'on voit d'astres dans les cieux...... Mais, pendant qu'attaché tout entier à tes joues de roses, à tes lèvres de corail, à tes yeux éloquens, je leur prodigue mes transports, comment contempler ces charmes qui m'enivrent d'amour?... Il m'échappe, ce doux sourire, ce regard enchanteur

Molles nec mihi risus :
Qui, velut nigra discutit
Cœlo nubila Cynthius,
Pacatumque per æthera
Gemmatis in equis micat;
Flavo lucidus orbe:
Sic nutu eminus aureo,
Et meis lacrymas genis,
Et curas animo meo,
Et suspiria pellunt.
Heu! quàm sunt oculis meis
Nata prælia cum labris ?
Ergo ego mihi vel Jovem
Rivalem potero pati ?
Rivales oculi mei
Non ferunt mea labra.

qui sèche mes larmes, dissipe mes chagrins, et rend le calme à mon cœur, aussi facilement que Phœbus monté sur son char, et traîné par ses coursiers qui lancent des flots de lumière, chasse les nuages ténébreux, et ramène au milieu des airs l'éclat d'un beau jour.... O que de combats se sont élevés entre mes yeux et mes lèvres! et je pourrais souffrir Jupiter même pour rival!... Un de mes sens est jaloux de l'autre....

BASIUM IX.

Modestia amorosa.

Non semper udum da mihi basium,
Nec juncta blandis sibila risibus :
  Nec semper in meum recumbe
  Implicitum moribunda collum.
Mensura rebus est sua dulcibus.
Ut quodque mentes suavius afficit,
  Fastidium sic triste secum
  Limite promixiore ducit.
Cùm te rogabo ter tria basia,
Tu deme septem : nec nisi da duo,
  Utrumque nec longum, nec udum :
  Qualia teligero Diana
Dat casta fratri : qualia dat patri
Experta nullos nata cupidines.



Nec simper in meum recumbe implicitum
moribunda collum. *Basium 9.*

BAISER IX.

La Réserve amoureuse.

Ne me donne pas toujours un baiser humide.... Que tes caresses ne soient pas sans cesse accompagnées d'un tendre sourire.... Prête à mourir dans mes bras, ô ma belle Sophie ! ne te penche pas ainsi sur mon sein.... Il faut s'imposer des bornes au milieu des plus doux plaisirs. Plus l'ame est délicieusement égarée, et plus elle s'approche de la triste satiété.... Quand je te demanderai neuf baisers, refuse-m'en sept.... ne m'en donne que deux.... mais légers..... mais rapides... tels qu'Apollon les reçoit de la chaste Diane, sa sœur, ou tels que les donne à son père cette jeune fille qui n'a point encore connu le désir.... Fuis aussitôt,

Mox è meis lasciva ocellis
Curre procul pede mollicello :
Et te remotis in penetralibus ,
Et te latebris abde sub intimis :
Sequar latebras usque in imas ,
In penetrale sequar repostum.
Prædamque victor fervidus in meam
Utrinque heriles injiciens manus ,
Raptabo : ut imbellem columbam
Unguibus accipiter recurvis.
Tu deprecantes victa dabis manus ,
Hærensque totis pendula brachiis
Placare me septem jocosis
Basiolis cupies , inepta.
Errabis : illud crimen ut eluam ,
Septena jungam basia septies :
Atque hoc catenatis lacertis
Impediam , fugitiva , collum :
Dum , persolutis omnibus osçulis ,
Jurabis omnes per veneres tuas ,
Te sœpiùs pœnas easdem
Crimine velle pari subire.

voluptueuse Sophie ; fuis d'une course légère ;... échappe à mes regards ; .... cache-toi dans les antres les plus secrets ; je te suivrai dans ta retraite ;... je t'atteindrai dans les aziles les plus ignorés..... Là, ton vainqueur saisira sa proie d'une main ardente : il t'enlèvera, comme le vautour ravit dans ses serres cruelles la timide colombe..... Sophie, vaincue, tendra alors ses mains suppliantes..... Collée, suspendue à mon sein, elle voudra m'appaiser par sept folâtres baisers..... Insensée ! quelle sera ton erreur ?... Pour te faire expier ton crime, je prendrai sept fois sept autres baisers ;... je t'enlacerai de mes bras ; ... j'enchaînerai ton col, fugitive Sophie ! jusqu'à ce que ta dette soit acquittée ; et tu jureras par tous tes charmes, que tu veux mériter souvent par un pareil crime une telle vengeance.

BASIUM X.

Basiorum varietas.

Non sunt certa, meam moveant quæ basia mentem.
Uda labris udis conseris : uda juvant.
Nec sua basiolis non est quoque gratia siccis :
Fluxit ab his tepidus sœpè sub ossa calor.
Dulce quoque est oculis nutantibus oscula ferre :
Autoresque sui demeruisse mali :
Sive genis totis, totive incumbere collo,
Seu niveis humeris, seu sinui niveo,
Et totas livore genas, collumque notare,
Candidulosqne humeros, candidulumque sinum :
Seu labris tremulis titubantem sugere linguam,
Et miscere duas juncta per ora animas,

BAISER X.

Les Baisers variés.

NON, je ne sais pas choisir entre les baisers ; tous excitent mes transports.... Ce baiser brûlant, qui fait circuler dans mes veines une voluptueuse chaleur, embrâse mes sens.... Si tu confonds nos lèvres humides, tu m'enivres d'amour... Oh ! combien il est doux de couvrir de baisers ces yeux où se peint ton délire! ces yeux auteurs de mes maux ! d'imprimer les traces de mes désirs, sur ces joues de roses, et ce col d'albâtre, et ces épaules, et ce sein qui efface la blancheur de la neige !... Quelles délices de sucer de mes lèvres tremblantes, ta langue qui s'agite et frémit! d'unir et d'échanger nos ames errantes ! d'expirer ensemble !...

Inque peregrinum diffundere corpus utramque,
Languet in extremo cùm moribundus amor.
Me breve, me longum rapiet, laxumque, tenaxque :
Seu mihi das, seu do, lux, tibi basiolum.
Qualia sed sumes, numquam mihi talia redde:
Diversis varium ludat uterque modis.
Atquem deficiet varianda figura priorem,
Legem submissis audiat hanc oculis :
Ut, quot utrinque priùs data sint, tot basia solus
Dulcia victori det, totidem que modis.

d'atteindre au même instant, le dernier dégré de plaisir ! .... Ma Sophie ! tes baisers rapides ou prolongés, languissans ou impétueux, me sont également chers. Que tu me les donnes, ou que mon ardeur te prévienne, je suis toujours heureux... Mais ne les rends jamais tels que tu les auras reçus..... Diversifions nos jeux; varions nos caresses.... Que le premier de nous qui ne pourra plus en trouver de nouvelles, écoute, les yeux baissés, la loi de son vainqueur, et lui paye autant de baisers, et d'autant de sortes qu'on en aura déjà donnés dans cette lutte délicieuse.

BASIUM XI.

Censura inutilis, seu Tribunal Amoris.

Basia lauta nimis quidam me jungere dicunt,
Qualia rugosi non didicere patres.
Ergo, ego cùm cupidis stringo tua colla lacertis,
Lux mea, basiolis immoriorque tuis:
Sollicitus repetam quid de me quisque loquatur?
Ipse quis, aut ubi sim, vix meminisse vacat?
Audiit, et risit formosa Neæra, meumque
Hinc collum niveâ cinxit et inde manu,
Basiolumque dedit, quo non lascivius unquam,
Inseruit Marti Cypria blanda suo:
Et, quid, ait, metuis turbæ decreta severæ?
Causa meo tantùm competit ista foro.

BAISER XI.

BAISER XI.

La Censure inutile, ou le Tribunal de l'Amour.

QUELQUES censeurs me reprochent de décrire des baisers trop lascifs, et tels que nos pères agrestes n'en connurent jamais.... Mais, quoi ! chère Amante ! quand je te serre dans mes bras amoureux ; quand je meurs au milieu de tes ardentes caresses ; quand je m'ignore moi-même, et sais à peine où je suis ; écouterais-je ces vaines clameurs ? Sophie sourit à ces mots ; elle enchaîne mon col de ses bras éblouissans de blancheur, et me donne un baiser tel que Mars n'en reçut jamais de plus voluptueux de la Déesse de la Beauté. Eh, quoi ! me dit-elle alors, tu crains les arrêts du vulgaire ?... Sophie peut seule juger ce procès.

BASIUM XII.

Pudor mendax, sive Scrupulus.

QUID vultus removetis hinc pudicos,
Matronæque, puellulæque castæ?
Nulla hîc furta Deûm jocosa canto,
Montrosasve libidinum figuras,
Nulla hîc carmina mentulata : nulla
Quæ non discipulos ad integellos
Hirsutus legat in scholâ magister.
Inermes cano basiationes
Castus Aonii chori Sacerdos :
Sed vultus adhibent modo huc protervos
Matronæque, puellulæque castæ,
Ignari quia fortè mentulatum
Verbum diximus, evolante voce :
Ite hinc, ite procul, molesta turba,
Matronæque, puellulæque turpes.
Quanto castior est Neæra nostra,
Quæ certè sine mentulâ libellum
Mavult, quàm sine mentulâ Poëtam?

BAISER XII.

La fausse Pudeur, ou le Scrupule.

Prudes sévères, et vous, jeunes Beautés, pourquoi détourner vos regards? . . . Ai-je chanté les amoureux larcins des dieux? Ai-je tracé des images obscènes? Mes vers sont-ils souillés de quelques expressions grossières? Il n'en est point qu'un maître austère ne puisse lire à ses innocens élèves. . . . Prêtres chastes du temple des Muses, je ne célèbre que de simples baisers. Cependant ces femmes scrupuleuses, ces filles timides me lancent des regards courroucés. . . . . Peut-être me sera-t-il échappé quelques expressions trop ardentes? . . . Ah! fuyéz, femmes et filles qui rougissez si aisément! Loin de moi, troupe modeste, qui affectez tant de pudeur! . . . Oh! combien ma Sophie est plus chaste que vous, elle qui, certainement, aime mieux cet innocent badinage, que le Poète sans tache qui s'y est livré.

BASIUM XIII.

Animarum vinculum.

Languidus è dulci certamine, vita, jacebam
Exanimis, fusâ per tua colla manu.
Omnis in arenti consumptus spiritus ore,
Flamine non poterat cor recreare novo.
Jam Styx ante oculos, et régna carentia sole,
Luridaque annosi cymba Charontis erat:
Cùm tu suaviolum educens pulmonis ab imo
Afflasti siccis irriguum labiis:
Suaviolum, stygiâ quod me de valle reduxit,
Et jussit vacuâ currere nave senem.
Erravi: vacuâ non remigat ille carinâ,
Flebilis ad manes jam natat umbra mea.

BAISER XIII.

L'union des ames.

FAIBLE et languissant, après un doux combat, ô ma vie ! j'étais couché près de toi, et ma main reposait mollement sur ton sein.... Mon haleine consumée dans ma bouche brûlante, ne pouvait rafraîchir par un souffle nouveau, mes pulmons désséchés.... Déjà je voyais le Styx, et la barque fatale du vieux Caron, et l'empire redoutable où le soleil ne pénétra jamais, lorsqu'un baiser sorti de ton cœur est venu se placer sur mes lèvres arides... O baiser voluptueux ! tu m'as rappellé des bords du Styx, et l'impitoyable nautonnier retourne seul dans sa barque.... Mais, qu'ai-je dit ? Jamais Caron ne s'éloigne en vain ; et mon ombre plaintive vogue

Pars animæ, mea vita, tuæ hoc in corpore
vivit,
Et dilapsuros sustinet articulos:
Quæ tamen, impatiens, in pristina jura
reverti
Usque per arcanas nititur ægra vias.
Jamque, nisi per te notâ foveatur ab aura,
Collabescentes deseret articulos.
Ergo, age, labra meis innecte tenacia labris,
Assiduèque duos spiritus unus alat:
Donec, inexpleti post tædia sera furoris,
Unica de gemino corpore vita fluet.

au séjour des Mânes. C'est une portion de ton ame, ô ma Sophie ! qui vit dans mon corps, et soutient mes organes prêts à se dissoudre.... Malade impatiente, cette partie de toi-même, s'efforce de trouver une secrète issue, pour recouvrer ses droits. Déjà si tu ne la réchauffes d'un souffle qui lui est connu, elle abandonnera mes membres défaillans...... Sophie! hâte-toi.... colle étroitement tes lèvres sur mes lèvres, afin que le même souffle nous anime tous deux, jusqu'à ce qu'enivré de délices, une seule ame s'envole de nos deux corps anéantis par les transports d'une insatiable passion.

BASIUM XIV.

Pœnitentia prompta, seu labia flagrantia.

QUID profers mihi flammeum labellum ?
Non te nunc volo basiare, dura
Duro marmore durior, Neæra.
Tanti istas ego ut osculationes
Imbelles faciam, superba, vestras....
Et desiderio furens inani
Tabescam, miser, æstuante venâ ?
Quò fugis? remane : nec hos ocellos,
Nec nega mihi flammeum labellum.
Te jam, te volo basiare mollis
Molli mollior anseris medulla.

BAISER XIV.

Le prompt Repentir, ou les lèvres de feu.

POURQUOI m'apportes-tu tes lèvres enflammées? Les miennes n'en approcheront pas.... Orgueilleuse Sophie! plus insensible que le marbre! pourquoi prétends-tu que je mette un si grand prix à tes simples baisers,... pour qu'un feu brûlant circule inutilement dans mes veines;... pour que je me consume dans les emportemens d'un vain désir?... Où fuis-tu? Ah! Sophie; demeure; ne me refuse pas tes beaux yeux, et tes lèvres incarnates, et tes joues plus délicates que le duvet le plus doux.... Je veux, oui je veux à l'instant te couvrir des plus tendres baisers.

BASIUM XV.

Amor furens à venustate placatus.

ADDUCTO puer idalius post tempora nervo
  Stabat in exitium, pulchra Neæra, tuum:
Cùm frontem, sparosque videns in fronte capillos,
  Luminaque argutis irrequieta notis,
Flammeolasque genas, et dignas matre papillas,
  Jecit ab ambiguâ tela remissa manu:
Inque tuas cursu effusus pueriliter ulnas,
  Mille tibi fixit basia mille modis:
Quæ succos tibi myrteolos, cypriosque liquores
  Pectoris afflarunt usque sub ima tui.
Juravitque Deos omnes, Veneremque parentem,

BAISER XV.

L'Amour désarmé par la Beauté.

L'ENFANT d'Idalie venait de tendre son arc, belle Sophie! et conspirait contre toi, lorsque ses yeux t'ont fixée... Il apperçoit ce front, dont la chevelure négligée relevait les grâces ; ces regards qui lancent des traits aigus et inévitables ; ces joues éclatantes de fraîcheur ; ce sein beau comme celui de sa mère.... La flèche échappe de ses mains incertaines ; il se précipite dans tes bras avec une naïveté enfantine, et te donne mille et mille baisers, qu'il varie autant de fois.... Ils ont porté jusqu'au fond de mon cœur, tous les parfums de Cypris, et les philtres de l'Amour. Le fils de Cythère a juré par Vénus et par tous les Dieux, qu'il ne te ferait jamais

Nil tibi post unquam velle movere mali.
Et miremur adhuc, cur tam tua basia fragrent?
Duraque cur miti semper amore vaces?

éprouver aucun tourment..... Faut-il s'étonner encore que tes baisers soient si parfumés, et que ton cœur ne soit jamais attendri?

BASIUM XVI.

Mutui consensus.

LATONÆ niveo sidere blandior,
Et stella Veneris pulchrior aurea,
Da mî basia centum.
Da tot basia, quot dedit
Vati multivolo Lesbia, quot tulit:
Quot blandæ Veneres, quotque Cupidines
Et labella pererrant,
Et genas roseas tuas:
Quot vitas oculis, quotque geris neces.
Quot spes, quotque metus, quotque perennibus
Mixta gaudia curis,
Et suspiria amantium.
Da, quàm multa meo spicula pectori
Insevit volucris dira manus Dei:
Et quàm multa pharetrâ
Conservavit in aureâ,
Adde et blanditias, verbaque publica,

BAISER XVI.

La Convention.

O TOI, plus belle que l'astre éclatant de Phébé, et plus brillante que l'étoile étincelante de Vénus ; Sophie ! donne-moi cent baisers.... Mais non ; j'en veux autant que Lesbie en prit, en donna à l'insatiable Catulle ; autant qu'il y a d'amours, de charmes et de volupté sur tes lèvres et tes joues ; autant que tu fais naître de désirs et de craintes, de joie et de douleur ; autant que tes yeux excitent de transports, et font de blessures. Que tes baisers passent en nombre les traits dont la cruelle main de l'enfant aîlé a percé mon cœur, et ceux qu'il conserve dans son carquois d'or. Ajoute à ces baisers les plus tendres caresses, et les sourires enchanteurs, et

Et cum suavicrepis murmura Sibilis,
　Risu non sine grato,
　Gratis non sine morsibus :
Quales chaoniæ garrula motibus
Alternant tremulis rostra columbulæ,
　Cùm se dura remittit :
　Primis bruma favoniis,
Incumbensque meis, mentis inops, genis,
Huc, illuc, oculos volve natatiles,
　Exanguemque lacertis,
　Dic, te sustineam meis.
Stringam nexilibus te te ego brachiis.
Frigentem calido pectore comprimam ;
　Et vitam tibi longi
　Reddam afflamine basii :
Donec succiduum me quoque spiritus
Istis roscidulis linquet in osculis,
　Labentemque lacertis,
　Dicam, collige me tuis.
Stringes nexilibus me, mea, brachiis,
Mulcebis tepido pectore frigidum,
　Et vitam mihi longi af-
　Flabis rore suavii.

les

les noms les plus doux, et le silence plus expressif encore, et les soupirs enflammés, et les morsures délicieuses. . . . Imite les colombes qui, lorsque les noirs frimats ont fait place aux premiers zéphyrs, roucoulent leurs amours, et entrelacent leurs becs, en s'agitant voluptueusement. . . . . Délirante, éperdue, ton ame restera égarée sur mes lèvres ; ... tu tourneras çà et là, tes yeux pleins d'une humide flamme ; . . . tu me diras : soutiens-moi ; . . . je me meurs. . . . Je te serrerai dans mes bras enlacés ; . . . je presserai sur mon sein brûlant, ma Sophie inanimée ; . . . et je lui rendrai la vie par le souffle ardent d'un long baiser. . . . Alors, succombant moi-même sous le poids de la volupté, ma vie s'écoulera dans ses caresses embrâsées. . . . Je tomberai dans tes bras ; ... je dirai à mon tour : . . . Sophie ! . . . j'expire. . . recueille-moi dans ton sein. . . . Tu m'envelopperas de tes doux embrassemens ; . . . tu me réchaufferas sur ton cœur, et tu me soufleras la vie avec un long baiser. . . . .

Sic ævi, mea lux, tempora floridi
Carpamus simul : en jam miserabiles
  Curas ægra senectus,
  Et morbos trahet, et necem.

O ma Sophie ! cueillons ainsi les fleurs de notre printemps. . . . . . Bientôt la débile vieillesse amenera à sa suite les tristes soucis, les maladies cruellés, et la mort.

BASIUM XVII.

Crudele Tormentum, sive Labia rosacea.

QUALEM purpureo diffundit mane colorem
  Quæ rosa nocturnis roribus immaduit :
Matutinà rubent dominæ sic oscula nostræ ,
  Basiolis longâ nocte rigata meis :
Quæ circùm facies niveo candore coronat,
  Virginis ut violam cùm tenet alba manus.
Tale novum seris cerasum sub frondibus ardet :
  Æstatemque , et ver cùm simul arbor habet.
Me miserum : quare , cùm flagrantissima jungis
  Oscula , te thalamo cogor abire tuo?

BAISER XVII.

La Gêne cruelle, ou les Lèvres vermeilles.

COMME la rose humectée par la fraîcheur de la nuit, offre aux rayons du soleil les plus vives couleurs, de même brillent les lèvres de ma Sophie, lorsque, pendant une nuit heureuse et long-temps prolongée, je les ai arrosées de baisers sans nombre. La blancheur éblouissante de son front, relève l'éclat de ses lèvres de corail.... Telle la violette est embellie par la main de la jeune Beauté qui vient de la cueillir;... telle paraît sous un épais feuillage, une cerise nouvelle, dans ces jours où la nature jouit encore du printems, et commence à redouter les chaleurs de l'été... Pourquoi ton Amant infortuné est-il forcé de sortir

O! saltem, labris serva hunc, formosa, ruborem :
Dum tibi me referet noctis opaca quies.
Si tamen interea cujusquam basia carpent,
Illa meis fiant pallidira genis.

de son lit, lorsque tu lui donnes tant de baisers de feu ? O ma Sophie ! conserve du moins ce coloris délicieux, jusqu'à ce que les ombres de la nuit me ramènent dans tes bras... Mais si quelque bouche téméraire osait cueillir un baiser sur tes lèvres, ... qu'elles deviennent à l'instant plus pâles que mes joues.

BASIUM XVIII.

Veneris vindicta.

Cum labra nostræ cerneret puellæ
Inclusa circo candidæ figuræ,
Ut si quis ornet arte curiosâ
Corallinis eburna signa baccis
Flevisse fertur Cypris, et gemendo
Lascivientes convocasse amores :
Et, quid juvat, dixisse, purpuratis
Vicisse Divas ad Trojam labellis
Sub arbitro pastore, cùm Neæra
Hæc antecellat, arbitro poëta?
At vos furentes ite in hunc Poëtam,
Et dira plenis tela de pharetris
In illius medullulas tenellas
Distringite acres perstrepente cornu.

BAISER XVIII.

La vengeance de Vénus.

LORSQUE Vénus eût apperçu les lèvres de ma Sophie, ces lèvres ornées de dents qui le disputent à l'ivoire et au diamant, polis par la main la plus habile, elle versa des larmes, et rassembla en gémissant les folâtres amours... « A quoi me sert,
» dit-elle, que mes lèvres de rose ayent
» vaincu près de Troie, au jugement d'un
» Berger, les deux Déesses mes rivales, si
» celles de Sophie l'emportent sur les
» miennes, au dire de son Poète?...
» Amours! servez ma fureur; ... courez
» à ce téméraire; ...tirez de vos carquois
» vos flèches les plus cruelles;... tendez
» vos arcs, et lancez jusqu'au fond de son
» cœur des traits acérés... Mais que sa

At illa nullo pertepescat igne :
Sed tacta pectus plumbeâ sagittâ ,
Torpescat imas congelata venas.
Evenit : imis uror in medullis ,
Et torrido jecur liquescit æstu :
Tu fulta pectus asperis pruinis ,
Et caute , quales aut maris Sicani ,
Aut Adriæ unda tundit æstuosa ,
Secura , ludis impotentem amantem
Ingrata : propter ista labra rubra
Laudata plector. Heu , misella , nescis
Cur oderis ; nec ira quid Deorum
Effrena possit ? et furor Diones.
Duros remitte , mollicella , fastus ,
Istoque dignos ore sume mores :
Et quæ meorum causa sunt dolorum ,
Mellita labris necte labra nostris :

» Sophie ne ressente aucun feu ; . . qu'elle
» ne soit atteinte que d'une flêche de
» plomb ; . . . que son sang, à peine tiède,
» s'engourdisse dans ses veines. . . Vénus
» est obéie ! Je brûle, et mon ame embrâsée
» d'une ardeur dévorante, fond et s'é-
» coule. . . . Pour toi, Sophie, ton cœur
» est entouré de frimats et de rochers
» semblables à ceux que battent les vagues
» irritées de la mer de Sicile, ou les flots
» en courroux du golfe Adriatique. . . . . .
» Ingratte, tu t'applaudis de ton indiffé-
» rence ; . . . tu te joues de mon inutile
» amour. . . . Cependant c'est pour avoir
» vanté tes lèvres vermeilles, que je
» souffre. . . Ah! barbare ! tu ignores pour-
» quoi tu es insensible ; tu ne sais pas ce
» que peut la colère des dieux, et l'impla-
» cable fureur de Dionée !. . . Laisse-toi
» attendrir, Sophie ; dépouille ton orgueil
» et tes cruels dédains ; . . . . prends des
» sentimens dignes de ta beauté tou-
» chante ; . . . . colle sur mes lèvres tes
» lèvres parfumées, cause de tous mes

Haurire possis ut mei pusillum
Præcordiis ex intimis Veneri,
Et mutuis languere victa flammis.
At nec Deos, nec tu time Dionen:
Formosa Divis imperat puella.

» maux ; . . . . pompe de mon sein une
» partie du feu qui me consume ; . . . .
» vaincue par ma passion , partage mon
» amour ; . . . languis à ton tour , et ne
» crains ni les Immortels , ni Dionée ;
» car la beauté commande aux Dieux ».

BASIUM XIX.

Basii jucunditas.

MELLILEGÆ volucres, quid adhuc thyma cana, rosasque,
Et rorem vernæ nectareum violæ
Lingitis? Aut florem latè spirantis anethi?
Omnes ad Dominæ labra venite meæ.
Illa rosas spirant omnes, thymaque omnia sola,
Et succum vernæ nectareum violæ:
Inde procul dulces auræ funduntur anethi.
Narcissi veris illa madent lacrimis,
OEbaliique madent juvenis fragrante cruore,
Qualis uterque liquor, cùm cecidisset, erat,
Nectareque ætherio medicatus, et aëre puro,
Impleret fœtu versicolore solum.

BAISER XIX.

Le parfum du Baiser.

DILIGENTES abeilles, qu'allez-vous chercher sur le thim et sur les roses? Pourquoi cueillez-vous le nectar de la violette printanière, ou la fleur de l'aneth, qui embaume les campagnes?... Venez toutes sur les lèvres de ma Maîtresse; c'est-là que se trouvent les parfums de la rose et du thim, et le suc délicieux de la violette, et l'odeur suave de l'aneth, qui se répand au loin dans les airs. Les lèvres de Sophie, humectées des pleurs de Narcisse, sont teintes du sang odorant d'Adonis, de ce sang qui, mêlé des larmes de Vénus, de l'ambroisie céleste et du pur éther, fit éclore où il fut répandu, des fleurs de toutes couleurs.... Mais n'allez pas m'interdire

Sed me, jure meo libantem mellea labra,
Ingratæ socium ne prohibete favis,
Non etiam totas avidæ distendite cellas,
Arescant Dominæ ne semel ora meæ,
Basiaque impressans siccis sitientia labris,
Garrulus indicii triste feram precium.
Heu, non et stimulis compungite molle labellum:
Ex oculis stimulos vibrat et illa pares?
Credite, non patietur vulnus inultum:
Leniter innocuæ mella legatis apes.

par une cruelle ingratitude, ce miel dont je vous indique la source ; laissez-moi le partager avec vous ; car c'est mon bien... ne cherchez pas non plus à en remplir toutes nos cellules. Que la bouche de ma Maîtresse ne soit pas desséchée par nos avides larcins... Je porterais alors la peine de mon indiscrétion ; et j'imprimerais des baisers ardens sur des lèvres arides..... Ah! sur-tout, n'appuyez pas vos aiguillons sur les lèvres délicates de mon amante... Ses yeux lancent des dards aussi perçans que les vôtres.... Abeilles, croyez-moi; vous n'offenseriez pas impunément Sophie. Cueillez donc sur sa bouche, doucement et sans la blesser, le miel qu'elle produit.

UN BACIO É POCO.

Un bacio solo à tante pene, cruda?
Un bacio a tanta fede?
La promessa mercede
Non si paga, baciando; il bacio è segno
Di futuro diletto,
E par, che dica anch' egli, i' ti prometto
Con si soave pegno:
In tanta hor godi, e taci,
Che son d' amor mute promesse i baci.

GUARINI.

SUR LE BAISER.

Un seul baiser, cruelle ! pour tant de maux ; un seul baiser pour tant d'amour ! Les baisers les plus ardens ne satisferaient pas à tout ce qui m'est promis. Le baiser n'est que le signe délicieux du plaisir qu'il nous prépare : c'est le gage sûr d'une jouissance plus parfaite. Oui, les baisers ne seront jamais que des promesses d'amour.

GUARINI.

NOTES
DE L'ÉDITEUR,
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE JEAN SECOND.

JEAN second qui tient un rang si distingué parmi les Poètes Latins et Modernes, naquit à la Haye, en Hollande, l'an 1511. S'étant consacré à l'étude des Loix, il vint recevoir à Bourges, en 1532, les leçons du célèbre Alicat, et le bonnet de Docteur. Dégoûté des épines de la Jurisprudence, et vivement épris des charmes de la Littérature, il passa en Italie, ensuite en Espagne où il fut Secrétaire de l'Archevêque de Tolède : on prétend que ce fut par le conseil de ce Prélat, qu'il suivit

Charles-Quint dans son expédition de Tunis.

La délicatesse de son tempérament l'ayant obligé de quitter l'Espagne, il retourna dans les Pays-Bas, et mourut à Utrecht, à l'âge de 25 ans.

Les Ouvrages que nous devons à la muse de ce Poète aimable, renferment un grand nombre d'Élégies, d'Épigrammes, de Sylves, d'Epîtres et de Pièces funèbres; ils sont presque tous remarquables par une grande facilité réunie à beaucoup d'agrémens; on peut dire seulement que ses Pièces galantes auraient plus honoré son goût, s'il en avait écarté des traits beaucoup trop hardis qui semblent approcher de la licence.

Parmi ses productions, on distinguera toujours les XIX Baisers. L'Auteur de la Bibliothèque d'un homme de goût, a très-bien saisi le vrai caractère de ce dernier

Ouvrage, en disant : Que *les Baisers de Jean second peuvent être regardés comme des élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné.* En effet, rien de plus animé et de plus naturel que ses tableaux ; ses peintures plus chastes que celles de Catulle, sont d'autant plus séduisantes, qu'elles sont la véritable expression d'une ame qui ne respire que l'amour.

Nous avions déjà dans notre langue, une traduction en prose, et une imitation en vers des Baisers de Jean second ; la première eût été plus digne de l'original, si elle nous eût toujours offert avec les charmes d'une prose élégante et harmonieuse, la même vivacité de sentiment, que le modèle.

L'imitation que M. Dorat nous en a donnée, est, comme la plupart des Ouvrages de ce Poète, plus maniérée que

naturelle ; les peintures brûlantes de l'amour y sont presque toujours cachées sous les ornemens trop recherchés de l'esprit.

Cette nouvelle Traduction, au contraire, est très-fidèle. « Ainsi, disait Mirabeau à Sophie ; « si l'on y trouve des choses trop » ardentes, il faut s'en prendre au Poète » qui, tout Hollandais qu'il était, a écrit » sous la dictée de l'Amour, et dans l'idiome » harmonieux des Latins ; ce qui lui a » donné plus de liberté et d'énergie. Tout » le changement que j'y ai fait, a été de » substituer ton nom à celui de Nééra, » sa Maîtresse, parce qu'il m'eût été » impossible d'adresser à une autre qu'à » Sophie, des choses si tendres. M. Dorat a » imité en vers quelques-uns de ces Baisers; » mais il n'a pris que les idées qui lui ont » convenu ; il a souvent mis sa manière » (ah! oui, c'est bien le mot) à la chaleur

» de son modèle. M. Dorat a toujours de
» l'esprit, ou du moins il veut toujours
» en avoir. Il est heureux que cela ne le
» fatigue pas; mais ses Lecteurs s'en lassent
» quelquefois. Jean second est souvent
» naïf; et cela touche: car si les hommes
» sont presque infailliblement surpris par
» ce qui brille, ils sont tous involontai-
» rement sensibles à ce qui est naturel....
» En un mot, les Baisers de M. Dorat
» ne sont point du tout les Baisers de
» Jean second; et tu les auras ».

(Tome 2, pages 327 et 328).

Cette Traduction est imprimée sur l'original écrit de la main de Sophie.

ESTAMPES POUR LES BAISERS DE JEAN SECOND.

PREMIER BAISER.

O ! combien de fois elle voulut presser Ascagne dans ses bras !
Combien de fois elle dit : Tel était mon Adonis.

O quoties dixit : Talis Adonis erat !
O quoties voluit circumdare colla Nepotis !

NEUVIÈME BAISER.

Prête à mourir dans mes bras, ah ! ma belle Sophie,
ne te penche pas ainsi sur mon sein.

Nec semper in meum recumbe
Implicitum, moribunda collum.

FIN DU TOME SECOND.

A ANGERS,
De l'Imprimerie de JAHYER et GESLIN,
rue Milton.

L'an 3 de l'Ère Républicaine.







